
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

Le Nouveau Robinſon

pour ſervir
à l'amuſement & à l'inſtruction
des Enfans.

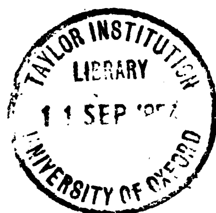
Traduit de l'Allemand
de
Mr. Campe.

TOME I.

Avec Privilége du Sérén. Elect. de Saxe.



A Hambourg, MDCCLXXIX.
Chez l'Auteur & en Commiſſion chez
Charles Erneſt Bohn.





AVANT-PROPOS.

Si je n'ai pas entiérement manqué le but, que j'avois ſous les yeux en compoſant ce petit Ouvrage, j'offre ici un Livre, qui, à plus d'un égard, ſera utile. J'expoſerai ce but en peu de mots, afin que chacun ſoit en état, de confronter l'éxécution avec le deſſein. Il en réſultera encore cet avantage, que des Inſtituteurs qui ne font que d'entrer dans la

carriére, pourront voir par là, à quel uſage je deſtine ce Livre.

Premiérement, je voulois entretenir mes jeunes Lecteurs d'une maniére auſſi agréable, qu'il me feroit poſſible; parce que je ſavois, que les coeurs des Enfans ne s'ouvrent jamais plus volontiers à des inſtructions utiles, que lorsqu'ils ont du plaiſir. J'oſe eſpérer avoir paſſablement rempli ce premier objet.

Je m'étois propoſé *en ſecond lieu*, de nouer au fil de la narration, qui ſert de fondement à cet ouvrage, autant de connoiſſances élémentaires, que cela ſe pourroit ſans préjudice de mon premier objet. Mais par les connoiſſances élémentaires je n'entends pas celles qui ſont ſimplement *littéraires;* mais j'entends principalement auſſi celles, qui doivent précéder les Elémens proprement ainſi

dits

dits des Belles-Lettres & des ſciences; ſavoir les notions antérieures des choſes priſes de la vie domeſtique, de la Nature, & de la ſphére étendue qu'embraſſe l'activité commune des hommes; notions ſans lesquelles toute autre inſtruction eſt ſemblable à un édifice, qui manque de baſe.

Chemin faiſant je voulois ſans doute *troiſiémement* auſſi, ramaſſer pluſieurs connoiſſances préliminaires aſſez intéreſſantes, principalement de l'Hiſtoire Naturelle, parce que je les trouvois ſur la même route. Car pourquoi, au lieu des fictions qui ſont enchaſſées dans l'Hiſtoire de l'ancien Robinſon, n'aurois-je pas préféré de faire entrer, dans ma narration, des choſes vraies, des produits & des phénoménes réels de la Nature, puisque je pouvois les avoir au même prix,

& arriver avec les unes & les autres au même but. C'eſt déja une raiſon, pourquoi dans mon Hiſtoire, je n'ai pû faire que peu d'uſage de celle de l'ancien Robinſon. Il s'en trouvera d'autres.

Mon *quatriéme* objet & le plus important étoit, de placer les ſituations & les événemens de maniére, qu'ils fiſſent naitre beaucoup d'occaſions à des remarques morales aſſorties à l'eſprit & au coeur des Enfans, & qu'ils donnaſſent naturellement & fréquemment lieu à des ſentimens de dévotion & de piété. Cette raiſon m'obligeoit également de créer à chaque fois la matiére dont j'avois beſoin & de m'écarter de l'ancienne hiſtoire. Celui par conſéquent, qui voudroit ſe ſervir de ce livre uniquement pour exercer ſes Enfans à la lecture (ce qui d'ordinaire n'eſt pas pour eux l'occupation la plus

agré-

agréable) celui-là tromperoit trés fort le plus ardent de mes voeux, le voeu de faire tomber dans de jeunes coeurs les semencs de la vertu, de la piété & de l'acquiescement aux voyes de la divine Providence. *Ce Livre doit servir aux Amis des Enfans afin qu'ils le leur lisent, & ne doit être mis entre les mains des Enfans eux-mêmes, que lorsque ces derniers sauront déja lira avec assez de facilité.*

Mon *cinquiéme* objet étoit relatif à une épidémie actuelle de l'ame, qui depuis quelques années a fait des ravages si effrayans dans toutes nos facultés, soit corporelles, soit spirituelles, qu'elle a manifestement diminué la somme des plaisirs de notre vie. Je parle de la malheureuse *fiévre sentimentale.* A la vérité — & le Ciel en soit béni! — la fureur

de cette contagion morale a cessé à un égard; c'est qu'elle n'est plus une peste, *qui fait le dégât en plein midi*, car il n'y-a sans doute plus personne qui ose afficher ouvertement le raffinement sentimental: mais neanmoins elle est jusqu'à ce jour encore une maladie contagieuse, *qui marche dans les ténèbres*, & qui, semblable aux autres maladies dont on a honte, mine en secret la santé de l'ame. Rien en cela n'a plus excité ma compassion, que de voir, qu'on cherche à faire respirer le doux & subtil poison de cette maladie à notre jeune posterité, & à rendre par conséquent la génération suivante tout aussi valétudinaire de corps & d'esprit, tout aussi énervée, tout aussi mécontente d'elle-même, du Monde & du Ciel, que la génération présente. Comme je réfléchissois donc sur ce qui pourroit

être

être le contre-poiſon le plus efficace de cette contagion, mon ame ſe repréſenta un Livre idéal, qui ſeroit préciſément l'antipode des Livre à ſentimens outrés & raffinés de notre tems; un livre, qui tranſporteroit les ames des Enfans, de ce monde chimérique & paſtoral qui n'eſt nulle part & où d'autres cherchent à les transplanter, dans le monde réel, où nous nous trouvons nous-mêmes actuellement & de celui-ci à l'état primitif de l'homme, duquel nous nous ſommes éloignés; un livre, qui réveilleroit, animeroit, fortifieroit chaque faculté phyſique & morale qui ſommeille en nous; un Livre, qui ſeroit à la vérité tout auſſi intéreſſant, tout auſſi attachant, qu'un autre, mais qui, comme les autres, ne méneroit pas ſimplement à des ſpéculations ſtériles, à une émotion oiſive, mais nous porte-

troit immédiatement à agir nous-mêmes; un Livre, qui dirigeroit le penchant que l'ame des Enfans a pour l'imitation, (ce premier de tous les penchants qui d'ordinaire se manifestent en nous) qui le dirigeroit immédiatement vers des objets, qui appartiennent proprement à notre destination, je veux dire — vers des découvertes & des occupations propres à satisfaire nos besoins naturels; un Livre, où ces besoins naturels de l'homme contrasteroient visiblement avec nos besoins factices & imaginaires, de même que les choses de ce monde, qui ont des rapports réels à notre félicité, contrastent avec celles qui n'en ont que de fantastiques; un Livre par conséquent enfin, qui faisant connoitre d'une maniére tout-à-fait palbable, aux jeunes & aux vieux, le bonheur de la vie sociale, malgré toutes ses imperfections & ses bor-

nes

nes inévitables; les exciteroit tous par là à ſe contenter de leur état, à ne négliger la pratique d'aucune vertu ſociale, & à rendre à la divine Providence les plus vives actions de graces.

Pendant que je me repréſentois la perfection idéale d'un pareil Livre, & qu'avec timidité je regardois autour de moi pour découvrir l'homme, qui pourroit nous le donner; je me ſouvins, que déja *Rouſſeau* (paix ſoit avec les cendres de ce grand homme!) avoit un jour ſouhaité un ſemblable Livre & — comme le coeur commença à me battre! — qu'il l'avoit déja trouvé en partie. Vite je pris le ſecond tome d'*Emile*, pour y lire encore une fois cette agréable nouvelle, & voici l'endroit où je la trouvai:

„N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparſes dans tant

do

de livres? de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre, & qui pût servir de stimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une maniere sensible à l'esprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité, c'est par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à son imagination."

„Philosophe ardent, je vois déja s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette situtation est trouvée, elle est décrite, & sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de vérité & de simplicité. Puis qu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui four-

fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre ſera le premier que lira mon Emile: ſeul il compoſera durant long-tems toute ſa bibliothéque, & il y tiendra toujours une place diſtinguée. Il ſera le texte auquel tous nos entretiens ſur les ſciences naturelles ne ſerviront que de commentaire. Il ſervira d'épreuve durant nos progrés à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne ſera pas gâté, ſa lecture nous plaira toujours. Quel eſt donc ce merveilleux livre? Eſt ce Ariſtote, eſt-ce Pline, eſt-ce Buffon? Non; c'eſt Robinſon Cruſoé.,,

,,Robinſon Cruſoé dans ſon iſle, ſeul, dépourvu de l'aſſiſtance de ſes ſemblables & des inſtrumens *) de tous les arts, pour-

*) Ici Rouſſeau ſe trompe. *L'ancien Robinſon* a des inſtrumens en quantité, qu'il avoit ſauvés du vaiſſeau échoué. Le *nouveau Robinſon* au contraire n'a rienpour ſa conſervation, que ſa tête & ſes mains.

pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, & se procurant même une sorte de bien-être; voilà un objet intéressant pour tout âge, & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalisons l'isle déserte qui me servoit d'abord de comparaison. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-dessus des préjugés, & d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, & de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à sa propre utilité.„

„Ce roman, débarrassé de tout son fatras, commençant au naufrage de Robinson

binſon près de ſon iſle, & finiſſant à l'arrivée du vaiſſeau qui vient l'en tirer, ſera tout à la fois l'amuſement & l'inſtruction d'Emile durant l'époque dont il eſt ici queſtion. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe ſans ceſſe de ſon château, de ſes chevres, de ſes plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais ſur les choſes, tout ce qu'il faut ſavoir en pareil cas; qu'il penſe être Robinſon lui-même; qu'il ſe voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand ſabre, tout le groteſque équipage de la figure, au paraſol prés dont il n'aura pas beſoin. Je veux qu'il s'inquiete des meſures à prendre, ſi ceci ou cela venoit à lui manquer, qu'il examine la conduite de ſon heros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentive-

ment ses fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas: car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoit d'autre bonheur que le nécessaire & la liberté.,,

,, Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit. L'enfant pressé de se faire un magasin pour son isle, sera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, & ne voudra savoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. — La pratique des arts naturels, auxquels peut suffire un seul homme, méne à la recherche des arts d'industrie, & qui ont besoin du concours de plusieurs mains. "

Voila

Voila-ce que dit *Rousseau*! Et ainsi il auroit donc depuis longtems déja réellement existé, ce Livre merveilleux, qui sembloit nous manquer encore? — Oui! & non! Suivant que l'on envisage ou *la seule idée principale* d'un pareil Livre, ou bien *l'entiére exécution* de cette idée. Au premier égard (tel que *Rousseau* l'envisage) le Livre existe, a existé depuis longtems & s'apelle *Robinson Crusoë*; au second égard il manque encore entiérement.

L'ancien Robinson, indépendamment de tous ses autres défauts qui ne le rendent pas un bon Livre pour les Enfans, péche en particulier par un endroit, qui détruit un des plus grands avantages, que cette Histoire pourroit produire; c'est que *Robinson* est pourvû de tous les in-

ſtrumens d'Europe, qui lui étoient néceſſaires, pour ſe procurer bien des commodités, qui naiſſent de la vie ſociale des hommes civiliſés. Par là ſe perd le grand avantage, de faire vivement ſentir au jeune Lecteur, & *les beſoins de l'homme iſolé*, qui vit hors de la ſociété, & le bonheur multiplié de la vie ſociale. Nouvelle raiſon importante, pourquoi j'ai crû devoir m'écarter de l'Hiſtoire de cet ancien Robinſon.

J'ai partagé en conſéquence toute l'Hiſtoire du ſéjour de mon *nouveau Robinſon* dans ſon Ile, en trois Epoques. Dans la premiére il doit tout ſeul, & ſans aucun inſtrument d'Europe s'aider uniquement de ſon eſprit & de ſes mains, afin de montrer d'un côté, combien l'homme ſolitaire eſt deſtitué de ſecours,

&

& de l'autre, combien la réflexion & des efforts soutenus peuvent contribuer à l'amélioration de notre état. Dans la seconde je lui associe un compagnon, pour montrer, combien la simple association peut déja perfectionner la condition de l'homme. Dans la troisiéme Epoque enfin je fais échouer un Vaisseau d'Europe sur ses côtes, & le laisse se pourvoir par là d'instrumens & de la plûpart des choses nécessaires à la vie, afin qu'on voye bien clairement de quel grand prix sont tant de choses, dont nous avons coûtume de faire peu de cas, parce que nous n'en avons jamais été dépourvûs.

D'aprés cette indication de mon plan, mes Lecteurs seront surpris de ne trouver décrite dans ce Volume que

la premiére des trois Epoques sus-dites. C'est sur cela & sur le double titre, dont j'ai fourni ce Volume, que je dois m'expliquer ici, principalement avec mes souscripteurs.

Jusqu'à présent, lorsque j'ai fait imprimer quelque chose, il a toujours falu au moins trois feuilles demi-remplies de mon écriture pour faire une feuille d'impression. Conséquemment à cette expérience, j'avois compté, que j'aurois besoin pour mon *nouveau Robinson* de tout autant de manuscrit, qu'il m'en avoit falû jusqu'ici pour quelqu'autre Livre de vingt feuilles petit octavo. Ce fut donc sur ce calcul que je taillai ma matiére en la travaillant.

Présentement il s'agissoit d'acheter le papier pour l'impression, & alors j'é-

prou-

prouvai un premier embarras de Libraire. On me dit, que je n'avois à choisir qu'entre deux sortes de papier, l'une *fort grande*, l'autre *petite*. Comme la premiére auroit donné un format trés peu convenable à un Livre qui devoit servir à des Enfans, tel que celui-ci, je fus obligé de me déterminer pour la seconde. Et sur cela je fis calculer au Compositeur, combien il faudroit de feuilles écrites pour faire une feuille imprimée.

J'appris alors à mon grand étonnement, que le manuscrit, que j'avois destiné à faire environ vingt feuilles en feroit prés de *quarante*. Je fis répéter le calcul deux fois, trois fois, mais le résultat fut toujours le même.

Me voila dans un embarras étrange. Le caractére ne devoit pas être plus pe-

tit, l'intervalle entre les lignes & les lettres pas plus ſerré, parce que ce devoit étre un Livre *pour des Enfans.* En conſervant ce caractére & cet intervalle, & en faiſant malgré cela imprimer le tout: il faloit me réſoudre, au lieu de dix-huit à vingt feuilles, que j'avois promiſes, d'en donner quarante. Si je le faiſois: il faloit ou demander à ceux qui avoient payé d'avance & aux ſouſcripteurs l'addition d'une nouvelle ſomme conſidérable, ou bien me réſoudre, à ſupporter une perte conſidérable. Mais mes idées du juſte & de l'injuſte me défendoient de demander, & mes facultés ne me permettoient pas de perdre. Je cherchai donc un milieu pour concilier ces deux choſes, & je le trouvai dans l'arrangement ſuivant.

Je résolus de ne faire imprimer que le nombre des feuilles, que j'avois promis, & de donner à cela la forme d'un Livre complet; afin que ceux qui n'auroient pas envie d'en avoir davantage, ne fussent pas obligés, d'acheter un second volume. C'est pour cette classe de souscripteurs & d'acheteurs qu'est fait le premier Titre, où l'on n'a pas mis *Tome I*. Le second Titre au contraire, où cette addition se trouve, est fait pour ceux, qui voudront aussi se procurer la seconde moitié de cet Ouvrage.

En prenant ce biais je crus faire également justice à mes souscripteurs & à moi-même. Si quelcun de ceux-là cependant n'étoit pas absolument satisfait de cet arrangement: je déclare ici, que je le tiens absolument quitte de l'engagement

de sa signature, & je le prie de faire présent de son exemplaire à quelque Enfant pauvre de l'endroit où il est, & au lieu du payement, de me marquer simplement, que cela a été fait.

Le second Tome, qui comprend la suite & la fin de l'Histoire, aura donc, si l'on en demande l'impression, environ autant de feuilles, qu'en a ce premier Tome. Si je suis averti assez à tems, qu'un nombre suffisant de souscripteurs desire ce second Tome, il pourra paroitre à la prochaine foire de Pâques. Je prie dés-là ceux qui ont le premier Tome de me faire savoir au plutôt leurs volontés.

Mais avant que de prendre congé de mes Lecteurs, qu'il me soit permis, de faire observer à de jeunes Instituteurs un

objet

objet adhérent, que j'avois également sous les yeux en composant ce Livre & qui me paroissoit fort important; le voici. J'espérois, par une représentation fidéle de Scénes de famille qui ont réellement existé, donner à des Maitres nouvellement entrés dans la carriére, un exemple rien moins qu'inutile de la relation de Pére & d'Enfants, qui doit nécessairement se trouver entre l'Instituteur & ses Eléves. Où cette heureuse relation subsiste une fois dans tout son naturel: là disparoissent d'eux-mêmes bien des écueils de l'éducation morale: mais où cela n'est pas, — eh bien là on a recours à la boussole de l'art, dont les déclinaisons si multipliées ne sont à beaucoup près pas fixées encore par des observations suffisantes. —

Au

Au reste l'objet que je viens d'indiquer renferme la raison, pourquoi j'ai mieux aimé introduire des personnages réels que des personnages feints, & pourquoi j'ai presque toujours préféré de transcrire des entretiens qui ont eû réellement lieu, plutôt que de composer avec plus d'art des Dialogues imaginaires.



Le Nouveau Robinſon.

Il y avoit une fois une nombreuſe famille, qui étoit composée de petites & de grandes perſonnes. Elles étoient unies, & par les liens de la Nature & par un amour réciproque. Le Père & la Mère de famille les aimoient toutes comme leurs propres enfans, quoiqu'il n'y eut que *Liſette*, la plus petite, qui fut leur fille; & R*** & B***, deux Amis de la maiſon, faiſoient de même. Leur demeure étoit à une campagne aux portes de Hambourg.

Cette famille avoit pour deviſe: PRIE DIEU ET TRAVAILLE! & petits & grands ne connoiſſoient d'autre bonheur dans la vie, que celui que procure l'obſervation de ce précepte. Mais pendant qu'on travailloit & après que l'ouvrage de la journée étoit achevé, chacun d'eux étoit bien aiſe auſſi d'entendre quelque choſe, qui pût le rendre plus raiſonnable, plus ſage, en un mot meilleur. Alors le Père leur racontoit des Hiſtoires, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, & les petites perſonnes l'écoutoient toutes, volontiers & attentivement.

L'Hi-

L'Hiſtoire ſuivante du *Nouveau Robinſon* eſt une de celles qui ſe faiſoient le ſoir. Comme on crut qu'il pourroit ſe trouver encore d'autres bons Enfans, qui ſeroient bien aiſes d'entendre ou de lire cette mémorable Hiſtoire, le Père la coucha par écrit; & l'on chargea un Imprimeur d'en tirer deux mille Exemplaires.

Le-livre que tu tiens, mon cher Enfant, eſt un de ces exemplaires. Il dépend donc de toi, ſi tu en as envie, de commencer dès la page ſuivante.

Mais peu s'en eſt falu, que je n'aye oublié de te dire ce qui s'étoit paſſé, avant que cette Hiſtoire eût commencé. „Papa, ne nous raconteras-tu rien aujourd'hui?„ demanda *Théodore* un beau ſoir d'Eté. Volontiers! „répondit le „Pére, mais ce ſeroit dommage de ne „jouir d'une ſi charmante ſoirée, qu'à „travers les fenêtres. Venez, nous irons „nous mettre ſur le gazon!„

O c'eſt à merveille, à merveille! s'écrièrent-ils tous, & comme cela on ſortit de la maiſon tout en ſautant.

PRE-



PREMIERE SOIRÉE.

THEODORE.

Ici, Papa?

LE PERE.

Oui, ici sous ce pommier.

NICOLAS.

Oh! c'est charmant!

Tous *se mettent à sauter & à battre des mains.*

C'est charmant! charmant!

LE PERE.

Mais à quoi pensez vous vous occuper, pendant que je vous raconterai mon histoire? Assurément vous ne voudriez point demeurer là, absolument les bras croisés!

JEAN.

Oui, si nous avions seulement de quoi nous occuper!



LA MERE.

Voici des pois à écoſſer! Voici des haricots à effiler, qui a envie?

TOUS.

Moi! Moi! Moi! Moi!

THEODORE.

Moi, & ma Liſette & toi, Charlot, nous écoſſerons des pois; n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Non pas, s'il vous plait, il faut d'abord que je faſſe le point de chaînette, que Maman m'a montré.

THEODORE.

Eh bien! à nous deux donc. Viens, Charlot, aſſieds-toi.

L'AMI R. *S'aſſied ſur le gazon à côté d'eux.*

Je travaille avec vous.

L'AMI B.

Et moi avec vous autres; vous me voulez pourtant?

HENRI.

O volontiers! volontiers! Il y a encore ici aſſez de place. C'eſt délicieux! A préſent nous allons voir qui ſaura en effiler davantage!

LE PERE.

Tournez vous de façon que vous puiſſiez voir le coucher du ſoleil; il y aura ce ſoir un bien beau ſpectacle au Ciel.

TOUS

Tous se placent & commencent leur ouvrage.

LE PERE.

Eh bien! mes Enfans, je vous conterai aujourd'hui une Histoire des plus singulières. Il y aura de quoi vous faire dresser les cheveux, & après cela aussi vous en sauterez de plaisir.

THEODORE.

Oh! mais fais ensorte que cela ne soit pas trop triste!

LISETTE.

Non, pas trop triste; entends-tu, mon petit Papa? Sans quoi nous ne pourrons nous empêcher de pleurer, & puis ce ne sera pas notre faute.

JEAN.

Eh laissez donc! Papa saura bien ce qu'il faut.

LE PERE.

Soyez sans inquiétude, mes Enfans, je ferai bien ensorte qu'il n'y aura rien de trop lamentable.

Il y avoit une fois, dans la Ville de Hambourg, un homme qui s'appelloit *Robinson*. Il avoit trois fils: l'ainé eut envie de se faire soldat; il se fit enrôler & fut tué dans une bataille contre les François.

Le fecond, qui vouloit devenir hômme de Lettres, ayant bû, un jour qu'il étoit fort échaufé, prit une maladie de poitrine & mourût.

Il ne reftoit donc plus que le Cadet, qu'on nommoit *Crufoë;* j'ignore pourquoi. Ce fut fur lui que Monfieur Robinfon & Madame Robinfon placèrent alors toutes leurs efpérances, parceque c'étoit à préfent leur fils unique. Ils l'aimoient comme la prunelle de leurs yeux; mais leur amour n'étoit pas raifonnable.

THEODORE.

Qu'eft-ce que cela fignifie, Papa?

LE PERE.

Tu vas l'apprendre. Nous vous aimons auffi, comme vous favez; mais précifément à caufe de cela nous vous fixons à l'ouvrage, & nous vous enfeignons plufieurs chofes agréables & utiles, parce que nous favons que cela vous rendra bons & heureux. Mais les parens de *Crufoë* n'agiffoient pas de même. Ils laiffoient à leur cher Enfant toutes fes volontés, & comme ce cher Enfant aimoit mieux jouer que de travailler & d'apprendre quelque chofe, ils le laiffoient jouer presque tout le long du jour; & de cette façon il n'apprenoit rien, ou presque rien. C'eft ce

que

que nous autres nous appellons un amour déraisonnable.

THEODORE.

Ah! je comprends à présent!

LE PERE.

Le jeune *Robinson* grandissoit donc, sans que l'on sût ce qu'on feroit de lui. Son Père souhaitoit qu'il apprit le Commerce; mais le fils n'en avoit pas la moindre envie. Il aimoit mieux, disoit-il, courir le monde, afin de voir & d'entendre chaque jour beaucoup de choses nouvelles.

C'étoit là parler bien peu sensément de la part de ce jeune homme. Oui, s'il avoit commencé par apprendre beaucoup de choses! Mais qu'est-ce qu'un garçon, aussi peu instruit que l'étoit ce *Crusoë*, pouvoit gagner à voir le monde? Quand on veut faire fortune dans quelque pays que ce soit, il faut d'abord avoir aquis un bon fond d'habileté. Et c'étoit à quoi celui-ci n'avoit pas pensé jusqu'alors.

Il étoit déja dans sa dix-septième année, & avoit perdu la plus grande partie de son tems à courir les rues. Tous les jours il tourmentoit son Père, afin d'obtenir la permission de voyager. Mais son Père lui répondoit: qu'apparemment il n'y pensoit pas; & il ne vouloit point entendre

tendre parler de voyage. Mon Enfant, mon Enfant! lui crioit sa mère, *Habite le pays & te nourris de verité!*
Un jour —

LISETTE.

Ha! ha! voici qui va venir.

NICOLAS.

O paix donc!

LE PERE.

Un jour, où suivant sa coutume il étoit allé battre le pavé du côté du port, il rencontra un de ses camarades, qui étoit fils d'un maître de Navire, & sur le point de partir pour *Londres* avec son Père.

CHARLOT.

En carrosse?

HENRI.

Non, Charlot, pour se rendre à Londres, il faut aller par navire & traverser une grande étendue d'eau, qu'on appelle la *Mer du Nord.* — Ensuite?

LE PERE.

Son Camarade lui demanda, s'il ne vouloit pas être du voyage? Volontiers, répondit *Crusoë*; mais mes Parens ne le voudront pas! Eh! reprit l'autre, pars avec comme te voila, rien que pour rire! Dans trois semaines nous sommes de retour; & pour ce qui est de ton Père & de

ta Mère, tu n'as qu'à leur faire dire ce que tu es devenu. „ Mais je n'ai point d'argent „ en poche! „ disoit *Crusoë*. „ Qu'importe? „ repliquoit l'autre, „ je payerai bien pour toi „ pendant la route. „

Le jeune *Robinson* se consulta encore deux ou trois instans; sur quoi il frappa tout de suite dans la main de l'autre, & s'écria: „ Tope, frère, je suis de la partie! Allons, vîte „ au vaisseau. „ — Là-dessus il chargea quelcun, d'aller dans quelques heures trouver son Père, & de lui dire de sa part: qu'il étoit seulement un peu parti pour l'Angleterre, & qu'il seroit bientôt de retour. Ensuite les deux amis se rendirent à bord.

JEAN.

Fi, je ne l'aime pas ce *Robinson*.

NICOLAS.

Ni moi non plus.

L'AMI B.

Pourquoi donc pas?

JEAN.

Oui, parce qu'il peut quitter comme cela ses parens, sans qu'ils le lui ayent permis.

L'AMI B.

Tu as raison, Jean; il fit là effectivement une sottise! Elle doit nous faire compassion. Heureusement, il n'y a pas



beaucoup de ces jeunes gens, assez peu instruits pour ignorer ce qu'ils doivent à leurs parens.

NICOLAS.

Y-en a-t-il encore d'autres qui lui ressemblent?

L'AMI B.

Je n'en ai point encore trouvés; mais ce que je sai très certainement, c'est que rien ne sauroit tourner à bien dans le monde, pour des jeunes gens comme cela.

JEAN.

Eh bien! écoutons comment les choses tournèrent pour *Robinson*.

LE PERE.

Les Matelots — ce sont les gens qui servent à la manoeuvre d'un vaisseau — levèrent les ancres & déployèrent les voiles; le vent commença à pousser le navire, & le Maitre dit adieu à la Ville en la saluant de six coups de canon. Le jeune *Robinson* étoit sur le tillac avec son ami, & ne se possédoit pas de joie de ce qu' enfin il alloit voyager.

La journée étoit agréable & le vent soufflọit si favorablement, qu' ils perdirent bientôt de vue la Ville de Hambourg. Le jour suivant, ils arrivèrent déja jusqu' à la hauteur de *Ripebuttel*, où l'Elbe se jette

dans

dans la mer. Et alors, les voila qui entrèrent eux-mêmes en pleine mer.

Comme *Robinson* ouvrit de grands yeux, lorsqu'il ne vit plus devant soi que de l'air & de l'eau! La terre d'où il étoit venu, commençoit aussi déja à disparoitre peu-à-peu. Déja il ne pouvoit plus appercevoir que le grand Fanal, que les Hambourgeois entretiennent dans l'Ile de *Heiligueland*. Bientôt celui-ci disparût également; & de ce moment *Robinson* ne vit plus au dessus de lui que le Ciel, & devant, derrière, autour de lui que de l'eau.

THEODORE.

Ce doit être là une vue!

L'AMI R.

Il n'est pas impossible que tu n'en jouisses toi-même dans peu!

THEODORE.

O, voulons nous y aller?

L'AMI R.

Si vous êtes bien attentifs, pendant que nous vous enseignons la Géographie, afin que vous sachiez où il faut aller, pour arriver d'un endroit à un autre —

LE PERE.

Oui, & si par votre assiduité au travail & votre modération dans le manger & le

le boire, vous endurciſſez tous les jours votre corps, afin que vous puiſſiez ſoutenir un pareil voyage; nous pourrions bien faire un jour une petite promenade jusqu'à *Travemunde*, où commence la *Mer Baltique.*

Tous.

Oh! Oh!

Le pere.

Là nous nous embarquerions & nous nous ferions mener en mer, à la diſtance de quelques lieues.

(Ici tous ſe levèrent avec précipitation, ſe pendirent au cou du Père, à ſes bras, à ſes genoux, & exprimèrent leur joie par des careſſes, des battemens de main, des ſauts & des gambades.)

La mere.

Me mettrez vous auſſi de la partie?

Lisette.

Oui, ſi tu es en état d'aller ſi loin! — Mais c'eſt très loin — n'eſt-il pas vrai, Papa? — Peut-être encore plus loin que *Wandsbec*, où demeure Monſieur *Claudius*, & encore un autre qui a une grande maiſon, & un grand jardin — Ah! il eſt ſi grand, ſi grand! Beaucoup plus grand que notre jardin; j'y ai déja été, n'eſt-il pas vrai, Papa? Lorsque nous cherchâmes à

la

la campagne des pierres de toutes les couleurs, & que —

LE PERE.

— Et que nous regardâmes comment on labouroit —

LISETTE.

Oui & que nous entrâmes dans la forge, qui étoit là ſur le chemin. —

LE PERE.

Et que nous montâmes au moulin —

LISETTE.

Ah! oui, où le vent m'emporta mon chapeau —

LE PERE.

Que le garçon du meûnier rapporta.

LISETTE.

C'étoit un bon garçon, n'eſt - il pas vrai, Papa?

LE PERE.

Un, bien bon garçon, qui nous rendit d'abord un ſervice, quoiqu'il ne nous eut jamais vûs.

LISETTE.

Tu lui donnas auſſi quelque choſe. —

LE PERE.

Sans doute, que je lui donnai quelque choſe! Chacun cherche à ſon tour à faire plaiſir à ceux qui aiment à rendre ſervice. — Mais nous oublions notre *Robinſon*;



binson; il faut nous dépêcher de le rattraper, sans quoi nous le perdrons de vue; car il va furieusement vîte!

Deux jours de suite ils eûrent constamment beau tems & bon vent. Le troisième, le Ciel se couvrit de nuages. L'air devint obscur, & toujours plus obscur, & le vent se mit à souffler à pleines joues.

Tantôt c'étoient des éclairs, comme si le Ciel étoit tout en feu; ensuite une obscurité, comme au milieu de la nuit; & puis des éclats de tonnerre, qui ne finissoient point. La pluye tomboit comme par ruisseaux, & la tempête tourmentoit la mer avec tant de violence, que les flots s'enfloient & s'élevoient comme des maisons.

Vous auriez dû voir alors, comme le navire balançoit tantôt haut, tantôt bas! Tantôt une vague élevée le portoit jusqu' aux nues; tantôt il se précipitoit de nouveau jusques dans le fond de l'abyme; tantôt il étoit couché d'un côté, tantôt de l'autre.

C'étoit un bruit dans les cordages! C'étoit un fracas dans le vaisseau! Les gens étoient obligés de se tenir à quelque chose pour n'être pas renversés à chaque instant. *Robinson*, qui n'étoit point encore

core fait à tout cela, prit des vertiges, des maux de coeur, & en fut si malade, qu'il crût qu'il alloit rendre l'ame. Ils appellent cela la *maladie de mer.*

JEAN.

Voila ce qu'il y a gagné!

LE PERE.

„Ah! mes parens! mes pauvres „parens! „ ne cessoit-il de s'écrier. „Ils „ne me reverront jamais! O insensé que „j'étois, d'avoir pû les affliger à ce „point!„

Crac! Crac! entendit-on tout à coup sur le tillac. „Ciel! aye pitié de nous!„ s'écria l'équipage, devenant pâle comme la mort & se tordant les mains de désespoir. „Qu'y a-t-il?„ demanda *Robinson*, qui étoit à moitié mort de frayeur.

„Ah!„ répondit-on, „nous sommes „perdus! un coup de foudre a brisé „par morceaux le *mât de misaine;* (c'est à dire le premier des trois mâts qui sont droits dans un Navire) „& le *grand* „*mât du milieu* tient prèsentement à si peu „de chose, qu'il faudra également le cou- „per & le jetter dans la mer!„

„Nous sommes perdus!„ crioit une autre voix du *fond de cale.* „Le vaisseau „fait

„*fait eau*, & il y en a déja quatre „pièds! „

A ces mots *Robinson*, qui étoit assis sur le plancher de la *cahute*, tomba à la renverse & perdit entiérement connoissance. Tous les autres coururent aux pompes, pour conserver, s'il étoit possible, le vaisseau *à flot*, c'est à dire sur l'eau. A la fin il vint un matelôt qui secoua *Robinson* & lui demanda: s'il vouloit étre le seul qui demeûrat là couché sans rien faire, tandis que tous les autres gens du vaisseau travailloient à n'en pouvoir plus.

Il essaya donc de se lever, quelque foible qu'il fut, & alla se mettre à une des pompes. Cependant le Maitre fit tirer quelques coups de canon, pour donner à d'autres navires, au cas qu'il s'en trouvât par hazard qui ne fussent pas éloignés, le signal du danger où il étoit. *Robinson*, qui ne savoit ce que signifioit ce bruit, crut que le vaisseau s'étoit fendu & s'évanouit de nouveau. Un matelot qui prit sa place, le poussa à côté avec le pied, & le laissa là étendu, dans la pensée qu'il étoit mort.

On pompoit à force; mais l'eau s'élevoit toujours davantage dans le fond de

cale,

cale, & l'on n'attendoit plus que le moment où le vaisseau alloit couler à fond. Pour l'alléger, on jetta à la mer tout ce dont on pouvoit à la rigueur se passer, comme Canons, Ballots, Tonneaux &c. Mais tout cela ne servit de rien.

Cependant un autre vaisseau avoit entendu le *signal de détresse*, & envoyoit une *chaloupe* pour sauver l'équipage. Mais cette chaloupe ne pouvoit approcher, parce que les vagues montoient trop haut. Enfin elle s'approcha assez près de la *pouppe*, pour pouvoir jetter une corde aux gens qui y étoient. Par ce moyen ils tirérent la chaloupe; & dès-lors tout ce qui avoit des jambes y sauta pour se sauver. *Robinson*, qui ne pouvoit se tenir sur les siennes, y fut aussi jetté par quelques matelots compatissans.

A peine eurent-ils ramé quelque tems, que le vaisseau, dont ils n'étoient pas encore fort éloignés, coula à fond sous leurs yeux. Heureusement, la tempête commença tant soit peu à diminuer vers ce tems, sans quoi les vagues auroient infailliblement englouti la chaloupe, où se trouvoit alors tant de monde. Après bien des dangers, elle arriva enfin au vaisseau auquel

quel elle appartenoit, & où tous furent reçûs.

THEODORE.

Ah! c'est bon que ces pauvres gens ne se soyent pourtant pas noyés!

NICOLAS.

J'ai eu une belle angoisse!

LISETTE.

Cela apprendra à ce Monsieur *Robinson*, à ne plus faire de pareille sottise à l'avenir!

LA MERE.

Voila ce que je pense aussi. Il faut espérer qu'il en sera devenu plus sage.

HENRI.

Que devint il donc alors?

LE PERE.

Le vaisseau, qui l'avoit reçu lui & les autres, fit voile pour Londres. Quatre jours après, ce vaisseau se trouva déja à *l'embouchure de la Tamise;* & le cinquième, il étoit à l'ancre devant la ville de Londres.

CHARLOT.

Qu'est-ce que cela veut dire, *l'embouchure de la Tamise?*

L'AMI R.

La Tamise est une rivière d'Angleterre, (comme notre Elbe,) qui coule dans la mer, pas loin de Londres. L'endroit

où une rivière se jette dans la mer, s'appelle *l'embouchure* de cette rivière.

LE PERE.

Tous descendirent alors à terre, & chacun se réjouit de s'en être tiré de cette façon.

Pour *Robinson*, son premier soin fut de regarder la grande Ville de *Londres*; au point qu'il en oublia le passé & l'avenir. A la fin pourtant son estomac l'avertit qu'il faloit avoir de quoi manger, si l'on vouloit vivre dans la grande Ville de Londres. Il alla donc trouver le Maitre avec lequel il étoit arrivé, & le pria de permettre qu'il se mit à table avec lui.

Celui-ci se fit un plaisir de le recevoir amicalement. Pendant le repas il demanda à notre *Robinson*, quelle étoit donc proprement la raison pourquoi il étoit venu dans cette Ville, & ce qu'il comptoit d'y faire?

Alors *Robinson* lui raconta avec franchise, qu'il n'avoit fait ce voyage, que pour s'amuser; qu'il l'avoit même fait à l'insçû de ses Parens, & que présentement il ne savoit que devenir.

„A l'insçû de vos Parens!„ s'écria le Maitre tout effrayé en laissant tomber son couteau. „Bon Dieu! pourquoi faut-il

„que je n'aye pas appris cela plutôt?
„Croyez-moi, imprudent jeune homme,
„continua-t-il, si je l'avois sçû à Ham-
„bourg, je ne vous aurois pas pris sur
„mon bord, m'eussiez vous offert un mil-
„lion pour récompense.„

Robinson se tenoit là tout honteux, & baissoit les yeux.

L'honnête Maitre de Navire continua de lui représenter tous ses torts, & lui dit: que jamais il ne pourroit être heureux, à moins qu'il ne se corrigeât & qu'il n'obtint grace de ses Parens. *Robinson* pleuroit à chaudes larmes.

Mais que dois-je faire à présent? demanda-t-il à la fin, en sanglottant beaucoup.

„Ce que vous devez faire? répondit
„l'autre; — vous en retourner chez vos
„Parens, embrasser leurs genoux, &,
„plein du repentir d'un enfant bien né,
„leur demander pardon de votre impru-
„dence; voila ce que vous devez faire!

Lisette.

C'étoit pourtant un bien brave homme que ce Maitre de Navire, n'est-il pas vrai, Papa?

Le

Le pere.

Il fit ce que chacun doit faire, quand il voit tomber son semblable dans quelque faute, il rappella ce jeune homme à son devoir.

„Voulez vous me ramener à Ham- „bourg?„ demanda *Robinson.*

„Moi? répondit le Maitre; avez vous „donc oublié que mon vaisseau a péri? Je „ne m'en retournerai que lorsque j'aurai „trouvé occasion d'acheter un autre na- „vire; & cela pourroit tarder plus long- „tems, qu'il ne vous est permis de vous ar- „rêter ici. C'est sur le premier vaisseau „qui partira pour Hambourg que vous de- „vez vous mettre, & cela plutôt aujourd'hui „que demain!„

„Mais je n'ai point d'argent!„ disoit *Robinson.*

„Voici, répondit le Maitre, quelques „*Guinées* —

Theodore.

Qu'est-ce que c'est que des Guinées?

Le pere.

C'est une monnoye d'Angleterre, mon ami, ce sont des pièces d'or comme nos Louis. Elles valent environ six écus; je t-en montrerai une quand nous serons rentrés.

JEAN.

O! allons, continuons seulement!

LE PERE.

„Voici, répondit donc le brave homme de Maitre, quelques Guinées que je vous prêterai, quoique moi même j'aye actuellement grand besoin de mon peu d'argent. Allez vous-en avec cela au Port, & arrêtez une place sur quelque navire. Si votre repentir est sincère, Dieu bénira votre retour & le rendra plus heureux, que ne l'a été notre trajet.„ Et là dessus il lui secoua cordialement la main, & lui souhaita bon voyage.

Robinson s'en alla.

NICOLAS.

O! le voila déja qui s'en retourne chez lui? Je croyois que ce n'étoit qu'à - présent que cela alloit bien commencer!

LA MERE.

N'es-tu donc pas content, mon cher Nicolas, qu'il s'en retourne chez ses Parens, qui, selon toutes les apparences, sont fort inquiets à son sujet?

L'AMI R.

Et ne te réjouis-tu pas, qu'il reconnoisse ses torts & qu'il veuille se corriger?

NI-

NICOLAS.

Oui, cela bien; mais je croyois pourtant, qu'avant cela, il y auroit d'abord quelque chose de bien divertissant.

LE PERE.

Eh! il n'est pas encore de retour. Ecoutons la suite de ses avantures!

Pendant qu'il étoit en chemin pour se rendre au Port, différentes idées lui roulérent dans la tête. „Que diront mes Parens, pensoit-il en lui même, si je reviens à présent à la maison. Certainement ils me puniront de ce que j'ai fait!„ „Et mes camarades & tant d'autres, combien se moqueront ils de moi d'étre retourné si vîte, & de n'avoir presque rien vû que deux ou trois rues de Londres!„

Il s'arrêta tout pensif.

Tantôt il étoit intentionné de ne pas partir encore; tantôt il songeoit de nouveau à ce que le Maitre lui avoit dit; qu'il ne seroit jamais heureux, à moins qu'il ne retournât chez ses parens. Longtems il ne sût à quoi se résoudre. A la fin pourtant il s'en alla au Port.

Mais il y apprit à sa grande satisfaction, qu'il ne se trouvoit actuellement aucun navire prêt à faire route pour Hambourg. L'homme, qui lui donna cette nouvelle,



étoit un de ces Maitres qui font le *Voyage de Guinée*.

CHARLOT.

Qu'eſt-ce que c'eſt que le Voyage de Guinée?

LE PERE.

Que Henri te conte cela; il ſaura bien ce que c'eſt.

HENRI.

Te ſouviens-tu encore qu'il y-a un Pays, qui s'appelle *l'Afrique?* Eh bien! une des Côtes —

CHARLOT,

Côte?

HENRI.

Oui, c'eſt-à-dire un Pays qui eſt tout près de la mer. — Tiens, regarde, j'ai juſtement mon petit Atlas ſur moi! — Cette étendue de terre, qui deſcend ici en tournant, ſe nomme la Côte de Guinée.

LE PERE.

Et c'eſt pour cette Côte que l'on part, pour y faire commerce. L'homme qui parloit avec *Robinſon*, étoit donc un de ces Maitres ou Capitaines de vaiſſeau qui font le voyage de cette Côte, c'eſt-a-dire le Voyage de Guinée.

Ce Capitaine trouva du plaiſir à continuer la converſation avec *Robinſon*, & l'in-

l'invita de venir à fon bord prendre une taffe de thé dans fa cahute. *Robinfon* y confentit.

JEAN.

Le Capitaine favoit-il donc le François?

LE PERE.

J'ai oublié de te dire que, déja à Hambourg, *Robinfon* avoit eu occafion d'apprendre l'Anglois; ce qui lui venoit fort à point, à prefent qu'il étoit dans le Pays des Anglois.

Lorsque le Capitaine lui eut entendu dire, qu'il avoit fi grande envie de voyager, & qu'il étoit fi fâché de s'en retourner déja à Hambourg, il lui propofa de faire le voyage de Guinée. *Robinfon* fut d'abord effrayé de cette idée. Mais après que le Capitaine lui eut affuré, que ce voyage feroit fort agréable; que, pour avoir compagnie, il l'améneroit avec lui fans qu'il lui en coutât rien, & fans qu'il fut obligé à la moindre dépenfe; & que d'ailleurs ce voyage pourroit lui procurer un gain confidérable; le feu lui monta tout à coup au vifage, & le defir de voyager devint fi vif chez lui, qu'il oublia fur le champ tout ce que l'honnête Maitre Hambourgeois lui avoit confeillé, & tout ce qu'il avoit voulu faire peu-auparavant.



„Mais, dit-il après s'être un peu consulté, je n'ai que trois guinées. A quoi puis-je employer une si petite somme, pour être en état de faire quelque commerce dans l'endroit où vous voulez aller?„

„Je vous en prêterai encore six, répondit le Capitaine de Vaisseau. Il ne vous en faut pas davantage, pour acheter suffisamment de quoi vous enrichir en Guinée, si la fortune nous est un peu favorable.„

„Et que faudroit-il donc acheter pour cela? „ demanda Robinson.

Le Capitaine répondit; „ de pures babioles, toutes sortes de jouets, de perles de verre, de couteaux, de ciseaux; des haches, des rubans, des fusils &c. qui font tant de plaisir aux Negres d'Afrique, qu'ils vous en donneront cent fois la valeur en or, en yvoire & en autres choses.

Robinson ne se posséda plus alors. Il oublia Parens, Amis, Patrie, & s'écria plein de joye. „Je m'embarque avec vous Monsieur le Capitaine!„ Tope, répondit celui ci; & là-dessus ils se touchèrent l'un l'autre dans la main, & le voyage fut conclu.

JEAN.

JEAN.

Eh bien! pour à préfent auffi je n'aurai plus la moindre pitié de ce fot de *Robinfon*, quels que foyent les malheurs qui lui arrivent!

LE PERE.

Point de pitié, Jean!

JEAN.

Non Papa; pourquoi eft-il fi fot, que d'oublier encore ce qu'il doit à fes Parens? Il faut bien que le bon Dieu le puniffe de nouveau à caufe de cela —

LE PERE.

Et un homme, affez malheureux pour pouvoir oublier fes Parens, & que le bon Dieu eft obligé de corriger par des punitions, te femble-t-il ne mériter aucune pitié! Sans doute qu'il eft lui même la caufe de tout ce qui va lui arriver, mais n'en eft-il pas d'autant plus malheureux? O mon fils, Dieu te préferve & nous tous, de la plus terrible de toutes les peines, qui eft de fentir, *qu'on s'eft rendu foi même malheureux!* Mais toutes les fois que nous entendrons parler d'un pareil infortuné, nous confidérerons qu'il eft notre frère, notre pauvre frère égaré; nous répandrons fur lui des larmes de compaffion, & ferons monter



en sa faveur vers le Ciel des prières fraternelles.

Tous restèrent dans le silence pendant quelques momens; après quoi le Père continua de la sorte.

Robinson se dépêcha d'aller en ville avec ses neuf guinées; il les employa à l'achat des marchandises que le Capitaine lui avoit conseillé d'acheter & il les fit porter à bord.

Après quelques jours, le vent étant favorable, le Capitaine leva l'ancre, & *ils mirent à la voile.*

HENRI.

Quelle route faloit-il donc proprement tenir pour arriver en Guinée?

LE PERE.

Tu as tes petites Cartes sur toi; tiens, je vai te le montrer! Vois-tu, de Londres ils descendent ici la *Tamise* jusques dans la *mer du Nord*; ensuite ils prennent vers l'Ouëst par le *Pas de Calais* dans la *Manche* ou le *Canal.* Delà ils entrent dans le grand *Océan Atlantique;* sur quoi ils continuent toujours à faire voile ici près des *Iles Canaries*, & là passé les *Iles du Cap-Verd;* jusqu'à ce qu'enfin ici en-bas ils prennent terre à cette Côte, qui est celle de *Guinée.*

HENRI.

HENRI.

Mais à quel endroit prendront-ils donc proprement terre?

LE PERE.

Peut-étre là, près de *Cap-Corse*, qui appartient aux Anglois.

LA MERE.

Il sera bien tems que nous mettions aussi à la voile, & que nous fassions route vers la Table. Il y a longtems que le Soleil s'est couché.

THEODORE.

Je n'ai pas du tout faim encore.

LISETTE.

Moi aussi je préférerois d'écouter.

LE PERE.

Demain, demain, mes Enfans; nous entendrons la suite des avantures de *Robinson*. A Table, à présent!

TOUS.

A Table! A Table! A Table!




SECONDE SOIRÉE.

Le lendemain au foir toute la Compagnie s'étant replacée au même endroit, le Père continua fon récit de la forte:

Le nouveau voyage de notre *Robinfon* commença encore fort heureufement. Ils avoient déja paffé, fans le moindre accident, le *Pas de Calais* & le *Canal*, & fe trouvoient actuellement au milieu de *l'Océan Atlantique*. Ici ils eurent, plufieurs jours de fuite, un vent fi contraire, qu'ils furent pouffés toujours plus du côté de *l'Amérique*.

Voyez, mes Enfans, j'ai apporté une grande Carte fur laquelle vous reconnoitrez mieux que fur une petite, la route que le vaiffeau devoit proprement tenir & celle qu'il fut forcé de prendre, chaffé par le vent. C'eft de ce côté, toujours en defcendant comme cela, qu'ils vouloient proprement aller, mais parce qu'ils avoient demi-vent contraire & demi-vent de côté, ils furent jettés malgré eux là où vous voyez qu'eft *l'Amérique*. Je vai pofer ici

la

la Carte de manière, que nous puissions au besoin y porter le yeux.

Un soir le Pilote annonça qu'il appercevoit du feu dans un grand éloignement, & que de plus il avoit entendu quelques coups de canon, qui étoient partis du même endroit. Tous coururent là-dessus sur le tillac, virent le feu; & entendirent également encore plusieurs coups. Le Capitaine consulta exactement sa Carte marine, & trouva qu'il n'y avoit de ce côté là aucune terre dans l'espace de plus de cent lieues; & tous ensemble conclûrent, que ce feu ne pouvoit être autre chose que celui d'un vaisseau qui bruloit.

On résolut dans le moment de porter du secours aux malheureux, & l'on tourna de ce côté. Bientôt après ils virent distinctement que leur conjecture avoit été fondée; car ils apperçurent effectivement, un grand vaisseau qui étoit dévoré par les flammes.

Le Capitaine ordonna aussitôt qu'on fit feu de cinq canons, afin de donner le signal aux pauvres infortunés, qu'il y avoit près de là un navire qui se hâtoit d'aller à leur secours. A peine ceci fût il executé, qu'on vit avec effroi le vaisseau qui étoit en feu, sauter tout à coup en l'air avec un

grand

grand éclat; & bientôt après tout alla à fond & le feu fut éteint. Il faut savoir que la flamme avoit gagné la *Sainte - Barbe*, c'est - à - dire, l'endroit du vaisseau ou se trouve la poudre.

On ne pouvoit pas encore savoir ce que tous ces pauvres gens étoient devenus. Il étoit possible, qu'avant que le vaisseau eut sauté en l'air, ils se fussent sauvés dans leurs chaloupes; par cette raison le Capitaine continua de faire tirer le canon pendant toute la nuit, afin d'apprendre à ceux qui étoient en danger, de quel côté se trouvoit le vaisseau qui souhaitoit de les secourir. Il fit aussi suspendre toutes les lanternes, afin qu'ils pussent appercevoir le vaisseau.

A la pointe du jour on découvrit effectivement, par le moyen des Lunettes d'approche, deux chaloupes remplies de monde, & qui étoient portées haut & bas au milieu des vagues élevées. On remarqua que le vent leur étant contraire, ils faisoient force de rames vers le vaisseau. Tout de suite le Capitaine fit mettre le *Pavillon*, pour signal qu'on les avoit apperçus, & qu'on étoit prêt à les recevoir. En même tems le vaisseau alla à toutes voiles, de

leur

leur côté, & dans une demi-heure on les joignit heureusement.

Ils étoient soixante, tant hommes que femmes & enfans, qui tous furent reçus à bord. Il faloit voir quelle scène touchante formèrent ces pauvres gens, lors qu'ils se virent si heureusement délivrés. Les uns sanglottoient de joie; les autres se mettoient à crier, comme si le péril ne commençoit pour eux que de ce moment. Les uns sautoient çà & là sur le vaisseau, comme s'ils avoient perdu l'esprit. D'autres étoient pâles & se tordoient les mains. Quelques uns rioient, comme des insensés, dansoient & poussoient des cris de joie; d'autres au contraire se tenoient là, comme s'ils avoient été muets & sans sentiment, & ne pouvoient pas prononcer une seule parole.

Tantôt quelques uns d'entre eux tomboient à genoux, levoient leurs mains au Ciel, & remercioient à haute voix le Dieu dont la Providence les avoit sauvés si miraculeusement. Tantôt ils se levoient avec précipitation, sautoient comme des enfans, se déchiroient les habits, pleuroient, tomboient sans connoissance & pouvoient à peine être rappellés à la vie. Il n'y avoit point de matelot, quelque dur qu'il

fût,

fût, qui à cette vue ne sentit couler quelques larmes le long de ses joues.

Parmi ces infortunés il y avoit aussi un jeune Ecclésiastique, qui se comporta avec plus de fermeté & de dignité que tous les autres. Dès qu'il eut mis le pied dans le vaisseau, il tomba le visage contre terre, & parût avoir perdu tout sentiment. Le Capitaine s'approcha de lui pour le faire revenir, croyant qu'il s'étoit évanoui. Mais celui-ci lui parla avec beaucoup de tranquillité, le remercia de sa compassion & lui dit: „Souffrez que je commence par rendre mes actions de grace à mon Créateur pour notre délivrance; ensuite je vous dirai à vous même avec quelle vive sensibilité je reconnois votre bienfait.„ Le Capitaine se retira respectueusement.

L'Ecclésiastique demeura quelques minutes le visage contre terre; après quoi, s'étant levé tout joyeux, il alla trouver le Capitaine pour lui témoigner également sa reconnoissance. Cela fait, il se tourna vers ses Compagnons de voyage & les exhorta de tranquilliser leurs esprits, afin de pouvoir élever d'autant mieux leurs pensées vers l'Etre souverainement bon, à qui ils étoient redevables de la conservation inesperée

espérée de leur vie. Il y en eut aussi plusieurs qui profitérent de ses exhortations.

Et là-dessus il se mit à raconter qui ils étoient, & ce qui leur étoit arrivé.

Le Vaisseau brulé étoit un grand Vaisseau marchand, François, qui vouloit aller à *Quebec*. — Voyez, ici à cet endroit de l'*Amérique*. — Le feu avoit éclaté dans la chambre du Pilote, & avoit gagné avec tant de rapidité, qu'il ne faloit pas même songer à pouvoir l'éteindre. Ils n'avoient eû que le tems de tirer quelques coups de canon & de se sauver dans les Chaloupes.

Quant à ce qu'ils deviendroient, c'est ce que personne d'entre eux n'avoit sû. Le plus vraisemblable étoit, qu' à la moindre tempête les vagues les engloutiroient tous avec leurs petits bâtimens; ou que dans peu ils feroient dans le cas de périr de faim & de soif, parce qu'ils n'avoient pû emporter du vaisseau en feu, que du pain & de l'eau pour quelques jours.

CHARLOT.

Eh, qu'avoient ils besoin d'emporter de l'eau? Ils étoient dessus?



Le pere.

Tu as oublié, mon cher Charlot, que l'eau de la mer eſt ſi ſalée & ſi amère, que perſonne ne ſauroit la boire.

Charlot.

Ha! ha!

Le pere.

Dans cette terrible ſituation, ils avoient entendu les coups de canon du vaiſſeau Anglois, & apperçu bientôt après les lanternes ſuſpendues. Ils avoient paſſé, entre la crainte & l'eſpérance, toute cette longue & triſte nuit, les flots les ayant toujours pouſſés en arrière, tandis qu'ils faiſoient les derniers efforts pour avancer vers le vaiſſeau. Enfin la clarté du jour ſi longtems deſirée avoit mis fin à leur détreſſe.

Robinſon, pendant tout ce tems, avoit lutté avec les idées les plus effrayantes. „Ciel! diſoit-il en lui-même, ſi ces gens-ci, parmi lesquels il doit y avoir certainement de bien bonnes ames, ont eſſuyé un ſi grand malheur; à quoi ne dois-je pas m'attendre, moi qui ai agi avec tant d'ingratitude envers mes pauvres Parens?„ Cette penſée peſoit ſur ſon coeur, comme le poids d'une montagne. Pâle & muet, tel qu'un homme dont la conſcience eſt

mau-

mauvaiſe, il étoit aſſis dans un coin, ſe tordant les mains, & oſant à peine prier, parce qu il croyoit que Dieu ne pouvoit plus avoir pour lui le moindre amour.

On fit prendre des rafraichiſſemens aux gens qu'on venoit de ſauver, & qui étoient épuiſés de fatigue. Après quoi leur Chef, tenant une grande bourſe pleine d'argent, s'approcha du Capitaine, & lui dit: „que c'étoit la tout ce qu'ils avoient pu emporter du vaiſſeau; qu'il le lui préſentoit,„ comme une légère marque de la reconnoiſſance qu'ils lui devoient tous pour la conſervation de leur vie.„

„A Dieu ne plaiſe, répondit le Capitaine, que j'accepte votre préſent! Je n'ai fait que ce que l'humanité m'ordonnoit de faire, & je ſuis aſſuré que vous euſſiez fait la même choſe à notre égard, ſi vous aviez été à notre place, & nous à la vôtre.„

En vain l'homme reconnoiſſant le preſſa-t-il de vouloir bien accepter ce qu'il lui offroit; le Capitaine perſiſta dans ſon refus & le pria de n'en plus parler. — Là-deſſus il fut queſtion de ſavoir; dans quel endroit on mettroit à terre ceux qu'on avoit ſauvés. De les emmener en Guinée, cela n'étoit pas trop faiſable pour deux raiſons.

 Car

Car premiérement, pourquoi ces pauvres gens devoient ils faire un si long Voyage dans un Pays où ils n'avoient rien à faire? Et ensuite, il n'y avoit pas assez de provisions sur le vaisseau pour suffire à tant de monde pendant cette route.

A la fin le brave Capitaine prit la résolution, de ne pas plaindre sa peine en faisant un détour de quelques centaines de lieuës pour l'amour de ces pauvres gens, afin de les conduire à *Terre-Neuve*, où ils auroient occasion de retourner en France avec des François qui font la *pêche de la moruë*.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est que la pêche de la moruë?

JEAN.

Ne sais-tu plus ce que Papa nous a raconté des morues, comment elles descendent là de la *Mer Glaciale* jusques vers les *Bancs de Terre-Neuve*, où on les pêche en si grande quantité?

LISETTE.

Ah oui! à présent je sai déja.

JEAN.

Regarde, voila *Terre-Neuve* qui est ici en haut, tout près de l'Amérique, & ces points là indiquent les Bancs! — Eh bien c'est là que se fait la pêche de la morue!

LE



LE PERE.

On se rendit donc à Terre-Neuve; & comme c'étoit précisement le tems de la plus forte pêche, on y trouva aussi des vaisseaux François qui pouvoient prendre ces infortunés. Leur reconnoissance envers le bon Capitaine ne peut s'exprimer par des paroles.

Aussitôt que celui ci les eut conduits où ils devoient étre, il s'en retourna avec un vent favorable, afin de continuer son propre voyage pour la Côte de Guinée. Le vaisseau fendoit les flots, comme l'oiseau fend les airs; & en peu de tems ils eurent fait de nouveau quelques centaines de lieuës. C'étoit bien ce qu'il faloit à notre *Robinson*, au gré duquel les choses ne pouvoient jamais aller trop vite, parce que c'étoit un esprit inquiet.

A quelques jours delà, comme ils avoient toujours fait route du côté du sud, ils apperçurent tout à coup un grand vaisseau qui venoit à eux. Bientôt après ils entendirent qu'il tiroit quelques coups de détresse, & remarquèrent qu'il avoit perdu le *Mât de Misaine* & le *Beaupré*.

NICOLAS.

Le Beaupré?



LE PERE.

Oui; tu fais pourtant encore ce que c'eſt?

NICOLAS.

Ah oui!· le petit mât qui n'eſt pas dreſſé tout droit comme les autres, mais qui eſt mis ainſi de biais ſur le devant du vaiſſeau, comme ſi c'étoit le bec du Navire.

LE PERE.

Très bien. Ils dirigèrent donc leur cours vers ce vaiſſeau endommagé, & lors qu'ils en furent aſſés près pour pouvoir parler avec ceux qui étoient deſſus; ceux-ci, levant les mains & faiſant des geſtes lamentables, leur crièrent:

„Sauvez, hommes compatiſſans, o ſauvez un vaiſſeau rempli d'infortunés, qui tous périſſent ſi vous n'avez pitié d'eux!„

On leur demanda là-deſſus, en quoi conſiſtoit donc proprement leur malheur? Alors l'un d'entre eux parla de la ſorte:

„Nous ſommes des Anglois qui étions partis pour l'Ile Françoiſe de la *Martinique* — (Voyez, mes Enfans, c'eſt celle qui eſt ici au milieu de l'Amérique.) Nous allions chercher une cargaiſon de Café. Comme nous étions là à l'ancre & ſur le point de repartir, nôtre Capitaine

&

& le Contre-Maitre allèrent un jour à terre, pour faire encore quelques emplettes. Pendant ce tems il s'éleva une tempête avec un tourbillon si violent que le cable de notre ancre en fut déchiré & que nous fûmes chassés du Port dans la haute Mer. *L'ouragan* —

THEODORE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

LE PERE.

Un vent impétueux qui va en tournoyant & qui nait de la contrariété de plusieurs vents violens qui soufflent de divers côtés les uns contre les autres. —

„L'ouragan donc, régna avec fureur trois jours & trois nuits; nous perdimes nos Mâts & *dérivames* quelques centaines de lieuës. Malheureusement, personne de nous ne s'entend à conduire un vaisseau; déja depuis neuf semaines nous sommes ainsi jettés de côté & d'autre; toutes nos provisions sont consumées, & la pluspart d'entre nous sont déja à moitié morts de faim.„

Le bon Capitaine fit aussitôt mettre la Chaloupe en Mer, prit avec lui quelques provisions, & se rendit lui même au vaisseau, avec *Robinson*.



Ils trouvèrent l'Equipage dans la ſituation la plus déplorable; tous avoient un air ſi affamé, & pluſieurs d entre eux ne pouvoient qu'à peine encore ſe tenir ſur leurs pieds! Mais lors qu'ils entrèrent dans la chambre — Dieu! quel ſpectacle effrayant s offrit alors à leurs yeux! Une Mére avec ſon fils & une jeune ſervante étoient là étendus, & déja morts de faim ſelon toutes les apparences, La Mére, toute roide, étoit aſſiſe par terre entre deux chaiſes liées enſemble, le viſage appuyé contre un des bords du vaiſſeau; la ſervante étoit étendue de ſon long à côté d'elle & avoit un de ſes bras ſerré autour du pied de la table; pour le jeune-homme, il étoit couché ſur un lit & avoit encore dans la bouche un morçeau d'un gant de peau, qu'il avoit déja rongé à moitié.

LISETTE.

O mon petit Papa, voila pourtant que tu rends cela ſi triſte!

LE PERE.

Tu as raiſon; j'oubliois que vous ne vouliez rien entendre de pareil. Je m'en vai donc ſauter cette Hiſtoire —

TOUS.

O non! O non, cher Papa! A préſent disnous la toute entiére.

LE

LE PERE.

Si vous le voulez! — Il faut donc que je vous dise d'abord qui etoient ces pauvres gens, étendus là d'une maniére si déplorable.

C'étoient des Passagers, qui, sur ce vaisseau, vouloient se rendre d'Amérique en Angleterre. Tout l'Equipage disoit, qu'ils avoient été de bien braves & honnêtes gens. La Mére avoit eu pour son fils une si vive tendresse, qu'elle avoit refusé toute nourriture, afin que son fils chéri eut seulement de quoi manger; & ce bon fils avoit fait la même chose, afin de reserver tout pour sa mère. La fidèle servante, également, avoit été plus inquiette pour ses maitres, que pour elle même.

On les crut morts tous les trois: mais on découvrit bientôt qu'ils avoient encore un reste de vie. Car après qu'on leur eut fait couler quelques gouttes de bouillon dans la bouche, ils commencèrent peu-à-peu à rouvrir les yeux. Mais la Mère étoit déja trop foible pour avaler quelque chose, & elle fit entendre par signes qu'on secourût seulement son fils. Effectivement elle expira bientôt après.



On fit revenir les deux autres par le moyen de quelques remèdes, & comme ils étoient encore dans la force de l'age, le Capitaine réussit par ses soins à leur conserver la vie. Mais lorsque le jeune-homme porta ses regards sur sa mère & qu'il remarqua qu'elle étoit morte, l'effroi le fit retomber dans un évanouissement, d'où on ne le tira. qu'avec beaucoup de peine. Cependant on parvint à lui faire reprendre connoissance, & lui, aussi bien que la servante en réchappérent.

Alors le Capitaine pourvût le vaisseau de tous les vivres, dont lui même pouvoit se passer; il fit réparer, autant qu'il fut possible, par ses Charpentiers, les mâts qui avoient été rompus; & donna à l'Equipage les instructions nécessaires pour arriver à la Terre la plus voisine; c'etoient les *Iles Canaries*. Il y fit cours également, afin de prendre d'abord de nouvelles provisions.

L'une de ces Iles s'appelle, comme vous savez, l'Ile de *Madere*.

HENRI.

Oui, qui appartient aux Portugais.

JEAN.

JEAN.

Où croit l'excellent *vin de Madere* —

THEODORE.

Et les Cannes de ſucre!

LISETTE.

Et où ſe trouvent tous ces jolis Canaries, n'eſt-il pas vrai, Papa?

LE PERE.

Préciſément. Ce fut à cette Ile que le Capitaine aborda, & *Robinſon* deſcendit à terre avec lui.

Il ne pouvoit ſe raſſaſier du ſuperbe coup-d'oeuil qu'offre la fertilité de cette Ile. Auſſi loin que portoient ſes yeux, il voyoit des montagnes toutes couvertes de treilles. Comme l'eau lui vint à la bouche, à la vue de ces belles grappes délicieuſes qui pendoient là! Et comment ne ſe régala-t-il pas, lorsque le Capitaine eut acheté la permiſſion, de lui en faire manger tant qu'il voudroit!

Ils apprirent de ceux qui étoient dans la vigne, que pour faire le vin on ne preſſoit pas ici le raiſin, comme en d'autres pays, par le moyen d'un preſſoir.

THEODORE.

Et comment donc?

LE.

LE PERE.

Ils versent les grappes dans une grande cûve, & ensuite ils foulent le raisin avec les pieds ou l'écrasent avec les coudes.

LISETTE.

Fi! je ne me soucie pas de boire du vin de Madere.

JEAN.

Egalement je ne voudrois pas en boire, quand même ils le feroient par le moyen du pressoir.

CHARLOT.

Pourquoi?

JEAN.

Ah! tu n'étois pas encore ici, lorsque Papa nous expliqua, que le vin ne vaut rien aux jeunes-gens. Il faut entendre tous les maux qu'il peut causer!

CHARLOT.

C'est-il bien vrai, Papa?

LE PERE.

Sans doute, mon cher Charlot, que c'est bien vrai. Les Enfans, qui boivent souvent du vin, ou d'autres liqueurs fortes, deviennent foibles & sots.

CHARLOT.

Fi, je ne boirai donc jamais de vin.

LE PERE.

Ce sera fort bien fait à toi, mon Enfant!

Comme le Capitaine fut obligé de s'arrêter quelque tems ici, pour faire réparer son Navire, qui avoit été un peu endommagé; notre *Robinson* commença à s'ennuyer après quelques jours. Son esprit inquiet fut avide de changement, & il souhaita d'avoir des ailes, afin de pouvoir voler par tout l'univers, aussi vîte que possible.

Dans cet intervalle arriva un vaisseau Portugais venant de *Lisbonne*, & qui vouloit aller au *Bresil en Amérique*.

HENRI *montrant sur la Carte*.

N'est-ce pas ce pays-ci, qui appartient aux Portugais, & où l'on trouve tant de poudre d'or & de pierres précieuses?

LE PERE.

C'est justement cela. — *Robinson* lia connoissance avec le Capitaine de ce vaisseau, & entendant parler de la poudre d'or & des pierres précieuses, il auroit donné sa vie pour aller au Bresil, afin d'y remplir ses poches.

NICOLAS.

Il faloit bien que celui-là n'eut pas appris qu'on n'ose point y ramasser de l'or & des

pierres

pierres précieuses, qui appartiennent uniquement au Roi de Portugal!

Cela venoit, de ce que dans sa jeunesse il n'avoit pas du tout voulu s'instruire. — Trouvant donc, que le Capitaine Portugais étoit disposé à l'emmener avec lui, sans payer; & aprenant, que le vaisseau Anglois seroit obligé de s'arrêter ici au moins quinze jours encore; il ne put résister plus longtems à l'envie d'aller plus loin. Il déclara donc tout nêt à son bon ami, le Capitaine Anglois, qu'il alloit le quitter pour faire le voyage du Bresil. Celui-ci, qui peu auparavant avoit appris de *Robinson* même, qu'il couroit le monde à l'insçû & contre le gré de ses Parens, fut charmé d'étre débarassé de lui; il lui fit présent de l'argent qu'il lui avoit prêté en Angleterre & lui donná encore en-sus toutes sortes de très bonnes leçons.

Robinson se rendit donc à bord du vaisseau Portugais, & le voila en chemin pour le Bresil. Ils passèrent assez près de l'Ile de *Teneriffe* —

LISETTE.

N'est-ce pas où l'on voit cette haute Montagne, qu'on appelle le *Pic de Teneriffe?*

JEAN.

JEAN.

Eh oui! — avançons!

LE PERE.

C'étoit un coup d'oeuil admirable le soir, après que le soleil s'étoit déja couché depuis longtems & qu'il faisoit déja sombre sur la mer, de voir comment le sommet de cette montagne, l'une des plus hautes du monde entier, étincelloit encore de rayons, comme s'il avoit été tout en feu!

A quelques jours de là, ils virent sur la mer un autre spectacle fort agréable. Une grande quantité de poissons volans s'élevèrent sur la surface de l eau; ils reluisoient comme de l'argent poli; de sorte qu'ils jettoient une veritable clarté, comme des rayons de lumiére.

CHARLOT,

Y a-t-il donc aussi des poissons, qui volent?

LE PERE.

Oui, Charlot! il me semble, qu'un jour nous mêmes nous en avons vû un.

THEODORE.

Ah! oui, lorsque nous fumes derniérement en ville! Mais celui-là n'avoit pourtant ni plumes ni ailes?

LE



LE PERE.

Mais pourtant de longues nagedires en forme d'ailerons! C'eſt de celles ci qu'il ſe ſert, en guiſe d'ailes, pour s'élancer au deſſus de l'eau.

Pluſieurs jours de ſuite le voyage fut fort heureux. Mais tout-a-coup il s'éleva un violent ouragan, qui ſouffla du ſud-eſt. Les vagues écumoient & s'ammonceloient, hautes comme des maiſons, lançant le vaiſſeau ça & là. Cette tempête épouvantable dura ſix jours conſécutifs, & jetta le Navire ſi loin, que le Pilote & le Capitaine ne ſavoient plus où ils étoient. Ils *eſtimèrent* cependant qu'ils ne devoient pas être eloignés des *Iles Caribes*. — (Ici dans ces environs!)

Le ſeptième jour commençoit préciſément à poindre, lors qu'un matelot cauſa à tout l'Equipage la joie la plus vive, en s'écriant tout-à-coup, *Terre!*

LA MERE.

Terre! Terre! — Le ſouper attend déja; demain nous apprendrons la ſuite.

THEODORE.

O bonne maman, laiſſe nous d'abord entendre comment ils deſcendirent, & ce qui leur arriva là! Je me contenterois volontiers

lontiers d'un morceau de pain, si nous restions seulement ici dehors, & que Papa voulût continuer à raconter!

LE PERE.

Je pense aussi, chère Manon, que nous pourrions bien souper ici sur le gazon.

LA MERE.

Comme tu voudras. Vous n'avez donc qu'à écouter le reste, mes Enfans; je m'en vai faire en attendant les préparatifs.

TOUS.

O c'est charmant! c'est à merveille!

LE PERE.

Tous allérent en hâte sur le tillac, pour voir qu'elle étoit la terre à la quelle ils alloient arriver. Mais dans ce moment même leur joie fut changée en la plus mortelle frayeur.

Pouf, fit le vaisseau; & tous ceux qui étoient sur le tillac reçurent une secousse si violente, qu'ils en tombèrent à la renverse.

JEAN.

Qu'est-ce que c'étoit donc?

LE PERE.

Le vaisseau avoit donné sur un banc de sable, & s'étoit arreté du même moment, comme s'il y avoit été cloué.

 D'abord



D'abord après, les vagues écumantes firent jaillir tant d'eau ſur le tillac, que tous furent obligés de ſe refugier dans les chambres & les cahutes, pour n'être pas emportés par les lames.

Alors on entendit parmi l'Equipage des gémiſſemens & des lamentations, à fendre un coeur de rocher. Les uns prioient Dieu, d'autres crioient; quelques uns ſe tordoient les mains de déſespoir, d'autres étoient là ſans mouvement, comme des cadavres. Parmi ces derniers ſe trouvoit *Robinſon*, qui étoit plus mort que vif.

Tout d'un coup l'on cria: que le vaiſſeau s'étoit fendu! Cette effroyable nouvelle redonna à tous une nouvelle vie. On courut promptement ſur le tillac; on deſcendit la Chaloupe avec la plus grande viteſſe, & tous ſautèrent dedans.

Mais il y avoit tant de monde, que la Chaloupe, après qu'ils y eurent ſauté, étoit à peine hors de l'eau, de la largeur d'une main. La terre étoit encore ſi éloignée & la tempéte ſi violente, que chacun regarda comme une choſe impoſſible d'atteindre la côte. Cependant ils firent ce qu'ils pûrent à force de rames,

mes, & le vent les pouſſa heureuſement vers la terre.

Tout-à-coup ils virent une vague, haute comme une montagne, qui rouloit vers la Chaloupe.

Tous à cet aſpect terrible demeurérent ſans mouvement, & laiſſèrent tomber les rames. A préſent, à préſent approchoit l'épouvantable moment! La vague monſtreuſe atteint la Chaloupe; la Chaloupe eſt renverſée, & — tous enſemble ſont engloutis par la mer en fureur! —

Ici le Père s'arrêta; toute la compagnie reſta aſſiſe en ſilence, & pluſieurs ne pûrent ſe défendre de ſoupirer de compaſſion. Enfin la mère, arrivant avec un ſouper champêtre, fit ceſſer ces impreſſions de triſteſſe.



TROISIÈME SOIRÉE.

THEODORE.

Est-ce que *Robinson* est donc à présent réellement mort, mon bon Papa?

LE PERE.

Nous le laissâmes hier dans le plus pressant danger de perdre la vie. La Chaloupe ayant été renversée, il fut englouti par la mer, lui & ses compagnons. — Mais la même effroyable vague, où il avoit été enseveli, l'entraina avec elle, & le lança du côté du rivage. Il fut jetté si rudement contre un morceau de rocher, que la douleur le tira de l'assoupissement léthargique dans le quel il étoit déja plongé. Il ouvrit les yeux, & voyant, contre toute attente, qu'il se trouvoit sur le sec, il employa ses derniers efforts, pour gagner tout-à-fait le haut du rivage.

Il y parvint; & à peine y fut-il, qu'il tomba de foiblesse & demeura assez longtems sans connoissance.

Lors-

Lorsqu'enfin ſes yeux ſe rouvrirent, il ſe leva & ſe mit à regarder de tous cotés. Dieu quel coup d'oeuil! Le vaiſſeau, la chaloupe, ſes compagnons, tout avoit diſparu; il ne reſtoit rien, abſolument rien que quelques planches arrachées, que les flots pouſſoient vers le rivage. Lui ſeul, lui tout ſeul avoit échapé à la mort.

Tremblant de joie & de frayeur, il ſe jetta à genoux, leva ſes mains vers le Ciel, & remercia à haute voix, & en verſant un torrent de larmes, le Seigneur des Cieux & de la Terre, qui l'avoit ſauvè ſi miraculeuſement. —

JEAN.

Mais pourquoi auſſi Dieu ſauva-t-il le ſeul *Robinſon*, tandis qu'il laiſſa périr tous les autres?

LE PERE.

Mon cher Jean, es-tu bien en état de découvrir à chaque fois les raiſons, pourquoi nous autres, qui ſommes plus avancés en âge que vous & qui vous aimons tendrement, nous faiſons à votre égard telle ou telle choſe?

JEAN.

Non!



LE PERE.

Derniérement par exemple, que la journée étoit si belle & que nous avions tous si grande envie d'aller faire une petite partie de plaisir au *Pays des fraises*, qu'est-ce que je fis alors?

JEAN.

Oui, il falût alors que le pauvre Nicolas gardât la maison, & nous autres nous fûmes forcés d'aller à Wansbec, & non point au Pays des fraises.

LE PERE.

Mais pourquoi avois-je donc été assez cruel envers le pauvre Nicolas, pour ne pas vouloir qu'il vint avec nous?

NICOLAS.

Ah! que je le sai bien encore! Notre *Bromlei* arriva bientôt après, qui me prit pour aller chez mes Parens, que je n'avois pas vûs de longtems.

LE PERE.

Et cela ne te fit-il pas plus de plaisir qu'une tournée au Pays des fraises.

NICOLAS.

O plus, beaucoup plus!

LE PERE.

Je savois d'avance que Bromlei viendroit, & je t'ordonnai à cause de cela de demeurer

meurer au logis. — Et toi Jean, qui rencontras-tu à Wansbec.

JEAN.

Mon bon Papa, & ma bonne Maman, qui y étoient aussi.

LE PERE,

Cela également je le savois; & par cette raison je vous fis aller cette fois là à Wansbec & non point au Pays des fraises. Mon arrangement d'alors n'entroit pas du tout dans vos têtes; car vous ne saviez pas mes raisons. — Mais pourquoi ne vous les avoir pas dites ces raisons?

JEAN.

Afin de nous causer une joie inattendue, lorsque nous verrions nos bons parens, sans l'avoir sû d'avance.

LE PERE.

Tout juste; — eh bien, mes Enfans, ne pensez vous pas que Dieu aime ses Enfans, c'est-a-dire tous les hommes, autant que nous vous aimons?

THEODORE.

O sans doute, encore davantage.

LE PERE.

Et ne savez vous pas déja depuis longtems, que Dieu sait & connoit beaucoup mieux toutes choses, que nous autres



pauvres hommes dont les lumières sont si bornées, & qui savons si rarement ce qui nous est véritablement avantageux?

JEAN.

Oui, je crois bien! Dieu a aussi une science sans bornes & connoit tout ce qui doit arriver; c'est-ce que nous ne connoissons pas!

LE PERE.

Puis donc que Dieu aime si paternellement tous les hommes, & qu'il est en même tems si sage, qu'il fait seul ce qui nous est toujours avantageux; pourroit il bien ne pas faire toujours tout pour le mieux à notre égard?

THEODORE.

O toujours, très certainement!

LE PERE.

Mais somes nous toujours en état de découvrir les raisons, pourquoi Dieu fait à notre égard telle ou telle chose de *cette* manière plutôt que *d'une autre?*

JEAN.

Il faudroit pour cela que nous fussions tout aussi savants & tout aussi sages que lui!

LE PERE.

Eh bien! mon cher Jean, as-tu envie préſentement de répéter la queſtion que tu faiſois?

JEAN.

Laquelle?

LE PERE.

Celle-ci: pourquoi Dieu ne ſauva que *Robinſon*, & laiſſa périr tous les autres dans les eaux?

JEAN.

Non!

LE PERE.

Pourquoi non?

JEAN.

Parce que je vois à préſent que c'étoit une queſtion déraiſonnable.

LE PERE.

Pourquoi déraiſonnable?

JEAN.

Oui, parce que Dieu ſait très bien pourquoi il fait une choſe, & que nous ne pouvons pas le ſavoir!

LE PERE.

Le bon Dieu avoit donc inconteſtablement de ſages & de bonnes raiſons, pourquoi il permit que tout l'Equipage ſe noyât, & pourquoi il ne conſerva la vie qu'au ſeul *Robinſon*; mais ces raiſons

nous ne pouvons pas les pénétrer. Nous pouvons bien conjecturer jusqu' à un certain point, mais nous ne devons jamais nous imaginer d'avoir rencontré juste.

Dieu pouvoit prévoir, pa rexemple, qu'une plus longue vie feroit plus nuisible qu'utile à ceux qu'il laissa périr; qu'ils tomberoient dans de grandes adversités, ou même qu'ils deviendroient vicieux: à cause de cela il les retira de la terre & conduisit leurs ames immortelles dans un endroit où elles étoient plus heureuses, qu'ici. Quant à *Robinson* il lui conserva vraisemblablement la vie afin que les afflictions servissent à le corriger. Car Dieu étant un bon Père, il employe aussi les adversités pour corriger les hommes, lorsqu'ils ne veulent pas se laisser corriger par ses bontés & son suport.

Retenez ceci, mes chers Enfans, & souvenez vous-en au cas que dans la suite de votre vie il vous arrive quelque chose, où vous ne puissiez pas comprendre pourquoi votre bon Père céleste a permis qu'elle vous arrivât! Dites alors en vous mêmes: „Dieu sait bien mieux que moi, ce qui m'est avantageux; je souffrirai donc volontiers l'épreuve

qu'il

qu'il me dispense. Certainement il ne me la dispense, qu'afin que je devienne encor meilleur que je ne suis; je veux donc travailler à le devenir, & certainement Dieu bénira aussi & récompensera mes efforts! „

HENRI.

Etoit-ce comme cela que *Robinson* pensoit actuellement?

LE PERE.

Oui; actuellement qu'il avoit été en si grand danger de perdre la vie, & qu'il se voyoit abandonné de tout le monde; actuellement il sentoit dans le fond de son coeur combien il en avoit mal agi; actuellement il prioit Dieu à genoux de lui pardonner ses péchés; actuellement il prenoit la ferme résolution de se corriger sincérement & de ne jamais faire aucune action qu'il sauroit être mauvaise.

NICOLAS.

Mais que fit il donc après cela?

LE PERE.

Après que la joie qu'il avoit de son heureuse délivrance fut passée, il se mit à réfléchir sur sa situation. Il regarda tout autour de lui: mais par-tout ce n'étoient que des buissons & des arbres! D'aucun

côté



côté il n'appercevoit rien qui put lui faire présumer, que ce Pays fut habité par des hommes.

C'étoit déja là une réflexion terrible pour lui, que celle d'étre obligé de vivre ainsi tout seul dans un pays étranger. Mais les cheveux lui dressèrent bien autrement à la tête, lorsqu'il se dit ensuite à lui même: quoi! s'il y avoit ici des bêtes féroces ou des hommes sauvages ensorte que tu ne fusses pas un moment en sureté?

CHARLOT.

Papa, y a-t-il donc aussi des hommes sauvages?

JEAN.

Eh! oui, Charlot. N'as tu pas encore entendu parler de cela? Il y a loin — O qui sait combien loin d'ici! — des hommes, qui sont aussi sauvages que les bêtes!

THEODORE.

Qui vont presque tout nuds: figure toi un peu, Charlot!

HENRI.

Oui, & qui ne s'entendent à rien; qui ne savent ni bâtir des maisons, ni planter un jardin, ni labourer un champ.



LISETTE.

Et qui mangent de la chair crue & des poiſſons cruds; je l'ai bien oui dire! N'eſt il pas vrai, Papa, ne nous l'as tu pas raconté.

JEAN.

Oui & que penſes tu bien, ces pauvres hommes ne ſavent du tout point qui les a créés, parce qu'ils n'ont jamais eu perſonne qui le leur ait appris!

HENRI.

C'eſt pour cela auſſi qu'ils ſont ſi barbares! Imagines toi un peu, quelques uns d'entre eux mangent même de la chair humaine!

CHARLOT.

Fi! les vilains hommes!

LE PERE.

Les pauvres malheureux hommes! voulois tu dire. C'eſt aſſez malheureux pour ces pauvres gens d'avoir été élevés dans cette ignorance & de vivre comme les brutes!

CHARLOT.

Viennent ils bien quelquefois ici?

LE PERE.

Non; les contrées où il ſe trouve encore de ces infortunés ſont ſi éloignées, qu'ils ne viennent jamais ici? Leur nombre

dimi-

diminue aussi tous les jours, parce que les autres hommes civilisés, qui arrivent chez eux, tâchent de les instruire & de les civiliser également.

HENRI.

Y-avoit il donc de ces Sauvages dans le Pays où *Robinson* étoit à présent.

LE PERE.

C'est ce qu'il ignoroit encore. Mais comme il avoit une fois entendu dire, qu'il se trouvoit des sauvages dans les Iles de cette partie du monde; il pensa qu'il se pourroit bien, qu'il y en eut aussi, là où il étoit présentement; & cela lui causa une si grande frayeur, que tous les membres de son corps lui tremblèrent.

THEODORE.

Je le crois! Il ne feroit pas plaisant non plus, de rencontrer des Sauvages!

LE PERE.

La frayeur l'empêcha d'abord d'oser bouger de sa place. Le moindre bruit lui faisoit peur & le saisissoit de crainte.

Enfin il commença à sentir une soif si pressante, qu'il n'y eut plus moyen d'y résister. Il se vit donc forcé d'aller çà & là, pour chercher quelque source ou quelque ruisseau. Heureusement il

trouva

trouva une belle ſource claire, où il pouvoit ſe rafraichir à coeur joie. O quel bienfait n'eſt-ce pas qu'un coup d'eau fraiche, pour quelcun qui brûle de ſoif!

Robinſon en rendit graces à Dieu, eſpérant qu'il lui accorderoit auſſi la nourriture. Celui qui nourrit les oiſeaux du Ciel, diſoit-il, ne me laiſſera pas mourir de faim!

A la verité ce n'étoit pas la faim qui le preſſoit, parce que l'angoiſſe & la frayeur lui avoient ôté l'appétit. Mais il ſoupiroit d'autant plus après le repos. Il étoit tellement épuiſé, de tout ce qu'il avoit ſouffert, qu'il pouvoit à peine ſe tenir ſur ſes pieds.

Cependant il s'agiſſoit de ſavoir où il pourroit paſſer la nuit? Par terre, & à la belle étoile? Mais il pouvoit venir des hommes ou des bêtes ſauvages, qui le dévoreroient! De maiſon, ou de cabane, ou de caverne — il n'y avoit nulle part à en voir. Il étoit là tout inconſolable, & pendant longtems il ne ſavoit ce qu'il devoit faire.

A la fin il penſa, qu'il faloit s'y prendre comme les oiſeaux, & ſe mettre ſur un arbre. Il en trouva bientot un, dont les branches étoient ſi épaiſſes, qu'il

pou-

pouvoit s'y asseoir & s'adosser commodément. Il grimpa au haut de cet arbre, fit à Dieu une prière fervente, s'arrangea ensuite, & s'endormit à l'instant.

Pendant le sommeil il rêva de tout ce qui lui étoit arrivé la veille. Après cela ses Parens lui apparurent. Il lui sembla les voir accablés de chagrin & de tristesse, comment ils s'affligeoient pour l'amour de lui, commment ils soupiroient, pleuroient, se tordoient les mains & ne vouloient pas recevoir de consolation. Une sueur froide sortit de tout son corps. Il cria tout haut: „me voici, me voici, mes chers parens!„ & en s'écriant de la sorte, il voulut se jetter dans les bras de ses Parens, il fit un mouvement en sommeil, & tomba pitoyablement de l'Arbre.

LISETTE.

O le pauvre *Robinson!*

THEODORE.

Le voila mort sans doute?

LE PERE.

Heureusement il n'avoit pas été assis fort haut, & la terre étoit si couverte d'herbe, qu'il ne tomba pas trop rudement. Il ne sentit des douleurs qu'au côté sur le quel il étoit tombé, mais ayant souffert beau-

beaucoup plus en ſonge, il les compta pour rien. Il grimpa de nouveau ſur l'arbre & y demeura aſſis jusqu'au lever du ſoleil.

Alors il ſe mit à faire des réflexions pour ſavoir d'où il prendroit de quoi manger. Tout ce que nous avons en Europe, lui manquoit. Il n'avoit ni pain, ni viande, ni légumes, ni lait; & quand bien même il auroit eû de quoi mettre au pot ou à la broche, il n'avoit ni feu, ni broche, ni pot. Tous les arbres, qu'il avoit vûs jusqu'ici, étoient de l'eſpéce de ceux qu'on appelle *Bois de Campêche*, qui ne portoient aucun fruit & qui n'avoient que des feuilles.

JEAN.

Quelle eſpéce d'arbres cela fait-il?

LE PERE.

Ce ſont des arbres, dont le bois ſert à toutes ſortes de teintures. Ils croiſſent dans quelques contrées d'*Amérique*, & l'on en transporte beaucoup en *Europe*. Quand on fait bouillir le *bois de Campêche* dans de l'eau, elle devient d'un noir rougeâtre, & alors les teinturiers employent cette eau à nuancer d'autres couleurs.

Mais revenons à notre *Robinſon!*

 Sans



Sans ſavoir ce qu'il devoit faire, il deſcendit de l'arbre. Comme il n'avoit pris aucune nourriture tout le jour précédent, la faim commença à le tourmenter horriblement. Il fit de côté & d'autre quelques milliers de pas, mais il ne trouva rien que des arbres ſtériles & de l'herbe.

Ce fut le comble de ſon angoiſſe. „Je ſerai réduit à mourir de faim!„ s'écria-t-il en ſanglottant & regardant vers le ciel. Cependant la néceſſité lui donna le courage & les forces de courir le long du rivage, pour voir s'il ne trouveroit nulle-part quelque choſe qu'il pût manger.

Mais en vain! Rien, que des Bois de Campêche & des Saules des Indes, rien, que de l'herbe & du ſable! Foible & n'en pouvant plus il ſe jetta le viſage contre terre, fondit en larmes & ſouhaita d'avoir péri dans les eaux, plutôt que d'être réduit à mourir ſi miſérablement de faim!

Il avoit déja formé le deſſein d'attendre, dans cette ſituation déſeſpérée, la mort lente & affreuſe de la faim, lorsque ſe tournant par hazard, il apperçût un faucon de mer qui s'envoloit

avec

avec un poiſſon qu'il avoit pris. Tout d'un coup il ſe rappella ces mots qu'il avoit un jour lûs quelque part:

Le Dieu qui nourrit les Corbeaux,
N'oublîra pas ce que nous ſomes;
Sa grandeur qui paroit dans les moindres Oiſeaux
Avec éclat brillera dans les Hommes.

Là-deſſus il ſe fit à ſoi meme des reproches, d'avoir eû ſi peu de confiance en la divine Providence; &, ſe levant auſſitôt avec précipitation, il réſolut de marcher auſſi loin que ſes forces pourroient le lui permettre. Il continua donc d'aller le long de la côte, & de regarder par-tout s'il ne découvriroit nulle part quelque nourriture.

A la fin il apperçût quelques écailles d'huitre ſur le ſable. Il courût avec avidité vers l'endroit, & examina ſoigneuſement s'il ne trouveroit peut-être pas quelques huitres. Il en trouva, & ſa joie fut inexprimable.

JEAN.

Les huitres ſont-elles donc comme cela ſur terre?

LE PERE.

Proprement pas. Elles vivent au contraire dans la mer, où elles s'attachent aux rochers les unes ſur les autres, en ſorte qu'elles forment véritablement une petite montagne. Un pareil monceau ſe nomme un *lit d'huitres*. Or les flots, en donnant contre, détachent pluſieurs de ces huitres & le *Flux* les apporte vers le rivage. Lorsqu'enſuite le tems du flux eſt paſſé, & que le *Reflux* commence, elles demeurent à ſec ſur le ſable.

CHARLOT.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que le reflux & le flux?

LISETTE.

O tu ne ſais pas cela ſeulement! C'eſt, quand l'eau groſſit comme cela, & qu'enſuite elle s'écoule.

CHARLOT.

Quelle eau?

LISETTE.

Hé, l'eau de la mer!

L'AMI R.

Charlot, fais-toi expliquer cela par ton frère Jean, il ſaura bien te le faire comprendre.

JEAN.

JEAN.

Moi? — Eh bien, je verrai!

N'as-tu pas remarqué, que l'eau de l'Elbe approche quelquefois plus près de la terre, & qu'ensuite après quelque tems elle se retire, & qu'alors on peut marcher là où il y avoit de l'eau auparavant?

CHARLOT.

Oh que oui, c'est ce que j'ai bien vû!

JEAN.

Eh bien, quand l'eau croît de manière qu'elle passe les bords, on appelle cela le flux; mais quand elle se retire & que le bord reste à sec, on appelle cela le reflux.

LE PERE.

Sur cela il faut te dire, mon cher Charlot, que toutes les vingt-quatre heures les eaux de l'Océan *montent* deux fois de cette manière, & *descendent* deux fois aussi. Elles s'élévent pendant un peu plus de six heures, & puis elles s'abaissent pendant un peu plus de six heures. Les heures où elles s'élévent, c'est le *tems du flux;* les heures où elles s'abaissent, c'est le *tems du reflux.* Le comprends-tu à présent?

CHARLOT.

Oui! Mais pourquoi la mer s'éléve-t-elle donc toujours?

THEODORE.

O je le fais bien; cela vient de la Lune qui attire les eaux, de forte qu'elles font forcées de monter!

NICOLAS.

Oh! nous avons déja entendu cela fi fouvent! Laiffez donc continuer Papa.

LE PERE.

Une autre fois, Charlot, je t-en dirai davantage fur ce fujet.

Robinfon ne fe fentoit pas de joie, d'avoir trouvé de quoi appaifer un peu fa faim dévorante. Les huitres, qu'il avoit trouvées, ne fuffifoient pas à la vérité pour le raffafier tout-à-fait, mais il étoit content, d'avoir feulement quelque chofe.

Sa plus grande inquiétude fut alors de favoir, où il demeureroit dans la fuite, afin de n'avoir rien à craindre des fauvages ni des bêtes féroces. Son premier gîte avoit été fi incommode, qu'il ne pouvoit penfer fans friffonner aux nuits fuivantes; s'il étoit obligé de les paffer toutes de cette même manière.

THEO-

THEODORE.

O je sai bien ce que j'aurois fait?

LE PERE.

Et qu'aurois tu fait? Dis-nous cela un peu!

THEODORE.

Oui, j'aurois commencé par bâtir une maison avec des murailles épaisses *comme cela!* & avec des portes de fer d'une force! — Et puis j'aurois fait tout autour un fossé avec un pont-levis, & ce pont-levis je l'aurois haussé tous les soirs, & alors les Sauvages eussent été bien fins, s'ils avoient pu me faire le moindre mal, pendant que j'aurois dormi.

LE PERE.

Voila parler cela! C'est dommage que tu ne te sois trouvé là; tu étois en état de donner conseil au pauvre *Robinson!* — Mais — je songe pourtant à une chose — aurois tu examiné, bien avec attention, comment les Charpentiers & les Maçons s'y prennent, lorsqu'ils bâtissent une maison?

THEODORE.

O que oui, déja si souvent! — Le maçon commence par préparer la *chaux* & y mêle du sable. Ensuite il pose toujours une pierre sur l'autre, & avec sa *truelle*



il frotte du ciment entre deux, afin qu'elles tiennent bien fortement enſemble. Enſuite les charpentiers, avec leurs *haches*, ſe mettent à tailler les poutres & font qu'elles ajuſtent bien l'une à l'autre. Après cela, au moyen d'une *poulie*, ils *guindent* les poutres au haut du mur & les *joignent*. Enſuite ils ſcient auſſi des planches & des lattes qu'ils clouent ſur des *chevrons* pour y poſer les *tuiles*. Et enſuite. —

LE PERE.

Je vois bien, que tu as obſervé au mieux comment ils s'y prennent, pour bâtir une maiſon. Mais le maçon ſe ſert pourtant de chaux & d'une truelle & de briques ou de cailloux, qu'il faut commencer par tailler; & les charpentiers ont beſoin de haches, de ſcies, de vilebrequins, de cloux, d'équerres & de marteaux. D'où aurois-tu pris tout cela, ſi tu avois été à la place de *Robinſon.*

THEODORE.

Oui, voila ce que je ne ſai pas!

LE PERE.

Il en étoit de même de *Robinſon*, & par cette raiſon il faloit bien que l'envie lui paſſât de bâtir une véritable maiſon.

Il

Il n'avoit pas un ſeul inſtrument, excepté ſes deux mains, & avec cela tout ſeul on ne bâtit point de maiſons, comme nous en avons.

NICOLAS.

Eh! il n'avoit donc qu'à faire une petite cabane avec des branches, qu'il auroit arrachées des arbres!

LE PERE.

Et une petite cabane faite de rameaux auroit-elle pu le défendre contre les ſerpens, les loups, les panterres, les tigres les lions & les autres bêtes féroces de cette eſpèce?

JEAN.

Hu! — Pauvre *Robinſon*, comment te tireras-tu de là.

NICOLAS.

Ne ſavoit il donc pas tirer?

LE PERE.

Oui, s'il avoit eû ſeulement un fuſil & de la poudre & du plomb! Mais le pauvre garçon n'avoit rien, comme nous ſavons; rien, abſolument rien, que ſes deux mains ſeulement!

En réflechiſſant ſur ſa ſituation, où toutes les reſſources lui manquoient, il retomba tout d'un coup dans ſa première triſteſſe. De quoi me ſert, diſoit-il en

lui même, d'avoir échappé, jusqu'ici, à la mort de la faim; puisque cette nuit peut-être les bêtes sauvages me déchireront!

Il lui sembla véritablement, qu'un tigre furieux se tenoit déja devant lui, qu'il ouvroit une large gueule & lui montroit ses grosses dents aigues. Là-dessus, s'imaginant que ce Tigre le prenoit déja par la gorge, il jette un grand cri: „o mes pauvres parens!„ & tombe par terre, n'en pouvant plus.

Après avoir été là étendu quelque tems & avoir lutté contre l'angoisse & le désespoir, il se souvint d'un Pseaume qu'il avoit quelquefois entendu chanter à sa pieuse mère, lorsqu'elle avoit quelque sujet d'affliction. Ce Pseaume commence ainsi:

Qui sous la garde du grand Dieu
Pour jamais se retire,
A son ombre en un si haut lieu
Assuré se peut dire,
Dieu seul est mon Liberateur,
Mon espoir, mon azyle;
Sous la main d'un tel Protecteur,
Mon Ame, sois tranquille.

Cela

Cela le fortifia véritablement! Deux ou trois fois il récita tout bas ce beau Pſeaume, avec beaucoup de ferveur; après cela il ſe mit à le chanter à haute voix; il ramaſſa en même tems ſes forces pour ſe lever, & alla voir s'il ne trouveroit pas quelque part une caverne, qui pût lui ſervir de retraite aſſurée.

L'endroit où proprement il ſe trouvoit — ſi c'étoit ſur terre-ferme d'Amérique, ou ſeulement dans quelque Ile? — voila ce qu'il ignoroit encore. Mais il vit de loin une montagne, & ce fut de ce côté qu'il marcha.

Chemin faiſant il fit la triſte découverte, que toute cette contrée ne produiſoit que des arbres ſtériles & de l'herbe. Ce que lui inſpira cette vuë, vous pouvez vous le figurer.

Il grimpa avec peine au haut de la montagne, qui étoit paſſablement élevée, & d'où il pouvoit voir tout autour de lui à la diſtance de pluſieurs lieuës. Il vit donc avec effroi qu'il étoit effectivement dans une Ile, & qu'auſſi loin que portoit ſa vuë il ne paroiſſoit aucune terre, excepté deux ou trois petites Iles, qui à quelques lieuës de là ſortoient de la mer.

„Pauvre,



„Pauvre, pauvre malheureux que je ſuis! s'écria-t-il en levant douloureuſement ſes mains jointes vers le Ciel. Il eſt donc vrai que je ſuis ſéparé, abandonné de tous les hommes, & qu'il ne me reſte aucune eſpérance d'étre jamais, jamais tiré de ce triſte deſert? O mes pauvres parens affligés! Je ne vous reverrai donc jamais! Jamais je ne pourrai donc vous demander pardon de ma faute! Jamais je n'entendrai plus la douce voix d'un ami, d'un homme! — Mais j'ai mérité mon ſort, continua-t-il. O Dieu tu es juſte dans tes voyes! J'aurois tort de me plaindre. C'eſt moi qui n'ai pas voulu, que ma condition fut meilleure!„

Morne & comme un homme en réve il ne bougeoit pas de la place, & ſes regards fixes étoient comme collés à la terre. „Abandonné de Dieu, & des hommes!„ ce fut ſa ſeule penſée. — Heureuſement enfin il ſe rappella encore un verſet de ſon beau Pſeaume:

A tous ſes Voeux je répondrai,
Et quoiqu'il entreprenne,
Auprès de lui je me tiendrai
Pour le tirer de peine.

A ſouhait il verra ſes jours.
Et proſperer & croitre,
Et toujours pour lui mon ſecours,
Sera prêt à paroitre.

Il ſe jetta avec ardeur à genoux devant Dieu, promit d'etre patient & réſigné dans ſes maux, & demanda la force de les ſupporter.

LISETTE.

C'étoit pourtant très bien à ce *Robinſon*, de ſavoir de ſi beaux Pſeaumes, qui le conſoloient ainſi dans ſon malheur!

LE PERE.

Sans doute que c'étoit très bien! Que feroit il devenû alors, s'il n'avoit pas ſû que Dieu eſt le Père de tous les hommes, & qu'il eſt ſouverainement bon, tout-puiſſant & préſent par-tout? Il auroit péri de frayeur & de déseſpoir, ſi on ne lui avoit pas enſeigné cela. Mais l'idée de ce Père céleſte lui redonnoit une nouvelle conſolation & un nouveau courage, toutes les fois qu'il ne ſavoit que devenir de détreſſe.

LI-



LISETTE.

Veux-tu aussi m'enseigner encore bien des choses de Dieu, comme tu en as enseigné aux autres?

LE PERE.

Volontiers, mon cher Enfant! A mesure que tu deviendras de jour en jour plus raisonnable, je te raconterai aussi plus de choses de notre bon Dieu. Tu sais que je ne parle de rien plus volontiers que de lui, qui est si bon & si grand & si miséricordieux.

LISETTE.

O c'est admirable! Rien ne me fait aussi plus de plaisir, que quand tu nous parles de Dieu. Je m'en réjouis déja d'avance.

LE PERE.

Tu as sujet aussi, ma chere Lisette! Car quand tu apprendras à bien connoitre Dieu, tu t'efforceras encore bien davantage à devenir tout-à-fait bonne, & puis tu seras encore bien plus contente, qu'à présent. —

Robinson se sentit alors beaucoup plus de forces, & se mit à grimper autour de la montagne. Longtems ses peines furent inutiles pour découvrir un endroit où il pourroit demeurer avec

sure-

fureté. A la fin il vint à une petite montagne qui fur le devant étoit efcarpée comme une muraille. En examinant ce côté avec plus d'attention, il trouva une place, qui etoit un peu creufée, & dont l'entrée étoit paffablement étroite.

S'il avoit eû un pic, un cifeau de tailleur de pierre & d'autres outils; rien n'eut été plus facile que de travailler ce creux, qui étoit en partie dans le rocher, & de le rendre propre à fervir de demeure. Mais il n'avoit aucune de ces chofes. La queftion étoit donc de favoir, comment il y fuppléeroit.

Après s'étre longtems caffé la tête làdeffus, il raifonna de la forte: „Les arbres que je vois ici paroiffent être comme les faules de ma patrie, qui fe transplantent aifément. Je *déchaufferai* & tirerai de terre avec mes mains une quantité de ces jeunes arbres, & ici devant ce trou je les planterai ferrés fur une petite place, en forte que cela fera comme un mur. Lorsqu'enfuite ils auront repouffé & crû, je pourrai dormir dans cet enclos auffi fûrement, que fi j'étois dans une maifon. Car par derrière je fuis garanti par la muraille efcarpée du rocher, &

par

par devant & des côtés je le ferai par les arbres, qui feront ferrés les uns contre les autres.„

Il fe rejouît de cette heureufe idée & fe mit auffi-tôt en devoir de l'exécuter. Sa joie fut encore plus grande, lorsqu'il vit tout près de cet endroit une fource belle & claire, qui jailliffoit de la montagne. Il y alla, afin de fe reftaurer d'abord par un coup d'eau fraiche, parce qu'il avoit extrêmement foif, pour avoir courû de côté & d'autre, à l'ardeur du foleil.

THEODORE.

Faifoit-il donc fi chaud dans l'Ile.

LE PERE.

Tu peux bien le penfer! Tiens, (*il montre fur la Carte*) voici où font les *Iles Caribes*, du nombre desquelles étoit vraifemblablement celle où *Robinfon* fe trouvoit actuellement. Or vois tu, ces Iles ne font pas fort éloignées de là, où l'on dit, qu'on eft *fous la Ligne*, & où le foleil donne quelquefois à plomb fur les gens. Il faut bien par conféquent qu'il y faffe très chaud.

Il fe mit donc à tirer de terre, avec fes mains & d'une façon fort pénible, quelques jeunes arbres, & à les porter vers

l'en-

l'endroit qu'il avoit destiné pour lui servir de demeure. Ici il fut encore obligé de gratter un trou, pour y planter ses arbres; & comme tout cela ne pouvoit se faire que fort lentement, le jour tomba, lorsqu'il avoit à peine arrangé cinq ou six arbres.

La faim le fit retourner d'abord à la côte, pour y chercher encore quelques huitres. Mais par malheur c'étoit précisément le tems du flux. Ainsi il ne trouva rien, & fut forcé pour cette fois de se coucher sans manger.

Et où? — Il avoit résolu de passer toutes les nuits sur son arbre, jusqu'à ce qu'il fut venu à bout de se faire une demeure sûre. Il y alla donc.

Mais afin de n'avoir pas cette nuit-ci le même sort, qu'il avoit eû la précédente, il prit ses jarrettières, les fit passer autour du corps & se lia ferme contre la branche, qui lui servoit de dossier. Après quoi, s'étant recommandé à son Créateur, il s'endormit tranquillement.



JEAN.

Voila qui étoit ſenſé de ſa part!

LE PERE.

La néceſſité nous apprend bien des choſes, que nous ne ſaurions pas ſans elle. C'eſt pour cela auſſi que le bon Dieu a diſpoſé la terre & nous mêmes de manière, que nous avons différens beſoins, que nous ne pouvons ſatisfaire que par la réflexion & par toutes ſortes d'inventions. Si nous devenons ſenſés & intelligens, c'eſt donc à ces beſoins que nous en ſommes redevables. Car ſi les alouettes nous tomboient toutes rôties dans la bouche; ſi les maiſons, les lits, les habits, les alimens & le reſte de ce qui nous eſt néceſſaire pour la conſervation & l'agrement de notre vie, ſi tout cela ſortoit de terre, de ſoi même & déja tout préparé; certainement nous ne ferions autre choſe que manger, boire & dormir; & nous demeurerions jusqu'a notre mort auſſi ſtupides que les brutes.

NICOLAS.

Le bon Dieu a donc très bien arrangé cela, de ne pas faire ſortir ainſi toutes choſes de terre!



LE PERE.

De même qu'il a bien & ſagement réglé tout ce qui eſt dans le monde! — Mais voyez un peu là - haut cette belle étoile du ſoir! Comme ſon éclat eſt brillant & agréable! Elle auſſi a été créée par nôtre Père céleſte, auquel nous devons encore nos actions de graces pour l'agréable journée que nous venons de paſſer. — Venez, mes Enfans, donnons nous les mains & allons ainſi à ce Cabinet de verdure!



QUATRIEME SOIRÉE.

LE PERE.

Eh bien, mes Enfans, où laissâmes nous hier notre *Robinson*?

JEAN.

Il étoit regrimpé sur l'arbre, pour y dormir, & —

LE PERE.

Fort bien, j'y suis déja!

Eh bien, pour cette fois cela alla mieux; il ne fit plus de chûte, & dormit tranquillement jusqu'au matin.

A la pointe du jour il courût d'abord au rivage, afin de chercher quelques huitres & de retourner ensuite à son ouvrage. Il prit cette fois-ci un autre chemin, & sur la route il eut la joie de rencontrer un Arbre, qui portoit de gros fruits. Il ne les connoissoit pas encore à la verité, mais il espéroit pourtant qu'on pourroit les manger, & là-dessus il en abattit un.

C'é-

C'étoit une noix triangulaire, grosse comme une petite tête d'enfant. L'écorce extérieure étoit composée de filamens, comme si elle étoit faite de chanvre. La seconde écorce au contraire étoit presqu'aussi dure qu'une écaille de tortue, & *Robinson* vit bientôt qu'il pourroit s'en servir en guise d'écuelle. Cette écorce est si spacieuse, que le petit Singe d'Amérique, qu'on appelle *Sagouin*, peut y loger avec sa longue queuë. Le noyau étoit une espece de moëlle succulente qui avoit le gout d'amande douce, & dans le milieu, qui etoit creux, il trouva un lait doux & de très bon gout. Ce fut là pour le coup un repas, pour notre *Robinson* affamé!

Son estomac vuide ne se contenta pas d'une seule noix; il en abattit une seconde, qu'il mangea avec tout autant d'appétit. De joie d'avoir fait cette trouvaille, ses yeux se mouillèrent de larmes & il regarda le Ciel avec reconnoissance.

L'arbre étoit passablement grand & tout couvert de fruits. Mais helas! c'étoit l'unique qui fut dans cette contrée!

THEODORE.

Quelle forte d'arbre pouvoit-ce donc être? Ici il n'y en a pas de pareils.

LE PERE.

C'étoit un *Cocotier;* arbre qui croît principalement là aux *Indes-Orientales*, & ici dans les Iles de la grande *Mer du Sud*. Comment celui-ci pouvoit être venu dans l'Ile de *Robinfon*, c'eft ce que je ne faurois vous dire. Car on n'en voit pas ordinairement dans les Iles de l'Amérique.

Quoique *Robinfon* fut alors raffafié, il ne laiffa pas de fe rendre au rivage, pour voir, ce que faifoient les huitres ce jour là. A la verité il en trouva encore quelques unes, mais à beaucoup près pas affez pour pouvoir en faire tout un repas. Il avoit donc grande raifon de remercier Dieu, de lui avoir fait trouver aujourd hui une autre nourriture. Et il le fit auffi d'un coeur extrêmement touché.

Il emporta pour fon diner les huitres qu'il avoit trouvées, & là-deffus il fe remit gayement à fon ouvrage de la veille.

Il

Il avoit trouvé ſur le bord de la mer un grand coquillage dont il ſe ſervit en guiſe de bêche; ce qui facilita de beaucoup ſon travail. Peu après il découvrit une plante, dont la tige étoit remplie de filamens, comme le ſont chez nous le lin & le chanvre. Dans un autre tems il n'auroit point du tout fait attention à de pareilles choſes; mais préſentement rien ne lui étoit indifférent. Il examinoit tout & réfléchiſſoit ſur tout, afin de tout mettre à profit, s'il étoit poſſible.

Dans l'eſpérance, qu'on pourroit travailler cette plante, comme on fait le lin ou le chanvre, il en arracha une quantité, la lia par petits paquets, & les mit *rouir*, c'eſt-à-dire qu'il les laiſſa tremper dans l'eau. Ayant remarqué, après quelques jours, que la groſſe écorce extérieure étoit aſſez amollie par l'eau, il en retira les paquets & éparpilla au ſoleil les tiges qui étoient devenues molles. A peine furent-elles ſuffiſamment ſéchées, qu'il fit un eſſai, pour voir s'il ne pourroit pas, par le moyen d'un grand bâton, les *tiller* & les *broyer*, comme du lin. Et tenez! cela lui réuſſit.

Tout de ſuite, employant la filaſſe qu'il en avoit tirée, il eſſaya d'en faire de petites cordes. Elles n'etoient aſſurément pas auſſi ſerrées, que le ſont celles que les Cordiers filent chez nous! car il n'avoit ni *rouêt* ni aide. Malgré cela elles étoient aſſez fortes pour qu'il pût attacher ſon grand coquillage au bout d'un bâton; par là il eût un inſtrument, qui reſſembloit paſſablement à une bêche.

Alors il continua ſon ouvrage avec aſſiduité, & planta arbre contre arbre, jusqu'a ce qu'il eût entiérement paliſſadé la petite place devant ſa future demeure. Mais comme une ſeule rangée d'arbres pliables, ne lui parût pas une muraille propre à le garantir; il ne plaignit pas ſa peine, & planta encore une ſeconde rangée autour de la première. Enſuite il entrelaça de branchage les deux rangées, & enfin il en vint méme jusqu'à l'idée de remplir, avec de la terre, l'intervalle qui étoit entre ces deux rangées. Cela fit une muraille ſi ſolide qu'il auroit falû une très grande force, pour l'enfoncer.

Chaque ſoir & chaque matin il arroſoit ſa petite plantation avec l'eau de

la

la fource voifine. Pour y puifer, il fe fervoit de fon écuelle de Coco. Bientôt il eut la joie de voir, que fes jeunes Arbres pouffoient & verdiffoient au point, que c'étoit un vrai plaifir de les regarder.

Après qu'il eût presqu'entiérement achevé fa haye, il employa toute une journée à faire beaucoup de cordes, & de groffes. Il en fit, du mieux qu'il pût, une échelle de corde.

HENRI.

Et à quoi bon cette échelle?

LE PERE.

Tu le fauras tout-à-l'heure. — Il étoit intentionné de ne pas faire du tout de porte à fa demeure, mais de planter encore des arbres, qui boucheroient même la feule ouverture qui reftoit.

HENRI.

Mais comment vouloit-il donc entrer & fortir?

LE PERE.

C'étoit à cela precifément que devoit lui fervir l'échelle de corde. Il faut favoir que le rocher, au deffus de fa demeure, avoit environ deux étages d'élévation. Au haut il y avoit un arbre! Ce fut là



qu'il attacha fon échelle de corde, & il la fit defcendre jusqu'à lui. Il effaya enfuite, s'il pourroit grimper par ce moyen, & cela lui réuffit à fouhait.

Tout ceci étant achevé, il fongea comment il pourroit venir à bout de travailler le petit creux qui étoit dans la montagne, afin de le rendre affez grand, pour qu'il lui fervît de logement. Il vit bien, qu'avec fes mains toutes feules, il n'y auroit pas moyen de l'entreprendre. Que faire par conféquent? Il falut chercher à découvrir quelque outil, dont il pût s'aider.

Dans ce deffein il fe rendit à un endroit, où il avoit vû par terre beaucoup de pierres vertes, qu'on appelle *pierres de talc* & qui font fort dures. Ayant cherché avec foin, il en trouva une, dont la fimple vue le fit d'abord treffaillir de joie.

C'eft que cette pierre avoit véritablement la forme d'une hache; elle avoit un tranchant, & même un trou à y faire entrer un manche. *Robinfon* vit tout de fuite, qu'il pourroit s'en faire une véritable hache, pour peu qu'il parvint à aggrandir le trou. Après bien des peines, il en vint heureufement à bout,

par

par le moyen d'une autre pierre. Enfuite il y fit entrer un gros bâton pour fervir de manche, & avec les ficelles qu'il avoit faites lui même, il l'attacha auffi ferme, que s'il y avoit été cloué.

Il effaya auffitôt, s'il ne pourroit pas abattre un jeune tronc; & fa joie, fur l'heureufe réuffite de cet effai, fut inexprimable. On eût pû lui offrir mille écus de cette hache, qu'il ne l'auroit pas donnée à ce prix; tant il s'en promettoit d'utilité!

En continuant de chercher parmi les pierres, il en trouva encore deux, qui lui parûrent également très propres à étre èmployées. L'une avoit à peu près la forme d'un de ces *maillets*, dont fe fervent les tailleurs de pierre & les menuifiers. L'autre reffembloit à un bâton court & gros & étoit pointuë du bas, comme un coin. *Robinfon* les emporta auffi l'une & l'autre, & s'en alla tout content à fa demeure, pour fe mettre tout de fuite à travailler.

L'ouvrage réuffit au mieux. En mettant la pierre pointuë, qui avoit la forme d'un coin, contre le terrain & contre

les



les morceaux de rocher, & en frappant dessus avec le maillet, il détacha un morceau après l'autre & élargit la grotte de cette maniére. Après quelques jours il avoit tellement avancé, que la place lui parût assez grande, pour lui servir de logement & de gite.

Il avoit déja auparavant arraché avec les mains une quantité d'herbe, qu'il avoit exposée au soleil, pour faire du foin. Elle étoit alors suffisamment séchée. Il la porta donc dans sa grotte, pour s'en faire un bon lit.

Et dès-lors rien ne l'empêcha plus de recommencer à dormir à la façon des hommes, c'est-à-dire couché; après s'être vû obligé, pendant plus de huit nuits, de se percher sur un arbre, comme les Oiseaux. O quelle volupté ce fut pour lui, de pouvoir comme cela étendre mollement ses membres fatigués sur un lit de foin! Il en remercia Dieu & dit en lui même: O si mes compatriotes d'Europe savoient comment cela fait quand il faut passer plusieurs nuits de suite assis sur une branche dure: certainement ils s'estimeroient heureux, de pouvoir se coucher tous les soirs dans un lit sûr & commode, & ils n'oublie-

roient

roient pas de rendre journellement aussi, pour cette faveur, leurs actions de grace à Dieu!

Le jour suivant étoit un Dimanche. *Robinson* le consacra au repos, à la priére & à la meditation. Il étoit des heures entiéres à genoux, ses yeux humides tournés vers le Ciel, & suppliant Dieu qu'il lui pardonnât ses péchés & qu'il benît & consolât ses pauvres parens. Ensuite, avec des larmes de joie, il remercioit Dieu du secours merveilleux qu'il en avoit obtenu dans une situation où il étoit abandonné de tout le monde, & promettoit de se corriger chaque jour & de persévérer dans son obéissance filiale. —

LISETTE.

Le voila pourtant devenu bien meilleur, ce *Robinson*, qu'il n'étoit d'abord!

LE PERE.

C'est aussi ce que le bon Dieu prévoyoit, qu'il se corrigeroit lorsqu'il éprouveroit le malheur; & ce fut précisement à cause de cela qu'il lui dispensa cette épreuve! Voila comment notre bon Père céleste en agit toujours avec nous. Point par colére, mais par charité, il nous en-

voye

voye quelquefois des maux, parce qu'il ſait que nous en avons beſoin, pour devenir meilleurs.

Pour ne pas oublier l'ordre des jours, & afin de ſavoir réguliérement, quel jour ſeroit un Dimanche, *Robinſon* eût l'idée de ſe faire un Almanac.

JEAN.

Un Almanac?

LE PERE.

Oui, qui n'étoit pas à la vérité imprimé ſur du papier, ni auſſi exact que ceux qu'on fait faire en Europe, mais cependant un Almanac d'après lequel il pouvoit compter les jours.

JEAN.

Et comment fit il donc cela?

LE PERE.

N'ayant ni papier ni rien de ce qu'il faut pour écrire, il choiſit quatre arbres l'un à côté de l'autre, dont l'écorce étoit unie. Dans le plus grand des quatre il marquoit tous les ſoirs, avec une pierre tranchante, une petite raye qui ſignifioit à chaque fois, qu'il y avoit un jour de paſſé. Or toutes les fois qu'il avoit fait *ſept* rayes, la ſemaine étoit finie; & alors il tailloit, dans

l'ar-

l'arbre à côté, une autre raye, qui ſignifioit une *ſemaine*. Toutes les fois qu'il avoit fait, dans ce ſecond arbre, *quatre* rayes; il déſignoit dans le troiſième arbre par une raye ſemblable, que tout un *mois* s'étoit écoulé. Et quand à la fin ces ſignes des mois étoient au nombre de *douze*, il marquoit ſur le quatriéme arbre, que l'année entière étoit terminée.

HENRI.

Mais les mois ne ſont pas tous également longs! Les uns ont trente jours, les autres trente-un: comment pouvoit il donc exactement ſavoir, combien chacun a de jours?

LE PERE.

C'eſt ce qu'il ſavoit compter ſur ſes doits.

JEAN.

Sur ſes doits?

LE PERE.

Oui; & ſi vous voulez je vous enſeignerai cela auſſi.

TOUS.

O oui! O oui, cher Papa!

LE PERE.

Eh bien, en ce cas prenez garde! Voyez, il fermoit comme cela ſa main gauche; en-



ensuite avec un doit de l'autre main il touchoit, d'abord un de ces *noeuds* ou jointures qui avancent, & puis la fossette qui est à côté; & tout en faisant cela il nommoit les mois, selon l'ordre où ils se suivent. Chaque mois, qui tombe sur un noeud, a trente-un jours, au lieu que les autres, qui tombent dans la fossette, n'en ont que trente; à l'exception du seul mois de Février, qui n'a pas même trente jours, mais vingt-huit seulement, & vingt-neuf, une fois tous les quatres ans.

Il commença donc par le noeud de l'*index* (c'est à dire du doit le plus proche du pouce) & en le touchant, il nomma le premier mois de l'année, savoir *Janvier*. Celui là par conséquent a, combien de jours?

JEAN.

Trente-un.

LE PERE.

A présent je continuerai à compter de cette maniére les mois sur les noeuds des doits, & toi, Jean, tu n'as qu'à indiquer à chaque fois le nombre des jours. — Ainsi en second lieu: *Février*.

JEAN.

Devroit avoir 30 jours, mais n'en a que 28, & quelquefois 29.

LE PERE.

Mars!

JEAN.

Trente-un.

LE PERE.

Avril!

JEAN,

Trente.

LE PERE.

Mai!

JEAN.

Trente-un.

LE PERE.

Juin!

JEAN.

Trente.

LE PERE.

Juillet!

JEAN.

Trente-un.

LE PERE.

Août! (Il montre le noeud du pouce.)

JEAN.

Trente-un.

LE PERE.

Septembre!

 JEAN.

ner un peu plus loin dans l'Ile, pour aller à la découverte de nouvelles provisions. Dans ce dessein, il résolut de se mettre le lendemain en campagne, à la garde du Seigneur.

Mais afin de se garantir de l'ardeur du soleil, il employa la soirée, à fabriquer un *Parasol.*

NICOLAS.

D'où prit il donc de la toile & des côtes de baleine?

LE PERE.

Il n'avoit ni toile, ni côtes de baleine, ni couteau, ni ciseaux, ni aiguille, ni fil, & malgré cela — comment pensez vous bien qu'il s'y prit pour faire un parasol?

NICOLAS.

Oui, c'est ce que je ne sai pas!

LE PERE.

Il tressa avec des jets de saule un petit dôme, au milieu duquel il enfonça un bâton, qu'il affermit avec de la ficelle, & ensuite il alla prendre à son Cocotier de larges feuilles, qu'il attacha avec des *Epingles* au dôme qu'il avoit tressé.

JEAN.

JEAN.

Avec des épingles? Eh, d'ou lui venoient-elles donc ces épingles?

LE PERE.

Devinez cela un peu!

LISETTE.

O je sai bien! Il les avoit trouvées parmi les balayures, & dans les fentes du plancher; j'en trouve souvent là!

JEAN.

Oui tu y es bien! Comme si l'on pouvoit trouver des épingles, là où personne n'en a perdu! Et où y avoit-il donc dans le trou de *Robinson* un plancher & des balayures?

LE PERE.

Eh bien, qui le devine? — Comment feriez-vous, si vous vouliez attacher quelque chose, & que vous n'eussiez pas de véritables épingles?

JEAN.

Je me servirois d'épines.

THEODORE.

Et moi, des pointes de ces groseilliers dont le bois est piquant.



LE PERE.

C'eſt quelque choſe que cela! — Cependant je dois vous dire, que *Robinſon* ne ſe ſervit ni des unes ni des autres, par la raiſon qu'il n'avoit trouvé dans ſon Ile ni épines, ni groſeilliers à bois piquant.

JEAN.

Eh bien, de quoi ſe ſervit-il donc?

LE PERE.

D'arrêtes de poiſſons. La mer jettoit de tems en tems ſur le rivage des poiſſons morts, & quand enſuite ils étoient pourris ou que les oiſeaux de proye les avoient dévorés; les arrêtes reſtoient par terre. *Robinſon* avoit ramaſſé les plus fortes & les plus pointues, pour s'en ſervir au lieu d'épingles.

Avec ce ſecours il vint à bout de conſtruire un paraſol ſi ſerré, que pas un ſeul rayon de ſoleil n'y pouvoit paſſer. A chaque fois qu'un nouvel ouvrage comme cela lui réuſſiſſoit, il en avoit une joie inexprimable; & alors il avoit coutume de ſe dire à lui même: n'ai-je pourtant pas été un grand fou dans ma jeuneſſe, d'avoir paſſé dans l'oiſeveté la

plus

plus grande partie de mon tems? O ſi j'étois à prèſent en Europe, & ſi j'avois toute cette quantité d'outils, qu'on peut avoir là ſi facilement: que de choſes ne ferois-je pas! Quelle ſatisfaction ce ſeroit pour moi, de faire *moi même* la plûpart des choſes, dont j'aurois beſoin!

Comme il n'étoit pas fort tard encore; l'idée lui vint d'eſſayer, s'il ne pourroit pas conſtruire une bourſe où il emporteroit quelques vivres, & dans laquelle il rapporteroit de nouvelles proviſions, au cas qu'il fut aſſez heureux pour en découvrir. Il y réfléchit quelque tems, & à la fin il réuſſit auſſi à trouver un moyen pour cela.

Il faut ſavoir qu'il avoit fait une aſſez bonne proviſion de ficelle! il réſolut d'en faire un rézeau, & du rézeau une ſorte de Gibbeciére.

Or voici comment il s'y prit. Il noua en travers, à deux arbres qui étoient à la diſtance d'un peu plus d'une aune, pluſieurs fils les uns ſous les autres, & cela auſſi près, que poſſible. Ce devoit être là, ce qui fait la *chaine* chez les tiſſerands. Enſuite de haut en bas il

noua également fil contre fil, encore aussi près que possible; & de plus avec le fil qui descendoit, il fit un noeud à chaque fil qui alloit en travers, précisément, comme quand on fait du filet. Ces fils qui descendoient, formoient par conséquent la *trame*. Et comme cela il acheva en peu de tems un rézeau, qui ressembloit à un petit filet de pêcheur. Là-dessus il détacha les bouts qui tenoient aux arbres, il joignit ensemble l'un des côtés & le bas, & ne laissa ouvert que le haut. Voila comment il étoit parvenu à faire une gibbeciére dans les formes: qu'il pouvoit passer autour du col, par le moyen d'une ficelle plus grosse, qu'il attachoit aux bouts supérieurs.

L'heureux succès de son travail lui causa tant de joie, qu'il ne pût presque fermer l'oeuil de toute la nuit.

THEODORE.

O je voudrois bien aussi avoir une gibbeciére comme cela!

NICOLAS.

Moi aussi; si nous avions seulement de la ficelle.

LA MERE.

Pour que votre ouvrage vous fit autant de plaisir, qu'à *Robinson*; il faudroit commencer par faire la ficelle vous mêmes, & par préparer, vous mêmes aussi, le chanvre ou le lin. Mais comme ni l'un ni l'autre n'est pas encore mûr aux champs, je veux bien vous fournir de la ficelle.

THEODORE.

O veux-tu faire ça; bonne Maman?

LA MERE.

Volontiers, si vous le souhaitez.

THEODORE.

O c'est charmant!

LISETTE.

Enfans, c'est très bien fait à vous, d'imiter cela. Si par la suite vous vous trouvez un jour dans une Ile, où il n'y ait pas une ame, vous saurez déja, comment il faudra vous y prendre. N'est il pas vrai, Papa?

LE PERE.

Fort bien; faites toujours! — Pour notre *Robinson* il faudra bien le laisser dormir jusqu'à demain. — Pendant ce tems je verrai, s'il n'y aura pas moyen de lui attraper sa science & de faire un parasol.





CINQUIEME SOIRÉE.

Le lendemain au ſoir la Compagnie s'étant raſſemblée à l'endroit ordinaire, on vit arriver *Nicolas*, ſe pavanant avec une gibbeciére qu'il avoit faite lui même, & qui lui attira tous les regards, Au lieu du paraſol il avoit emprunté de la cuiſiniére un ſas, qu'il portoit par deſſus ſa tête ſur un bâton. Toute ſon entrée étoit extrémement grave & majeſtueuſe.

LA MERE.

Bravo, Nicolas! Voila qui eſt bien! Il ne s'en faloit presque rien, que je t'euſſe pris pour le véritable *Robinſon*.

JEAN.

Si j'avois ſeulement pû étre prêt avec ma gibbeciére, je ſerois auſſi arrivé comme cela!

THEODORE.

C'eſt mon hiſtoire à moi.

LE PERE.

Suffit, qu'il y en ait un qui ait pû étre prêt: nous voyons par là, que cela réuſ-

ſit

ſit pourtant! Mais, Nicolas, ton paraſol ne vaut rien!

NICOLAS.

Oui, je ne l'ai fait auſſi que pour ſervir au beſoin, parce que je n'ai pas pû en achever ſi vite un autre.

LE PERE *va prendre derrière la haye un paraſol qu'il a fait lui même.*

Que dis-tu de ceci, ami *Robinſon?*

NICOLAS.

Ah! celui là eſt beau!

LE PERE.

Je le garde, jusqu'à ce que nous ayons entendu la fin de notre Hiſtoire. Celui qui ſaura imiter alors le plus de choſes, de celles que *Robinſon* faiſoit, ſera notre Robinſon & je lui ferai préſent du paraſol.

THEODORE.

Faudra-t-il auſſi que celui là bâtiſſe véritablement une cabane?

LE PERE.

Pourquoi pas?

TOUS.



TOUS.

O c'eſt délicieux! C'eſt charmant!

LE PERE.

A peine *Robinſon* pût-il attendre qu'il fit jour; il ſe leva, même avant le ſoleil, & ſe prépara pour ſon Voyage. Il paſſa ſa gibbeciére; ſe ceignit le corps d'une corde; mit ſa hache, au lieu d'épée, dans ce ceinturon; prit ſon paraſol ſur l'épaule, & commença bravement ſa marche.

Il fit d'abord viſite à ſon Cocotier, afin de garnir ſon ſac d'une ou de deux noix; après quoi il ſe rendit auſſi tout de ſuite au rivage, pour chercher quelques huitres avec cela; & s'étant pourvû de ces deux choſes, en cas de neceſſité, & ayant bû pour ſon déjeuner un bon coup d'eau fraiche de ſa ſource, il défila.

La matinée étoit raviſſante. Le ſoleil ſe levoit préciſément alors dans tout ſon éclat comme s'il ſortoit de la mer, & doroit les cimes des arbres. Mille oiſeaux de différente grandeur & du plumage le plus varié & le plus admirable chantoient leur premier cantique du matin & ſe réjouiſſoient du nouveau jour. L'air

étoit

étoit aussi pur & aussi frais que si Dieu n'avoit fait que le créer dans le moment même, & les plantes & les fleurs exhaloient le parfum le plus exquis.

Robinson sentit que son coeur se remplissoit de joie & de reconnoissance envers Dieu. Egalement ici, dit - il en lui même, également ici il se démontre le meilleur des Etres! — Ensuite il mêla sa voix au chant des oiseaux & entonna ce beau cantique du matin.

*) O Dieu dont je tiens l'être!
Toi qui régles mon sort;
Seul Arbitre, seul Maitre
De mes jours, de ma mort,
Je t'offre les prémices
Du jour qui luit sur moi,
Et veux, sous tes auspices,
Ne le donner qu'à toi.

Daigne

*) Ce Cantique est tiré du Recueil qu'a publié M. *Dumas*, Pasteur à Leipsic.



Daigne d'un oeuil propice
En voir tous les instants;
Que ta main en bannisse
Tous les dangers pressants:
Sur-tout Dieu de clémence,
Qu'avec ton saint secours,
Nul crime, nulle offense
N'ose en ternir le cours.

* * *

Que ta bonté facile,
Qui voit tous mes besoins,
Rende à tes yeux utile
Mon travail & mes soins,
Et que, suivant la trace
Que nous ouvrent tes Saints,
Mes jours soient par ta grace
Des jours purs & sereins.

THEO-

THEODORE.

O cher Papa, voudrois-tu bien me copier ce cantique, afin que tous les matins, en me levant, je puiſſe le lire en particulier.

LE PERE.

Très volontiers!

L'AMI R.

Et moi je vous en apprendrai le chant; nous pourrons alors le chanter avant la priére du matin.

NICOLAS.

O voila qui eſt bon! C'eſt un ſi beau cantique!

LE PERE.

Comme il avoit toujours éncore peur des animaux ſauvages, ſoit hommes ſoit bêtes: il evita dans ſa marche, autant qu'il lui fut poſſible, les forets épaiſſes & les halliers, rabattant au contraire par les endroits, qui lui laiſſoient de tous côtés la vuë libre; Mais ces endroits-là étoient préciſément les parties les plus ſtériles de ſon Ile. Auſſi avoit-il déja fait paſſablement de chemin, ſans trouver

la



la moindre chofe, dont il eût pû fe promettre quelque utilité.

A la fin il apperçût une plante, qu'il crût devoir examiner de plus près. C'étoient des plantes qui étoient en touffes les unes contre les autres, & qui formoient comme une petite forêt. Il vit que les unes avoient des fleurs tirant fur le rouge, que les autres en avoient de blanches, & que d'autres encore, au lieu de fleurs, portoient de toutes petites pommes verdâtres, de la grandeur des cerifes.

Il fe hâta de mordre dans une, mais trouva, qu elle n'étoit pas mangeable. Il en fut fi fâché, qu il arracha toute la touffe, d'où il l'avoit cueillie, & voulût la jetter loin, lorsqu'il vit avec étonnement toutes fortes de tubercules de différente groffeur, qui pendoient aux racines des tiges. Il foupçonna auffi-tôt, que ces tubercules étoient proprement le fruit de la plante, & il fe mit à les examiner.

Mais cette fois-ci encore il perdit fon coup de dent. Le fruit étoit dur & infipide. *Robinfon* fut fur le point de

de tout jetter: mais heureusement il se ressouvint, qu'il n'étoit pas dit qu'une chose ne fut bonne à rien, parce que tout de suite on n'en découvroit pas l'utilité. Il mit donc quelques uns de ces tubercules dans sa gibbeciére, & passa outre.

JEAN.

Je sai bien, ce que c'étoient que ces tubercules!

LE PERE.

Voyons donc, que penses-tu?

JEAN.

Hé, c'étoient des pommes de terre! Elles croissent précisément comme cela est décrit ici!

HENRI.

Et c'est aussi l'Amérique qui est proprement leur pays natal!

THEODORE.

Ah oui, c'est delà que *François Drake* les a apportées! — Mais c'étoit pourtant sot aussi à *Robinson*, de ne pas connoitre seulement les pommes de terre!



LE PERE.

D'où les connois-tu donc, toi?

THEODORE.

Bon! parce que j'en ai si souvent vû & mangé; c'est mon mets favori!

LE PERE.

Mais *Robinson* n'en avoit jamais ni mangé ni vû.

THEODORE.

Non?

LE PERE.

Non, parce qu'alors elles n'étoient pas encore connuës en Allemagne. Ce n'est guéres que depuis 40 ans qu'on les a chez nous, & il y-a bien 200 ans, que notre *Robinson* a vêcu.

THEODORE.

Oui alors —

LE PERE.

Vois-tu, mon cher Théodore, que c'est être injuste, que de se presser si fort de blâmer les autres. Il faut toujours commencer par se mettre tout-à-fait à leur place & par se demander d'abord à soi

même:

même: si l'on auroit mieux fait, qu'eux? Si, toi aussi, tu n'avois jamais vû des pommes de terre & que tu n'eusses jamais entendu dire, de quelle maniére il faut les apprêter, tu saurois d'abord tout aussi peu que *Robinson*, ce qu'on peut en faire. Que ceci te serve de leçon, de ne jamais te croire plus habile, que les autres hommes.

THEODORE.

Baise moi, mon petit Papa! Je n'y retournerai plus. —

LE PERE.

De là *Robinson* passa donc outre, mais fort lentement & avec beaucoup de précaution. Le moindre bruit, que causoit le vent en agitant les arbres & les buissons, l'effrayoit, & lui faisoit porter la main sur sa hache, pour se défendre, en cas de nécessité. Mais il voyoit toujours avec joie, qu'il s'étoit effrayé sans raison.

A la fin il arriva près d'un ruisseau, où il résolut de faire son diner. Il prit place au pié d'un gros arbre touffu, & il étoit en train de se régaler à coeur joie — lorsque tout à coup un bruit

éloigné l'effraya de nouveau horriblement.

Il regarda avec effroi de tous côtés & apperçût enfin toute une troupe —

NICOLAS.

Ah, sûrement des sauvages!

THEODORE.

Ou des lions & des tigres.

LE PERE.

Ni l'un ni l'autre! mais toute une troupe d'animaux sauvages, qui avoient quelque ressemblance avec nos brebis, excepté qu'ils avoient sur le dos une petite bosse, qui les faisoit ressembler à un chameau. Du reste ils n'étoient guères plus grands qu'une brebis.

Si vous voulez savoir, ce que c'étoient que ces animaux & comment on les appelle, je veux bien vous le dire!

JEAN.

Oh oui!

LE EPRE.

On les appelle des *Lamas*. Leur patrie est proprement cette partie de l'Amérique

(il

(il montre fur la Carte) qui appartient aux Efpagnols, & qu'on appelle le *Pérou.* C'eft là que les Américains, avant que les Européens eûffent découvert ce Pays, avoient apprivoifé cet animal, & le bâtoient comme un petit mulet pour fervir de bête de fomme. De la laine, ils favoient en faire des étoffes pour des habits.

JEAN.

Il faloit donc que les gens du Pérou ne fuffent plus auffi fauvages, que les autres Américains?

LE PERE.

Pas à beaucoup près autant! Ils habitoient, tout comme les *Mexicains*, (ici dans l'Amérique Septentrionnale!) de véritables maifons; ils avoient bâti des temples magnifiques & étoient véritablement gouvernés par des Rois.

THEODORE.

N'eft-ce pas là ce pays, d'où les Espagnols tirent tout cet or & cet argent, qu'ils vont chercher tous les ans en Amérique avec les *galions*, comme tu nous l'as raconté?



LE PERE.

Le même! — *Robinson* voyant approcher ces animaux, que nous appellerons aussi des Lamas, éprouva un violent appétit de manger du rôti, dont il n'avoit pas tâté depuis si longtems. Il chercha donc à tuer un de ces Lamas, & pour cet effet il se mit tout proche de l'arbre avec sa hache de caillou, espérant que peut-être il en passeroit un si près de lui, qu'il pourroit le frapper de la hache.

Cela arriva. Ces animaux, qui ne se défioient de rien & qui vraisemblablement n'avoient jamais été inquiettés par personne, passérent sans la moindre crainte, pour aller au ruisseau, devant l'Arbre, où *Robinson* étoit en embuscade; & y en ayant eû un, des plus petits, qui s'étoit approché d'assez près pour pouvoir être atteint, *Robinson* lui donna avec sa hache un coup si bien appliqué sur la nuque, qu'il l'étendit mort à l'instant même.

LISETTE.

O fi! Comment a-t-il pû faire cela? La pauvre petite brebis!

LA



LA MERE.

Et pourquoi ne l'auroit-il pas fait?

LISETTE.

Oui, cette pauvre petite bête ne lui avoit pourtant fait aucun mal; il auroit bien pû aussi la laisser vivre!

LA MERE.

Mais il avoit pourtant besoin de la chair de cet animal, pour s'en nourrir: & ne sais-tu pas, que Dieu nous a permis, de faire usage des animaux, toutes les fois que nous en avons besoin.

LE PERE.

De tuer un animal sans nécessité, ou de le tourmenter, ou même de l'inquietter simplément, ce seroit une cruauté; & c'est aussi ce qu'aucun homme de bien ne fera. Mais d'en tirer tout le parti possible, de les tuer pour se nourrir de leur chair, cela ne nous est point défendu. Ne savez vous plus, comme je vous l'expliquai un jour, qu'il est même bon pour les animaux, que nous en agissions ainsi avec eux?

 JEAN.



JEAN.

Ah oui, si nous n'avions pas besoin des animaux, nous n'en aurions pas soin non plus, & alors ils ne seroient pas à beaucoup près aussi bien, qu'à present; & alors il y en auroit beaucoup qui, l'hyver, mourroient de faim!

HENRI.

Oui, & ils souffriroient bien davantage, si on ne les tuoit pas & s'ils mouroient de maladie & de vieillesse; parce qu'ils ne peuvent pas s'aider mutuellement, comme les hommes s'aident mutuellement!

LE PERE.

Et puis, il ne faut pas croire non plus, que la mort que nous faisons souffrir aux animaux, leur cause autant de douleur, que cela nous paroit. Ils ne savent point d'avance qu'ils vont être tués, ils sont dés-là tranquilles & contents jusqu'au dernier moment; & le sentiment de la douleur, pendant qu'on les fait mourir, est bientôt passé.

Ce ne fut qu'au moment où *Robinson* eût tué le jeune Lama, qu'il se demanda à lui même: comment il pourroit parvenir à en apprêter la chair.

LISETTE.

Bon! ne pouvoit-il donc pas la bouillir ou la rôtir?

LE PERE.

C'eſt ce qu'il auroit fait volontiers; mais, malheureuſement, il manquoit de tout ce qu'il lui faloit pour cela. Il n'avoit point de pôt, point de broche, & qui pis eſt — il n'avoit pas ſeulement du feu!

LISETTE.

Pas de feu? — Il n'avoit qu'à en allumer!

LE PERE.

Sans doute, s'il avoit eû un briquet & de l'amadou, une pierre à fuſil & des allumettes! Mais tout cela préciſément lui manquoit.

JEAN.

Je ſai bien, ce que j'aurois fait, moi!

LE PERE.

Et quoi donc?

JEAN.

J'aurois frotté deux morceaux de bois ſec l'un contre l'autre, jusqu'à ce que le



feu y eût pris; comme font les ſauvages, ſuivant ce que nous avons lû une fois dans l'Hiſtoire des Voyages.

LE PERE.

Notre *Robinſon* eût préciſément la même idée! — Il emporta donc ſur ſes épaules le Lama qu'il avoit tué & ſe mit en chemin, pour retourner à ſa demeure.

Sur la route il fit encore une découverte, qui lui cauſa beaucoup de joie. C'étoient ſept ou huit *Citronniers* qu'il rencontra, aux piés desquels il y avoit déja pluſieurs citrons murs de tombés. Il les ramaſſa ſoigneuſement, obſerva la place ou ſe trouvoient les arbres, &, très content, ſe dépêcha d'arriver à ſon habitation.

Là ſon premier ouvrage fût d'écorcher le jeune Lama. Il en vint à bout, au moyen d'un caillou tranchant, qui lui ſervit de couteau. Il étendit, du mieux qu'il pût, la peau au ſoleil, afin de la ſécher, parce qu'il prévit, qu'elle pourroit lui être fort utile.

JEAN.

Que pouvoit il donc en faire?

LE PERE.

Oh bien des chofes! D'abord fes fouliers & fes bas commençoient déja à fe déchirer. Il penfa donc qu'il pourroit, quand il n'auroit plus de fouliers, fe faire des femelles de cette peau, & les attacher fous fes piés, afin de n'étre pas obligé d'aller tout-à-fait piès nûs. Enfuite l'hyver auffi ne laiffa pas de lui faire peur, & par cette raifon il fe réjouit beaucoup d'avoir trouvé un moyen de fe fournir de fourrure, pour ne pas mourir de froid.

Il eft vrai que pour cette inquiétude là, il auroit pû fe l'épargner, parce que dans cette région il n'y avoit jamais d'hyver.

THEODORE.

Jamais d'hyver.

LE PERE.

Non! Dans tous ces climats chauds, qui font ici entre les deux *Tropiques* dont je vous parlai derniérement, il n'y a pour l'ordinaire jamais d'hyver. Mais en revanche, pendant deux ou trois mois de l'année, les pluyes font continuelles dans ces Pays. — Pour notre *Robinfon* il ne favoit rien de tout cela, parce que dans

fa



ſa jeuneſſe il n'avoit pas voulu ſe faire inſtruire comme il faut.

JEAN.

Mais, Papa, il me ſemble pourtant que nous avons lû une fois, que les hautes montagnes, comme le *Pic de Téneriffe* & les hautes *Cordillères* dans le *Pérou*, ſont toujours couvertes de neige. Il faut donc bien que l'on ſoit là toujours en hyver; & ces montagnes ſont pourtant auſſi entre les *Tropiques!*

LE PERE.

Tu as raiſon, mon cher Jean; les régions fort élevées & montagneuſes ſont une exception. Car, ſur les ſommets de ces hautes montagnes, il y a ordinairement une neige perpétuelle. Te ſouviens-tu encore, de ce que je vous racontai de quelques contrées des Indes-Orientales, lorsque nous y fimes derniérement un voyage ſur la Carte?

JEAN.

Ah oui, que là, dans quelques contrées, l'été & l'hyver ne ſont ſéparés que de deux ou trois lieuës! Dans l'Ile de *Ceylan*, qui appartient aux Hollandois & là auſſi où — où étoit-ce donc dans ce moment?

LE

LE PERE.

Dans la Pres-qu'Ile deça le Gange. Car quand d'un côté des Monts *Gates* c'est l'hyver sur la Côte de *Malabar*, de l'autre côté de la montagne c'est l'été sur la côté de *Coromandel*, & ainsi réciproquement. La même chose doit avoir lieu aussi dans l'Ile de *Céram*, qui est une des Iles *Moluques*, où l'on n'a besoin de faire que trois lieuës, pour aller de l'hyver à l'été, ou de l'été à l'hyver.

Mais nous voila tout d'un coup fort loin de notre *Robinson*. Admirez, comment d'un seul saut notre Esprit peut se rendre en un clin d'oeuil dans des endroits, qui sont éloignés de nous de plusieurs milliers de lieuës! D'Amérique nous avons volé en Asie & à présent — prenez garde! — Zest! nous revoila en Amérique dans l'Ile de l'ami *Robinson*. Cela n'est il pas merveilleux? —

Après avoir donc ôté la peau & les entrailles du Lama & avoir coupé un quartier de derriére pour rôti; son premier soin fut de se procurer une broche. Pour cet effet il abattit un jeune arbre menu, en détacha l'écorce, & le rendit pointu par un des bouts. Après quoi il choi-



choisit une couple de branches fourchues, qui devoient servir à soutenir la broche. Les ayant également taillées en pointe par en bas, il les enfonça en terre l'une vis-à-vis de l'autre, mit le rôti à la broche, qu'il plaça ensuite entre les deux fourches, & n'éprouva pas une petite joie, en voyant, comme cette broche tournoit bien.

Il ne manquoit rien alors que le plus néceſſaire, le feu. Pour le produire par le frottement, il coupa d'un tronc ſec deux morceaux de bois, & ſe mit tout de ſuite à l'ouvrage. Il frotta de telle ſorte, que la ſueur lui découloit du viſage à groſſes gouttes; mais il ne pût pas réuſſir, à parvenir à ſon but. Car quand le bois étoit échaufé au point, de fumer déja; lui ſe trouvoit ſi fatigué, qu'il étoit néceſſairement obligé de s'arrêter quelques momens, pour reprendre de nouvelles forces. En attendant, le bois ſe refroidiſſoit toujours un peu, & tout l'ouvrage, qu'il avoit fait, devenoit inutile.

Dans cette circonſtance encore il ſentit bien vivement de combien de ſecours on eſt privé dans la vie ſolitaire,

&

& quels font les grands avantages, que nous procure la société des autres hommes.

Il n'en auroit falû qu'un seul, qui eût continué de frotter, lorsque lui même étoit fatigué; & certainement il seroit venu à bout d'allumer le bois. Mais comme cela, c'étoit la chose impossible.

JEAN.

Mais je croyois pourtant, que les sauvages faisoient du feu par le frottement.

LE PERE.

Ils en font aussi. Mais c'est que ces sauvages sont ordinairement plus forts, que nous autres Européens, qui somes élevés beaucoup trop mollement. Et puis, ils entendent mieux aussi la maniére de s'y prendre. Ils prennent deux morceaux de bois d'espéce différente, l'un de bois tendre, l'autre de bois dur, & frottent le dernier avec une grande vitesse contre le premier. Alors celuici s'allume. Ou bien encore, ils font un trou dans l'un des morceaux, y introduisent l'autre, & le tournent ensuite entre leurs mains si rapidement

&

& si continûment, qu'il commence à bruler.

De tout cela *Robinson* n'en savoit pas un mot; aussi ne réussit il point.

A la fin il jetta tristement les morceaux de bois; s'assît sur son lit de foin; appuya mélancholiquement sa tête sur sa main; donna, en soupirant profondément, plus d'un coup d'oeil au beau rôti, qui devoit demeurer là sans pouvoir étre mangé; & pensant tout-à-coup à l'hyver qui alloit venir, & à ce qu'il deviendroit alors, s'il n'avoit point de feu, il sentit une telle angoisse, qu'il fut obligé de se lever précipitamment & de marcher un peu, pour respirer plus à son aise.

Comme cela lui avoit beaucoup agité le sang, il alla à la source chercher dans une écorce de Coco un coup d'eau fraiche. Avec cette eau il mêla le jus de quelques citrons, ce qui lui fit une boisson rafraichissante, qui lui vint extrémement à point dans cette conjoncture.

Cependant la vue du rôti, dont il auroit mangé si volontiers une petite tranche, continuoit à lui faire venir

l'eau à la bouche. Enfin il se rappella, d'avoir une fois ouï-dire, que les *Tartares*, qui sont pourtant des hommes aussi, mettent sous la selle de leurs chevaux la viande qu'ils veulent manger, & la cuisent au galop. Ceci, dit-il en lui même, doit également pouvoir se faire par un autre moyen; & il résolut d'essayer.

Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait! Il alla querir deux pierres assés larges & unies, de l'espéce de celles dont il avoit fait sa hache. Entre ces deux pierres il mit une portion de viande, qui étoit sans os, & commença tout de suite à frapper sans interruption avec son maillet sur la pierre supérieure. A peine eût il fait ceci pendant dix minutes, que la pierre commença à s'échauffer. Il n'en fut que plus alerte à redoubler les coups, & en moins de demi-heure, la viande, tant par la chaleur de la pierre que par la continuité des coups, étoit devenuë si tendre, qu'elle étoit tout-à-fait mangeable.

Sans doute le gout n'en étoit pas absolument aussi bon, que si elle avoit été

rôtie comme il faut: mais pour *Robinson*, qui depuis ſi longtems n'avoit point mangé de viande, c'étoit un morceau extrémement friand. — O vous, s'écria-t-il, o vous friands d'entre mes compatriotes, à qui les meilleurs mets cauſent ſouvent du dégout, parce qu'ils ne s'accordent pas préciſément avec votre gout gâté, ſi vous aviez été huit jours ſeulement à ma place; que vous ſeriez contents à l'avenir de tout ce que Dieu vous donneroit! Que vous vous garderiez bien de dédaigner des alimens ſains, quels qu'ils fuſſent, & de montrer par là votre ingratitude envers la bonne providence qui nourrit tout!

Afin de relever encore davantage la ſaveur de ce mets, il y preſſa du jus de citron; & alors il fit un repas, comme il n'en avoit fait depuis long-tems. Il n'oublia pas non plus de remercier du fond du coeur l'Auteur de toute grace, pour ce nouveau bienfait.

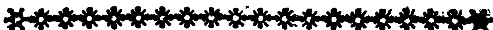
Après être ſorti de table, il tint conſeil avec lui même, ſur l'ouvrage qu'il ſeroit le plus néceſſaire d'entreprendre? La crainte de l'hyver, qu'il

avoit

avoit éprouvée ſi vivement ce jour là, fit qu'il ſe propoſa d'en employer quelques uns, uniquement à prendre ou à tuer grand nombre de Lamas, afin de ſe pourvoir de peaux. Comme ces animaux paroiſſoient être extrémement privés, il eſpéra de pouvoir obtenir, ſans beaucoup de peine, l'accompliſſement de ſes ſouhaits.

Il ſe mit au lit avec cette eſpérance, & un ſommeil doux & tranquille le paya richement de toutes les fatigues de la journée.





SIXIEME SOIRÉE.

(Le pere continue l'Hiſtoire.)

Notre *Robinſon* dormit cette fois-là jusque bien avant dans le jour. Il fut effrayé, en ſe réveillant, de voir qu'il étoit déja ſi tard, & ſe levant promptement, il voulut tout de ſuite ſe mettre en campagne contre les Lamas. Mais le Ciel l'en empêcha.

Car, lorsqu'il mit la tête hors de ſa caverne, il fut obligé de la retirer au plutôt.

LISETTE.

Pourquoi cela?

Il pleuvoit à verſe & les ondées étoient ſi violentes, qu'il n'y avoit pas moyen de ſonger à ſortir. Il réſolut donc d'attendre, jusqu'à ce que la bourrasque fut paſſée.

Mais la bourrasque ne paſſoit pas; au contraire l'ondée devenoit toujours plus

plus grosse. Elle étoit accompagnée de si forts eclairs, que sa caverne, qui d'ailleurs étoit obscure, sembloit être tout en feu; & puis suivoient des coups de tonnerre comme il n'en avoit jamais entendu. La terre trembloit à cet epouvantable fracas, & les échos des montagnes le répétoient tant de fois, que cet horrible bruit ne finissoit point.

Comme *Robinson* n'avoit pas reçu une bonne éducation, il étoit assez naturel, qu'il eût une sotte peur de l'orage.

THEODORE.

Peur du tonnerre & des éclairs?

LE PERE.

Oui, cela l'effrayoit tellement, qu'il ne savoit où se mettre, d'angoisse.

THEODORE.

Eh, c'est pourtant quelque chose de magnifique, pourquoi en étoit-il donc effrayé?

LE PERE.

La raison, je ne saurois trop la dire moi même; vraisemblablement parce que l'éclair allume quelquefois, & que de tems en tems il peut arriver aussi qu'il tue quelcun.

JEAN.

Oui, mais c'eſt pourtant ſi rare! Je peux auſſi déja me ſouvenir d'aſſéz loin, & je n'ai jamais vû que l'éclair ait tuê perſonne.

THEODORE.

Et ſuppoſé que cela arrive, on ſort ſi vîte alors de ce monde, & quand on eſt mort, on eſt auprès du bon Dieu: quel mal y a-t-il par conſéquent?

HENRI.

Ah, c'eſt pourtant ſi agréable, lorsqu'il il y a un orage! L'air en eſt ſi raffraichi, & puis c'eſt ſi beau à voir, quand l'éclair part du milieu des nuages qui ſont tout noirs.

LISETTE.

Cela me fait plaiſir auſſi. Nous feras-tu encore ſortir avec toi, mon petit Papa, quand il y aura quelque orage, afin que nous puiſſions bien le conſidérer?

LE PERE.

O que oui! — *Robinſon*, comme vous ſavez, avoit été mal inſtruit dans ſa jeuneſſe; voila pourquoi il ignoroit, combien les orages ſont un grand bienfait de Dieu; comment ils épurent l'air! Comment ils font, que tout croit beaucoup

mieux

mieux dans les champs & dans les jardins! Comment ils restaurent si agréablement les hommes & les animaux, les arbres & les plantes!

Présentement il étoit assis là dans un coin de sa caverne, les mains jointes & éprouvant des angoisses mortelles. Cependant la pluye ruisseloit, les eclairs brilloient, le tonnerre grondoit sans discontinuer. Déja l'heure de midi approchoit, & la violence de l'orage n'avoit pas du tout encore diminué.

La faim ne pressoit pas *Robinson*; car l'angoisse où il étoit, lui avoit ôté l'appétit. Mais son esprit n'en étoit que plus tourmenté par les idées les plus effrayantes.

„Le tems est venu, disoit-il en lui-même, où Dieu veut me faire porter la peine de mes transgressions! Il a retiré de dessus moi sa main paternelle; je périrai, jamais je ne reverrai mes pauvres parens!„

L'ami R.

O, pour cette fois j'avoue, que je ne suis pas du tout satisfait de l'ami *Robinson*!



NICOLAS.

Pourquoi pas?

L'AMI R.

Pourquoi? Eſt-ce que le bon Dieu n'en avoit pas déja fait aſſez en ſa faveur, pour qu'il eût pû ſavoir par ſa propre expérience, que Dieu n'abandonne qui que ce ſoit, quand on ſe confie en lui du fond du coeur & qu'on cherche ſincérement à ſe corriger? Eſt-ce qu'il ne l'avoit pas ſauvé du danger le plus imminent de perdre la vie? Eſt-ce qu'il ne l'avoit pas déja ſecouru au point, qu'il ne devoit plus craindre de mourir de faim? — Et pourtant être ſi découragé! Fi! Cela n'étoit pas joli à lui.

LA MERE.

Je ſuis de votre ſentiment, mon cher R.; mais ayons compaſſion de ce pauvre garçon! Ce n'étoit que depuis peu qu'il avoit commencé à faire des réflexions, & par conſéquent il étoit impoſſible qu'il fut déja auſſi avancé, qu'un autre, qui ſe ſeroit appliqué, dès ſa premiére jeuneſſe, à ſe corriger.

LE PERE.

Tu as raiſon, ma bonne amie. Donne ta main, que je la baiſe pour te remercier

cier de ta compaſſion pour mon pauvre *Robinſon*, que j'affectionne beaucoup depuis quelque tems, parce que je vois, qu'il eſt dans le bon chemin.

Pendant qu'il étoit-là aſſis, accablé d'inquiétude & de ſoucis, l'orage parût enfin ſe relâcher. A meſure que les coups de tonnerre devenoient plus foibles & que la pluye diminuoit peu-à-peu, l'eſpérance ſe reveilla dans ſon ame. Il crût que pour à préſent il pourroit bien ſe mettre en route & il alloit prendre ſa gibbeciére & ſa hache, lorsque tout-à-coup — qu'en penſez vous? — il tomba à la renverſe, tout étourdi & ſans connoiſſance.

JEAN.

Eh bien! Que lui arriva-t-il donc?

LE PERE.

Rrrrrrr — pouf! Juſte au deſſus de ſa tête! La terre trembla & *Robinſon* fut renverſé comme mort. C'eſt que le tonnerre étant tombé ſur l'arbre, qui étoit au deſſus de la caverne, l'avoit mis en pièces avec un éclat ſi épouvantable, que le pauvre *Robinſon* en perdit l'uſage de ſes ſens, & s'imagina avoir été tué lui-même.

Il demeura longtems par terre, avant que de reprendre ses esprits. A la fin, s'étant apperçu qu'il vivoit encore, il se releva; & la premiére chose, qu'il découvrit devant la porte de sa caverne, fut une partie de l'arbre, que la foudre avoit mis en pièces & jetté à bas. Nouveau malheur pour *Robinson!* Comment attacher à l'avenir son échelle de corde, si tout l'arbre, ainsi qu'il le croyoit, étoit brisé.

Comme pendant ce tems la pluye avoit tout-à-fait cessé, & qu'on n'entendoit plus de tonnerre: il se hasarda enfin à sortir. Et que vit il alors?

Quelque chose, qui tout d'un coup le pénétra de nouveau de reconnoissance & d'amour pour Dieu, & le couvrit de confusion d'avoir pû se laisser aller au découragement, comme il avoit fait! Il faut savoir que le tronc de l'arbre, qui avoit été frappé de la foudre, étoit tout en feu. Par là, *Robinson* se trouvoit donc tout à coup pourvû de ce qui lui avoit le plus manqué, & ainsi la Providence divine avoit eû de lui le soin le plus marqué, précisément dans le tems, où il

s'étoit

s'étoit imaginé dans sa détresse, en avoir été abandonné.

Plein de sentimens inexprimables d'allégresse & de gratitude, il leva ses mains au ciel & remercia, à haute voix & en versant des larmes de joie, le tendre Père des hommes, qui gouverne tout, & qui, lors même qu'il permet les événemens les plus effrayans, agit toujours par les raisons les plus sages & les plus charitables. „O! s'écria-t-il, qu'est-ce donc que de l'homme, de ce pauvre ver de terre dont les vues sont si courtes, qu'est-ce que de lui, pour oser murmurer contre ce que Dieu fait, & ce que *lui* ne comprend pas!„

Dès-lors il eût du feu, sans avoir eû la moindre peine de l'allumer; dès-lors il lui fut aisé d'entretenir ce feu; & dès-lors il eût raison d'étre moins inquiet sur sa subsistance dans cette Ile déserte. — La chasse d'aujourd'hui fut remise, parce que *Robinson* voulut tout de suite tirer parti du feu, & préparer son rôti, qui étoit encore là embroché de la veille.

Comme la flamme n'avoit pas encore gagné la partie inférieure du tronc, où

pen-



pendoit ſon échelle de corde, il pouvoit monter en toute ſureté. Il le fit; il prit un tiſon, deſcendit avec cela dans l'enclos qui étoit à l'entrée de ſa demeure, y alluma un beau feu devant ſon rôti. & regrimpa enſuite vers le tronc qui bruloit, pour éteindre le feu. Il en vint à bout en peu de tems.

Et pour lors il ſe mit à faire l'office de marmiton; il entretenoit le feu & tournoit la broche avec application. La vuë du feu le réjouiſſoit & le touchoit infiniment. Il le regardoit comme un préſent précieux, que Dieu lui avoit envoyé des nues; & pendant qu'il réfléchiſſoit ſur les grands avantages qu'il en retireroit, ſes yeux ſe tournoient ſouvent avec reconnoiſſance vers le Ciel. Toutes les fois qu'il vit du feu dans la ſuite, ou qu'il penſa à du feu, il ne manqua jamais de ſe dire: *cela auſſi Dieu me l'a donné!*

L'Ami B.

Il n'eſt pas étonnant, ſi quelques pauvres hommes ignorans & qui n'avoient jamais été inſtruits, ſe ſont imaginés que le feu, qui conſerve tout ce qui vit ſur la terre, étoit Dieu lui-même.

Jean.

JEAN.

Y a-t-il eû des gens qui l'ont cru?

L'AMI B.

Oui! Mais Dieu soit béni, nous autres nous sommes mieux instruits, & nous savons que le feu, n'est pas Dieu même, mais un bienfait de Dieu, comme l'eau, la terre & l'air, qu'il a créés pour l'amour de nous!

A son souper de la veille & au gout de la viande qu'il avoit cuite à coups de maillet, *Robinson* avoit trouvé le sel à dire. Il espéra qu'avec le tems il pourroit en trouver dans son Ile; mais pour le présent il se contenta d'aller au rivage, chercher dans une noix de Coco de l'eau de mer. Il en arrosa son rôti à différentes reprises, & le sala ainsi faute de mieux.

A cette heure il paroissoit cuit à point. La joie, avec laquelle *Robinson* en coupa la premiére tranche & porta le premier morceau à la bouche, ne peut se décrire que par quelcun qui, comme lui, n'auroit gouté de quatre semaines une seule bouchée d'un mets préparé comme il faut, & qui auroit déja entié-

rement

rement renoncé à l'espérance d'en gouter jamais de semblable.

La grande question fut alors: comment il pourroit empêcher, que son feu ne s'éteignit jamais?

THÉODORE.

O c'est ce qu'il pouvoit empêcher aisément! Il n'avoit qu'à toujours ajouter de nouveau bois.

LE PERE.

Fort bien; mais lorsqu'il dormoit, &, durant la nuit s'il survenoit tout à coup une ondée: comment faire alors?

LISETTE.

Sais-tu une chose, Papa? J'aurois fait le feu dans ma caverne, où la pluye ne pouvoit pas venir.

LE PERE.

Pas mal! Mais malheureusement sa caverne étoit si petite, qu'elle lui servoit tout juste de gite; & puis, de cheminée, il n'y en avoit pas non plus. Il n'auroit donc pas pû y durer de fumée.

LISETTE.

Oui, en ce cas je ne saurois l'aider.

JEAN.

C'eſt pourtant terrible, qu'il faille toujours qu'il ſe trouve quelque choſe, qui le mette dans l'embarras! Souvent on croiroit que le voila une fois du moins tout-a-fait heureux! — mais votre ſerviteur! d'abord il y a quelque choſe de nouveau qui revient à la traverſe!

LE PERE.

Tant il eſt vrai, qu'il eſt extrémement difficile à chaque homme en particulier, de pourvoir lui ſeul à tous ſes beſoins; & tant ſont grands les avantages que nous procure la vie civile! O mes Enfans, nous ne ſerions que de pauvres miſérables étres, tous tant que nous ſommes, ſi chacun de nous étoit obligé de vivre ſeul, & ſi perſonne ne pouvoit s'attendre aux ſecours de ſes ſemblables! Mille mains ne ſuffiſent pas pour préparer, tout ce dont un ſeul d'entre nous à beſoin chaque jour!

JEAN.

O, Papa —

LE PERE.

Ne crois-tu pas, mon cher Jean? Eh bien! voyons un peu tout ce que tu as pris & tout ce qu'il t'a falu aujourd'hui!

Pre-

Premiérement tu as dormi jusqu'au lever du soleil, & cela dans un véritable lit; n'est il pas vrai?

JEAN.

Sur des matelas.

LE PERE.

Bien! Les matelas sont rembourrés de crin. Ce crin, deux mains l'ont coupé, deux l'ont pesé & vendu, deux l'ont empaqueté & expédié, deux l'ont reçû & dépaqueté, deux l'ont revendu au sellier ou au tapissier. Les mains du tapissier ont démêlé le crin qui étoit brouillé, & en ont garni le matelas. La couverture du metelas est de toile rayée, & cette toile d'où est elle venue?

JEAN.

C'est le tisserand qui l'a faite.

LE PERE.

Et que lui a-t-il falu pour cela?

JEAN.

Eh, un métier & du fil, & une ensouple, & un ourdissoir & de la colle & —

LE PERE.

En voila assez! Combien de mains n'a-t-il pas falû occuper, avant que le métier

ait



ait été achevé! Nous ne mettrons que peu — vingt! La colle se fait de farine: que de choses ne faut-il pas avant que d'avoir de la farine! Combien de centaines de mains ne doivent pas se remuer, pour faire tout ce qui appartient à un moulin, où l'on moût la farine! — Le tisserand a principalement besoin de fil, & d'où le prend-il?

JEAN.

Ce sont les fileuses qui le filent.

LE PERE.

Et de quoi?

JEAN.

De lin.

LE PERE.

Et sais-tu encore, par combien de mains il faut que passe le lin, avant qu'on puisse le filer?

JEAN.

O que oui, nous avons encore calculé cela derniérement! D'abord il faut que le paysan crible la graine de lin, afin qu'il ne s'y mêle point d'ivraye ensuite il faut fumer le champ, & le l'abourer une couple de fois. Ensuite on séme, puis on herse. Quand après cela le lin commence à pousser, il vient une quan-

tité de femmes & de filles, qui ôtent la mauvaiſe herbe. Quand alors il a aſſez crû, elles arrachent les tiges, & les paſſent par le *peigne*, afin d'en faire tomber les petits boutons de graine —

NICOLAS.

Oui, & puis elles lient les tiges par petits paquets & les mettent dans l'eau!

HENRI.

Et quand ces paquets y ont été aſſez longtems, on les en retire —

THEODORE.

Et on les met au ſoleil, afin qu'ils ſe ſéchent —

CHARLOT.

Et puis on *teille* le lin ſur le *briſoir* —

LISETTE.

Non pas s'il vous plait, mon cher Monſieur, d'abord il faut qu'on le *batte!* N'eſt il pas vrai, Papa?

CHARLOT.

Ah c'eſt vrai, & alors on le teille & alors —

JEAN.

Alors on le *ſerance* ſur le *ſeran*, qui a tant de pointes de fer, afin que *létoupe* en ſorte.

HENRI.



HENRI.

Et puis on fait encore autre chose — je sais — o d'abord, d'abord! — on le *vanne* avec le *van!*

LE PERE.

A présent réunissez un peu tout ce qu'il faut, avant que d'avoir de la toile; considérez en même tems, combien de sortes de travaux exigent tous les instrumens, qui sont nécessaires au laboureur, à celle qui prépare le lin, & à la fileuse: & vous m'avouerez, que ce ne seroit pas en dire trop, si je soutenois, qu'uniquement pour faire le matelas, sur lequel vous reposez si mollement, il y a eû plus de mille mains d'occupées!

THEODORE.

C'est pourtant prodigieux! Mille mains!

LE PERE.

Après cela considérez, de combien d'autres choses vous avez journellement besoin; & dites-moi un peu alors, s'il faut étre surpris, que *Robinson* se soit trouvé à tout moment dans l'embarras & dans la peine, puisque pas une seule autre main, que les siennes, ne travailloit pour lui, & qu'il n'avoit pas un seul de tous les instrumens, au moyen desquels

on peut, chez nous, achever ſi aiſément les choſes?

Ce qui l'embarraſſoit donc alors étoit, l'expédient qu'il s'agiſſoit de trouver, pour empêcher que ſon cher feu ne s'éteignit. Tantôt il ſe frottoit le front, comme s'il vouloit tirer de force quelque bonne idée de ſa tête; tantôt, laiſſant tomber ſes mains, il alloit à pas precipités haut & bas dans ſon enclos, ne ſachant pendant longtems, ce qu'il faloit entreprendre. A la fin ſes yeux ſe portérent par hazard ſur le rocher qui bordoit la colline, & dès ce moment il ſût ce qu'il avoit à faire!

HENRI.

Comment cela?

LE PERE.

Il ſortoit du rocher, à hauteur d'environ une aune au deſſus de terre, une pierre fort grande & fort épaiſſe.

CHARLOT.

De quelle grandeur étoit-elle bien?

LE PERE.

Il ne m'a pas été poſſible de m'en procurer une gravure exacte: mais je préſume, qu'elle étoit à peu-près longue

comme

comme moi. Sa largeur & ſon épaiſſeur pouvoient étre d'une bonne aune.

Quoiqu'il eût fortement plû, la place ſous la grande pierre étoit reſtée auſſi ſéche, que s'il y avoit eû véritablement un toit par-deſſus. *Robinſon* vit dans le moment, que cela pourroit lui faire un foyer parfaitement ſûr. Mais il vit plus encore. Car il obſerva, qu'il lui ſeroit aiſé de tirer de cette place une cuiſine dans les formes avec foyer & cheminée; il réſolut, de mettre tout de ſuite la main à l'oeuvre.

Avec ſa bêche il creuſa en terre à environ une bonne aune de profondeur au deſſous de la grande pierre. Après cela il conçût le projet, de fermer, d'une véritable muraille, les deux côtés de cette place, jusqu'au haut de la groſſe pierre.

THEODORE.

Oui, comment pouvoit-il donc faire une muraille?

LE PERE.

Comme il donnoit alors la plus grande attention à tout ce qu'il rencontroit, & qu'il ſe demandoit toujours à lui même: *à quoi ceci pourroit-il bien ſervir?* — il n'avoit eû garde de laiſſer échapper

une certaine terre argilleuſe, qu'il avoit vue quelque part dans ſon Ile. Au contraire il s'étoit dit d'abord: hé, il y auroit peut-être moyen de faire de cela des briques, pour élever un mur!

Cela lui revint alors dans l'eſprit; & ayant presque achevé de creuſer ſa cuiſine, il prit ſa bêche & ſon couteau de caillou, & ſe rendit à l'endroit, où étoit la terre argilleuſe, afin de ſe mettre ſur le champ à l'ouvrage.

La forte pluye avoit rendu la terre graſſe ſi molle, qu'il lui fut facile de la pointer, de l'equarrir en forme de briques & de la couper à l'uni avec ſon couteau. Après en avoir préparé en peu de tems une aſſez bonne quantité, il poſa ces briques les unes à côté des autres dans un endroit, où le ſoleil donnoit toute la journée. Il réſolut de continuer cet ouvrage le lendemain, & s'en retourna à la maiſon, pour manger le reſte de ſon rôti, parce que l'activité avec laquelle il avoit travaillé, avoit aiguiſé ſon appétit. Afin de ſe régaler une fois royalement, dans un jour de réjouiſſance comme celui là, il ſe permit auſſi, d'ajouter à ſon ſouper une

noix

noix de coco du petit nombre de celles qui reſtoient encore.

Le repas fut ſplendide. — Ah! dit *Robinſon* en ſoupirant du fond d'un coeur ſatisfait, & pourtant triſte en même tems — ah! que je ſerois actuellement heureux, ſi j'avois un ſeul ami, ſeulement un homme, fût-ce le plus miſérable mendiant, pour me tenir compagnie; un ſeul homme à qui je puiſſe dire, que je l'aime, & qui me diſe à ſon tour, qu'il m'aime auſſi! Que n'ai-je du moins le bonheur, de poſſéder quelqu'animal privé — un chien ou un chat — à qui je puiſſe faire du bien, afin de gagner ſon affection! Mais d'étre comme cela abſolument ſeul, abſolument ſeparé de tout étre vivant! — Ici quelques larmes coulérent le long de ſes joues.

Il ſe reſſouvint alors du tems, où ſouvent il avoit vêcu en diſſention & en diſpute avec ſes fréres & d'autres camarades; & il s'en reſſouvint avec la plus amére douleur. Ah! diſoit-il en lui même; que je connoiſſois mal dans ce tems là tout ce que vaut un ami, & combien peu nous pouvons nous paſſer



de l'amour des autres hommes, lorsque nous voulons vivre heureux! O ſi à préſent je commençois ma premiére jeuneſſe, avec quelle affabilité, avec quelle complaiſance, avec quelle douceur ne me comporterois-je pas envers mes fréres & envers d'autres enfans. Que je ſupporterois volontiers de petites offenſes, & que je prendrois à tâche de forcer, par ma bonté & mon honnêteté, tous les hommes à me vouloir du bien à leur tour! Dieu! Dieu! — Pourquoi n'ai-je ſû apprécier le bonheur de l'amitié, que lorsque ce bonheur a été perdu pour moi — helas! perdu pour toujours!

Là-deſſus ayant tourné fortuitement ſes regards vers l'entrée de ſa logette, il apperçut une araignée, qui avoit tendu ſa toile dans un coin. L'idée, de coucher ſous un même toit avec un étre vivant, le remplit de tant de joie, qu'il ne s'embaraſſa pas du tout alors de l'eſpéce de l'animal. Il ſe propoſa d'attraper chaque jour des mouches pour cette araignée, afin de lui donner à connoitre qu'elle demeuroit dans un lieu de franchiſe & d'amitié, & afin de l'apprivoiſer, s'il y avoit moyen.

Comme

Comme il faiſoit encore jour, & que l'air rafraichi par l'orage étoit on ne pouvoit pas plus agréable: *Robinſon* ne voulut point encore ſe mettre au lit; & pour employer le tems à quelque choſe d'utile, il reprit ſa bêche, & recommença à creuſer la terre de ſa cuiſine. Tout-à-coup il donna, ſur quelque choſe de dur qui étoit dans la terre, & qui lui auroit presque caſſé ſa bêche.

Il crût, que c'étoit une pierre: mais quel ne fut pas ſon étonnement lorsqu'il eût tiré cette maſſe, & qu'il eût découvert, que c'étoit — *de l'or tout pur!*

JEAN.

Bonté! Il faut pourtant avouer qu'il a auſſi bien du bonheur, ce *Robinſon!*

LE PERE.

Un bonheur ſurprenant! La maſſe d'or étoit ſi épaiſſe, qu'en la monnoyant, on auroit bien pû en tirer cent-mille écus. Le voila donc, de ce moment, un homme puiſſamment riche; & que de ſortes de choſes ne pouvoit-il pas ſe procurer à préſent? Il pouvoit faire bâtir un palais; il pouvoit avoir caroſſe, chevaux, laquais coureurs, ſinges & marmots; il pouvoit — —



THEODORE.

Oui, mais, d'où vouloit-il prendre tout cela dans son Ile? Il n'y avoit là personne, qui eût quelque chose à vendre!

LE PERE.

Oui-dà, c'est à quoi je n'avois pas songé! — Pour notre *Robinson* il y pensa tout de suite. Au lieu de se réjouir du trésor qu'il avoit trouvé, il le poussa du pié avec mépris & dit: demeure là par terre misérable métal, dont les hommes sont pour l'ordinaire si avides! A quoi peux-tu me servir! O si, à ta place, j'avois trouvé un bon morceau de fer, d'où j'aurois pû peut étre me forger une hache ou un couteau! Que je te donnerois volontiers pour une poignée de clous de fer ou pour quelqu'instrument utile!— Et comme cela il laissa à terre avec mépris tout ce précieux trésor, & dans la suite il daigna à peine le regarder, en passant.

LISETTE.

Sais-tu une chose, Papa? Celui-là fit précisement, comme le coq.

LE PERE.

Comme quel coq?

LISETTE.

Eh! ne fais-tu plus la fable, que tu nous a contée un jour: Il y-avoit une fois un coq?

LE PERE.

Et.puis?

LITÈTTE.

Qui gratta dans un fumier & trouva — eh! qu'étoit-ce encore?

LE PERE.

Une perle?

LISETTE.

Ah juſte, c'étoit une perle!. Il dit alors: à quoi me ſers-tu, avec ton éclat? Si j'avois trouvé, au lieu de toi, un grain d'orge, ce ſeroit bien mieux mon affaire. Et là-deſſus il laiſſa la perle à terre, ſans s'en inquietter davantage!

LE PERE.

Très bien; *Robinſon* fit tout juſte la même choſe avec la maſſe d'or.

Alors la nuit approcha. Le ſoleil depuis longtems déja s'étoit enfoncé dans la mer —

THEO-



THEODORE.

Dans la mer?

LE PERE.

Cela paroit ainſi à ceux, qui habitent dans une Ile, où ils ne voyent tout autour d'eux, que de l'eau. Il leur ſemble véritablement, que le ſoleil s'enfonce le ſoir dans la mer, lorsqu'il ſe couche; & à cauſe de cela on s'exprime quelquefois de cette manière, comme ſi cela étoit réellement ainſi.

L'agréable Lune ſe leva à l'autre bout du Ciel & répandit des rayons ſi gracieux dans la caverne de *Robinſon*, que le plaiſir qu'il en eût, l'empêcha d'abord de s'endormir.

LISETTE.

O regarde, regarde, cher Papa, voila notre Lune qui paroît auſſi là bas!

JEAN.

Ah! oui! — oh comme c'eſt ſuperbe!

CHAR-

CHARLOT.

Pourquoi eſt-ce donc que Papa ôte ſon bonnet?

JEAN (*bas*)

Paix, Charlot! Je crois qu'il prie Dieu.

CHARLOT (*bas à Jean*)

Eh, pourquoi donc?

JEAN (*bas*)

Sans doute qu'il rend grace à Dieu, d'avoir créé cette belle Lune.

(*Après une petite pauſe*)

LE PERE.

Eh bien, mes Enfans, *Robinſon* dort, tandis que ſon feu, entretenu par de gros morceaux de bois, continue lentement à bruler. Et vous que ſongez vous à faire pendant ce tems?

NICOLAS.

O ne rentrerons nous pas dans nòtre cabinet de verdure, ayant que de nous mettre au lit?



THEODORE.

Oh oui, dans le cabinet!

LE PERE.

Eh bien venez donc, mes amis, allons chanter, à la clarté de cette Lune brillante, un cantique de louange à la gloire de notre Créateur, pour les plaisirs que nous avons goutés dans cette journée.

Et tous prirent avec joie le chemin du cabinet.



SEP-

SEPTIEME SOIRÉE.

Le lendemain au soir *Jean*, *Nicolas* & *Theodore* tirérent le Pére par le bras & par la basque de son habit hors de la porte de la maison. Les autres, les ayant entendu crier à l'aide, accoururent aussi, & tous alors l'entrainérent, sans compliment.

LE PERE.

Hé bien, où pretendez vous donc me faire aller, terribles gens que vous étes?

JEAN.

Eh, sur la pelouse, sous le pommier!

LE PERE.

Pourquoi cela donc?

NICOLAS.

O la suite de notre *Robinson!* Oui! Oui!

THEODORE.

Oh oui! La suite de notre *Robinson!* Tu feras aussi mon meilleur, mon plus doux petit Papa!

LE PERE.

Oui, voila qui eſt fort bien; mais j'ai peur, que mon *Robinſon* ne vous faſſe plus plaiſir!

JEAN.

Plus de plaiſir? Qui a dit ça?

LE PERE.

Perſonne! Mais, ſi je ne me trompe, hier au ſoir je vis bailler quelques uns d'entre vous; & c'eſt là d'ordinaire une marque, que l'on s'ennuye.

THEODORE.

Oh non, certainement pas! Cela ne venoit, que de ce que nous avions tant bêché dans notre jardin. En vérité, quand on a bêché toute l'après dinée on peut bien étre endormi un peu!

NICOLAS.

Aujourd'hui nous n'avons fait qu'arracher de la mauvaiſe herbe & arroſer les couches de ſalade; nous voici encore très éveillés.

LISETTE.

Oui, nous voici encore très éveillés; regarde un peu, comme je ſaute!

LE

LE PERE.

Puisque vous le voulez donc, je le veux bien auſſi; mais il faut me dire, quand cela commencera à vous laſſer.

JEAN.

Oui, oui! — Enſuite? —

LE PERE.

Comme la chaleur étoit inſupportable dans l'Ile de *Robinſon*, pendant le jour; il ſe voyoit obligé, lorsqu il entreprenoit quelqu'ouvrage, d'y travailler de grand matin, ou le ſoir. Il ſe leva donc avant le ſoleil, ajouta de nouveau bois à ſon feu, & mangea une moitié de noix de Coco, qui lui étoit reſtée de la veille. Là-deſſus il voulut mettre à la broche un autre rôti de ſon Lama; mais il trouva, que la chair ſentoit déja mauvais, à cauſe des chaleurs exceſſives. Il falut donc que l'envie de manger de la viande, lui paſſât pour aujourd'hui.

Voulant alors prendre le chemin de la terre graſſe & ayant mis ſa gibbeciére, il y trouva encore les pommes de terre, qu'il avoit emportées l'avant-veille à tout hazard. L'idée lui vint, de les mettre près de ſon feu dans de la cendre chaude, pour voir, ce que cela pourroit



devenir, lorsque cela feroit rôti? Là-deffus il partit.

Il travailla fi diligemment, qu'il eût préparé, même avant qu'il fut midi, tout autant de briques de terre graffe qu'il préfumoit en avoir befoin pour le mur, qui devoit border fa cuifine. Après cela il alla au rivage à la découverte de quelques huitres. Mais au lieu d'huitres, qu'il ne trouva qu'en petit nombre, il découvrit ici, avec la plus grande joie, une autre nourriture, qui valoit encore mieux que la premiére.

Jean.

Qu'eft-ce que c'étoit donc?

Le pere.

C'étoit un animal, dont à la verité il n'avoit jamais mangé lui même, mais dont il avoit pourtant ouï dire, que la chair étoit délicate & faine.

Jean.

Hé bien, qu'étoit-ce donc?

Le pere.

Une tortue; & même fi grande, qu'il eft rare d'en voir ici de femblables. Elle pouvoit bien pefer cent livres.

Theo-

THEODORE.

Ah, il faloit que ce fut un monſtre de tortue! Y en a-t-il donc de pareilles?

JEAN.

Oh, il y en a de bien plus grandes encore! As-tu oublié, l'Hiſtoire des Voyages, que Papa nous a lue? Les tortues que les gens, qui faiſoient le tour du monde, prirent dans la Mer du Sud! Celles-là peſoient trois cents livres.

THEODORE.

Trois cents livres! C'eſt pourtant prodigieux!

LE PERE.

Robinſon chargea ſa trouvaille ſur ſes épaules & la traina lentement au logis. Ici il ſe mit à frapper tant avec ſa hache ſur la partie inférieure de l'écaille, qu'à la fin elle éclata. Enſuite il ſe rendit maitre de la tortue, la tua, & en coupa une bonne portion pour la rôtir. Il la mit à la broche, & comme le travail lui avoit donné de l'appétit, il attendit avec impatience qu'elle fut cuite.

Pendant qu'il tournoit la broche, il rumina dans ſa tête; ce qu'il pourroit faire du reſte de la chair de tortue; afin

de la préferver de corruption. Pour la faler, il n'avoit ni cuve ni fel.

Il prévit avec douleur, que toute fa belle tortue, dont il auroit pû fe nourrir huit jours & au delà ne feroit déja plus mangeable le lendemain, & malgré cela il ne s'avifa d'aucun expédient, pour pouvoir la faler. Tout à coup il lui vint une idée! L'écaille fupérieure de la tortue étoit comme une véritable jatte. Je m'en fervirai, dit-il en lui même, en guife de cuve. Mais le fel? —

Voyez! le grand fot que je fuis! reprit-il en fe frappant le front. Ne puis-je pas arrofer cette viande avec de l'eau de mer, & cela ne fera-t-il pas, ou peu s'en faut, le même effet que fi elle étoit dans de la faumure? O à merveille! à merveille! s'écria-t-il; & la joie lui fit tourner la broche avec une fois plus de viteffe, qu'auparavant.

Préfentement le rôti étoit cuit à point. Ah! dit *Robinfon* en foupirant, après en avoir gouté avec plaifir un bon petit morceau d'appétit; qui auroit avec cela le moindre morceau de pain! Que j'ai été ftupide dans ma jeuneffe, de n'a-

voir

voir pas fû reconnoitre, combien c'eſt une grande faveur de Dieu, qu'un morceau de pain ſec! Dans ce tems-là, pour me contenter, il faloit toujours y ajouter du beurre, & quelquefois même encore du fromage par-deſſus. O inſenſé que j'étois! Que n'ai-je à préſent le pain noir de ſon, qu'on faiſoit pour le chien qui gardoit notre jardin! Que je m'eſtimerois heureux!

Tandis qu'il s'occupoit de cette penſée, il ſe ſouvint des fruits qu'il avoit mis le matin dans la cendre chaude. Je veux pourtant voir, dit-il, ce que cela ſera devenu; & il en tira un.

Quelle nouvelle joie! Ce fruit ſi dur étoit devenu ſi tendre, & après qu'il l'eut ouvert, ſon odorat en fut frappé ſi agréablement, qu'il le porta à la bouche, ſans ſe conſulter davantage. Et tenez! le gout de ce légume étoit auſſi agréable, auſſi agréable que — hé bien, qui m'aidera à faire une comparaiſon?

L'Ami B.

Auſſi agréable, que le gout d'une pomme de terre!

LE PERE.

Bien! c'eſt tout dire en un ſeul mot! Ainſi — le gout de cette pomme de terre rôtie étoit auſſi agréable, que le gout d'une pomme de terre; & *Robinſon* remarqua tout de ſuite, que ce légume pourroit lui tenir lieu de pain.

Il fit donc encore un repas, à bouche que veux-tu. Après quoi, comme le ſoleil étoit brulant, il ſe mit un peu ſur le lit, afin de s'occuper de toutes ſortes de conſidérations, durant le tems, qu'il ne pouvoit pas travailler.

„Quel ouvrage dois-je à préſent entreprendre?„ dit-il en lui même. Il faut d'abord que le ſoleil durciſſe mes briques, avant que je puiſſe commencer mon mur. Le mieux ſera donc ſans doute, d'aller en attendant à la chaſſe, pour tuer une couple de Lamas. — Mais que faire de toute cette viande? — Hé quoi? Si j'arrangeois ma cuiſine de maniére, à pouvoir y fumer quelque choſe? — „A merveille!„ s'écria-t-il; là deſſus il ſaute promptement du lit & va ſe placer devant l'endroit de ſa future cuiſine, afin de déliberer ſur ce qu'il y auroit de mieux à faire, pour parvenir à ſon but.

Il vit bientôt, que la chofe pourroit fort bien réuffir. Il n'avoit qu'à faire deux trous aux deux pans de la muraille qu'il vouloit élever, & y paffer un gros bâton. Il lui étoit facile alors d'y pendre fes jambons, & la chambre-à-fumer étoit faite!

Peu s'en falût que la tête ne lui tournât de joie, à cette heureufe idée. Que n'auroit-il pas donné, fi fes briques eûffent été déja affez durcies, pour pouvoir commencer fur le champ ce grand ouvrage! Mais que faire? Il falût fe réfoudre d'attendre, jusqu'à ce que le foleil eût achevé de durcir les briques.

Qu'entreprendre cependant pour cette après-dinée? — Tandis qu'il réfléchiffoit là-deffus, il lui vint une nouvelle idée, qui furpaffoit de beaucoup en excellence, toutes celles, qu'il avoit eûes jusqu'ici. Il s'étonnoit de fa bêtife, de n'avoir pas fongé à cela plustôt!

JEAN.

Qu'eft-ce que c'étoit donc?

LE PERE.

Pas davantage que ceci: il voulût, pour avoir compagnie & pour fournir à fa fubfiftance, élever quelques animaux domestiques!



THEODORE.

Ah, fûrement des Lamas?

LE PERE.

Jufte! auffi étoient-ce les feuls animaux qu'il eût vûs jusqu'à préfent. Comme ces Lamas paroiffoient fi extrémement privez, il efpéra bien qu'il réuffiroit, à en attraper une couple en vie.

THEODORE.

O c'eft charmant! Je voudrois être avec lui, pour en attraper auffi, une couple!

LE PERE.

Mais comment voudrois-tu t'y prendre, mon cher Théodore? Il n'y a pas d'apparence, qu'ils foyent privez au point, de fe laiffer attraper avec les mains.

THEODORE.

Comment *Robinfon* vouloit-il donc s'y prendre?

LE PERE.

C'étoit là précifément le point; & voila fur quoi il entra dans de longues & de férieufes délibérations. — Mais l'homme, lorsqu'il s'agit d'une entreprife, qui d'elle même n'eft pas impoffible, l'homme n'a qu'à *vouloir* bien férieufement & avec perfévérance; & rien n'eft trop difficile à fon efprit & à fon activité. Tellement

font

ſont grandes & multipliées les facultés, dont notre bon Créateur nous a doués!

Faites-y attention, mes chers amis, & ne déſeſpérez jamais d'un heureux ſuccès dans quelque travail difficile, pourvû que vous preniez la ferme réſolution, de ne pas vous relâcher, jusqu'à ce que vous l'ayez conduit à ſa fin. Une application opiniâtre, une méditation ſoutenue, & un courage qui perſévére, ſont déja venus à bout de bien des choſes, qu'on regardoit d'abord comme impoſſibles. Ne vous laiſſez donc jamais décourager par les difficultés, que vous rencontrez dans une affairè; mais penſez toujours, que plus il a falu d'efforts pour achever un ouvrage, & plus on a de joie à la fin, d'en étre venu à bout!

Notre *Robinſon* parvint également à imaginer bientôt un moyen, comment il pourroit prendre les Lamas tout vivans.

JEAN.

C'étoit?

LE PERE.

Il ſe propoſoit, d'arranger une corde de façon, à pouvoir en faire un lacet. Après

cela il vouloit ſe cacher de nouveau derriére un arbre, & jetter le lacet ſur la tête du premier Lama, qui s'approcheroit de lui.

Dans ce deſſein il fila une corde paſſablement forte; & dans quelques heures la corde & le lacet furent achevés. Il fit quelques eſſais, pour voir ſi cela ſerreroit bien; & la choſe alloit à ſouhait.

Comme l'endroit, où les Lamas avoient coûtume de ſe rendre à l'eau étoit un peu éloigné; & comme il ne ſavoit, s'ils y viendroient auſſi le ſoir, vû que derniérement ils y avoient été vers midi; il remit jusqu'au lendemain à faire ſon coup, & fit en attendant les préparatifs néceſſaires pour ſon voyage.

C'eſt-à-dire qu'il alla à l'endroit, où croiſſoient les pommes de terre & qu'il en remplit toute ſa gibbeciére. Il en remit encore une partie dans de la cendre chaude, pour les rôtir, & jetta les autres dans un coin de ſa caverne, afin de les conſerver pour les jours ſuivans. Après cela il coupa auſſi un morceau conſidérable de ſa tortue pour le ſoir & le lendemain & arroſa ce qui

reſtoit

restoit avec de l'eau de mer, qu'il avoit apportée pour cet effet.

Là-dessus il creusa dans la terre un petit trou, qui devoit lui servir de cave, en attendant. Il y plaça son ecaille de tortue avec la viande salée, mit par-dessus le morceau de rôti pour le soir, & couvrit de branches l'ouverture du trou.

Le reste de l'après-dinée il le consacra, afin de récréer son ésprit, à une agréable promenade le long du rivage de la mer, d'où soufffloit un vent frais d'Est, qui rafraîchissoit un peu la chaleur de l'air. Ses yeux contemplérent avec joie l'immense Océan, dont la surface n'étoit que ridée par de petites vagues, qui se succédoient lentement les unes aux autres. Il tourna passionnément ses regards vers la partie du monde, où étoit située sa chére patrie, & quelques larmes s'échappérent en tremblant le long de ses joues, au vif souvenir de ses Parens bien-aimés.

„Que font ils présentement ces pauvres Parens désolés? s'écria-t-il tout en pleurs & en se tordant les mains.„ S'ils ont survêcu à l'amére douleur, que moi malheureux je leur ai causée: ah! dans

dans quelle triſteſſe ne doivent-ils pas couler chacun de leurs jours! Combien doivent-ils ſoupirer & gémir, de n'avoir plus un ſeul enfant; de voir que leur dernier fils qu'ils aimoient tant, eſt devenu un traître à leur égard & a pû les abandonner pour toujours! O le meilleur, le plus chéri des Péres! O ma bonne, ma tendre mére, pardonnez, ah, pardonnez l'un & l'autre à votre pauvre malheureux fils, de vous avoir affligé à ce point! Et toi, mon Pére céleſte — à preſent mon unique Pére, mon unique compagnie, mon ſoutien & mon protecteur unique — (ici il ſe jetta à genoux avec adoration) — o mon Créateur, verſe tes plus précieuſes bénédictions, verſe toutes les joies, que tu m'avois deſtinées, & dont je me ſuis moi-même rendu indigne; — o verſe les toutes ſur mes chers Parens, que j'ai ſi griévement offenſés, & dédommage les par-là des peines qu'ils ont ſouffertes! De bon coeur, ah! de bon coeur j'endurerai tout ce qu'il plaira à ta ſageſſe & à ta charité de me diſpenſer à l'avenir pour me rendre meilleur: pourvû-que mes pauvres Parens, qui ſont innocens, ſoyent heureux!»

Il demeura encore quelque tems à genoux, regardant le ciel avec une douleur muette & les yeux baignés de larmes. Enfin il ſe leva & avec ſon couteau de caillou il grava, dans l'arbre le plus proche, les noms chéris de ſes Parens. Au deſſus il mit ces mots: *Dieu veuille vous benir!* & au deſſous: *Grace pour votre fils qui s'eſt perdu!* Après cela ſes lévres brulantes baiſérent les noms qu'il avoit gravés ſur l'écorce & il la lava de ſes pleurs. Dans la ſuite il grava ces mêmes noms, qui lui étoient ſi chers, & les mêmes mots, ſur une quantité d'autres arbres dans d'autres parties de l'Ile, & ce fut dès-lors au pié de quelcun de ces arbres qu'il alla ordinairement faire ſa priére, dans laquelle il ne manqua jamais de ſe ſouvenir de ſes Parens.

THEODORE.

O à cette heure le voila pourtant un bien brave homme!

LE PERE.

Il eſt préſentement dans le meilleur chemin pour devenir un bien brave homme; & il en eſt redevable à la ſage Providence, qui l'a conduit ici.

THEO-



THEODORE.

A cette heure Dieu pourroit bien auſſi le délivrer, & le ramener chez ſes Parens!

LE PERE.

Dieu, qui prévoit tout ce qui doit arriver, ſait mieux que perſonne, ce qui lui eſt avantageux, & c'eſt ſur cela auſſi qu'il réglera ſa deſtinée. Il eſt vrai que *Robinſon* eſt préſentement dans le meilleur chemin à devenir de jour en jour meilleur; mais qui ſait, ce qu'il pourroit devenir, s'il étoit, préſentement déja, tiré de ſon Ile & ramené chez ſes parens! Combien aiſément un homme retombe-t-il dans ſes premiers vices! O mes Enfans, cette parole eſt bien véritable: *que celui qui eſt de bout, prenne bien garde, qu'il ne tombe!*

Pendant que *Robinſon* alloit comme cela de côté & d'autre ſur le rivage, il lui vint dans l'eſprit, que ce ne ſeroit peut-être pas ſi mal, s'il ſe baignoit une fois. Il ôta donc ſes habits; mais combien ne fut-il pas effrayé, en voyant dans quel état étoit ſa chemiſe; la ſeule qu'il avoit! Comme il l'avoit portée, ſans la quitter, depuis ſi longtems & dans

un

un climat ſi chaud, on ne pouvoit presque plus s'appercevoir, que la toile en avoit été blanche autrefois. Avant donc que de ſe baigner lui-même, il eût ſoin de laver ſa chemiſe, du mieux qu'il put; après cela il l'étendit à un arbre & ſauta dans l'eau.

Il avoit appris à nager dans ſa jeuneſſe. Il s'amuſa donc à nager de l'endroit où il étoit entré dans l'eau, vers une *langue de terre*, qui s'avançoit paſſablement loin dans la mer & ſur laquelle il n'avoit pas encore été jusqu'alors.

CHARLOT.

Une langue de terre? Qu'eſt-çe que c'eſt que cela?

LE PERE.

On appelle ainſi un eſpace de terre étroit, qui ne tient que par un bout à une Ile ou à une autre terre & qui s'étend dans la mer. Regarde, ſi ce bord là de notre petit lac, qui s'avance un peu dans l'eau, avançoit encore davantage: ce ſeroit une langue de terre. Comprends-tu à préſent?

CHARLOT.

Oh oui!

LE PERE.

Cette idée de notre *Robinson* fut également fort heureuse. Car il trouva que cette langue de terre, pendant le tems du flux, étoit sous eau, & qu'ensuite, au reflux, il y restoit une grande quantité de tortues, d'huitres & de moules. Pour cette fois-ci, à la verité, il ne pût point en emporter; aussi n'en avoit-il pas besoin pour le présent, parce que sa cuisine étoit encore suffissamment fournie: mais il se réjouit pourtant de tout son coeur, d'avoir fait cette nouvelle découverte.

Les endroits de la mer, où il nageoit, foisonnoient tellement en poissons, qu'il pouvoit presque les attraper à la main. S'il avoit eû un filet, il auroit pû en prendre par milliers. A la vérité il n'en avoit point; mais comme il avoit été jusqu'ici si heureux dans tous ses ouvrages, il espéra, qu'avec le tems il réussiroit aussi, à faire un filet de pécheur.

Satisfait de ces découvertes agréables il revint à terre, après avoir été bien une heure dans l'eau. La chaleur de l'air avoit déja entiérement séché sa

che-

chemiſe; & il eût alors le plaiſir de remettre une fois du linge blanc.

Mais l'idée: combien de tems ce plaiſir dureroit? combien peu ſon unique chemiſe, qu'il ſeroit obligé de porter conſtamment, pourroit lui ſervir? Et ce qu'il feroit alors? — cette idée répandit beaucoup d'amertume ſur ſa joie. Cependant il reprit bientôt courage & après s'être habillé, il retourna au logis en chantant: *Béniſſons Dieu, mon ame, en toute choſe, &c.*

JEAN.

C'eſt pourtant bien à lui, de ne plus ſe laiſſer abattre & de ſe confier en Dieu, comme cela convient.

LISETTE.

O je voudrois, que ce *Robinſon* vint nous voir; je l'affectionne beaucoup!

THEODORE.

Oui, ſi Papa vouloit ſeulement me donner du papier; je lui écrirois volontiers une lettre.

NICOLAS.

Oh oui, moi auſſi!

JEAN

Et moi je voudrois bien aussi lui écrire!

LISETTE.

Oui, c'est ce que je voudrois bien aussi; mais si je savois seulement écrire!

LA MERE.

Tu n'as qu'à me dicter, ce que tu aurois envie de lui marquer, je l'écrirai pour toi.

LISETTE.

O c'est bon!

LA MERE.

Hé bien venez donc! Je vous donnerai du papier à vous autres.

Après une demi-heure, ils arrivérent les uns après les autres en sautant, & chacun montra ce qu'il avoit écrit.

LISETTE.

Voici, mon petit Papa! Tiens, voila ma Lettre! A cette heure lis-la un peu!

LE

Le pere *lit:* *)

Mon cher Robinson,

Fais-en sorte, que du deviennes bien laborieux & bon. Cela fera plaisir aux gens & à tes Parens aussi. Je te salue beaucoup. Tu vois à présent, combien nécessité est utile! Théodore & Jean te font bien leurs complimens; Henri & Nicolas aussi! Viens un jour nous voir, & je t'instruirai encore mieux.

Lisette.

Theodore.

A cette heure la mienne, mon cher Papa! La voici!

Le pere *lit:*

Mon cher Ami,

Nous te souhaitons tout le bonheur, que nous pouvons! Et aussi-tôt que j'aurai de l'argent de poche, je t'achetterai aussi quelque chose. Et continue, comme

*) Ces Lettres, ainsi qu'un très grand nombre de questions & de réponses des Enfans dans tout le Livre, sont ici mot pour mot telles que les Enfans les ont faites.

comme tu as commencé, à être bon. Je t'envoye ci-joint un peu de pain; & prens garde de ne pas tomber malade. Comment eſt ta ſanté? Porte toi bien, cher Robinſon! Sans te connoitre, je t'aime pourtant beaucoup & ſuis

Ton

Hambourg le 7. févr. 1779.

fidéle Ami
Théodore.

NICOLAS.

Voici la mienne! Elle eſt ſeulement courte.

LE PERE *lit:*

Cher Robinſon,

Je ſuis triſte, de ce que tu es ſi malheureux! Si tu étois demeuré chez tes Parens; ce malheur ne feroit pas arrivé. Porte-toi bien! Retourne bientôt chez tes chers Parens. Encore une fois, porte-toi bien! Je ſuis

Ton

Hambourg le 7. févr. 1779.

fidéle Ami
Nicolas.

JEAN.

JEAN.

A présent la mienne!

LE PERE *lit:*

Très Honnoré Robinson,

Je te plains beaucoup, de ce que tu es ainsi séparé de tout être vivant. Je crois bien, que tu t'en repens toi-même présentement. Porte toi bien! Je souhaite de tout mon coeur, que tu puisses un jour retourner chez tes chers Parens. Ne manque pas à l'avenir de te confier toujours en Dieu; il aura bien soin de toi. Je le répété: porte toi bien! Je suis

Ton

Hambourg le 7. févr. 1779.

fidéle Ami
Jean.

HENRI.

O la mienne ne vaut rien!

LE PERE.

Voyons!

HENRI.

Je n'ai fait qu'érire comme cela quelque chose à la hâte, afin d'étre bientôt de retour ici.

LE PERE *lit*:

Mon cher Monſieur Robinſon,

Comment te va dans ton Ile? J'ai appris, que tu as eû bien des revers. Tu ignores ſans doute encore, ſi l'Ile, où tu te trouves, eſt habitée? J'aimerois à le ſavoir. J'ai appris auſſi, que tu as trouvé une grande maſſe d'or; mais là dans ton Ile cela ne te ſert à rien après tout. (*Le Père.* Tu aurois pû ajouter: ici en Europe non plus, la grande quantité d'or ne rend les hommes ni meilleurs ni plus heureux.) Il auroit mieux valû pour toi, qu'au lieu de cela tu eûſſes trouvé du fer, dont tu aurois pû te faire un couteau; une hache & d'autres inſtrumens. Porte-toi bien! Je ſuis

Ton

Hambourg le 7. févr.
1779.

fidèle Ami
Henri.

THEO-

THEODORE.

Oui, mais comment ferons nous parvenir ces Lettres?

LISETTE.

Hé, nous n'avons qu'à les donner à un Maitre de navire, qui fait le voyage d'Amérique, & alors nous pourrons aussi lui envoyer quelque chose! Je veux lui envoyer des raisins & des amandes; ô donne m'en, bonne Maman!

JEAN *à l'oreille du Père.*

Ceux-là croyent bonnement, que Robinson est encore en vie!

LE PERE.

Mes chers Enfans, je vous remercie, au nom de *Robinson*, de toute l'amitié que vous avez pour lui. Mais quant à ces Lettres je ne saurois les lui envoyer.

THEODORE.

Eh, pourquoi pas?



LE PERE.

Par la raiſon, que l'ame de *Robinſon* eſt déja au Ciel depuis longtems, & que ſon corps eſt depuis longtems déja retourné en poudre.

THEODORE.

Ah, eſt il déja mort? Il vient pourtant de ſe baigner tout-à-l'heure!

LE PERE.

Tu oublies, mon cher Théodore, que ce que je vous raconte de *Robinſon*, s'eſt paſſé il y a deux cents ans. Ainſi il eſt mort depuis fort longtems. Mais dans ſon Hiſtoire, que j'écris préſentement, je ferai imprimer vos Lettres. Qui ſait? Peut-être apprendra-t-il dans le ciel, que vous l'affectionnez ſi fort, & ſûrement alors cela lui cauſera de la joie.

LISETTE.

O tu nous raconteras pourtant encore quelque choſe de lui?



LA MERE.

O que oui; je puis encore vous raconter de lui bien des choſes, qui vous feront tout autant de plaiſir, que ce que vous avez déja entendu. Mais pour aujourd'hui, je penſe, qu'en voila bien aſſez. — Robinſon, après le bain, alla au logis en chantant, prit ſon ſoupé, fit ſa priére & ſe coucha tranquillement.

Et nous autres nous ferons de même!





HUITIEME SOIRÉE.

CHARLOT.

Maman! Maman!

LA MERE.

Que veux-tu, Charlot?

CHARLOT.

Jean te fait prier, de vouloir bien lui envoyer une autre chemiſe!

LA MERE.

Pourquoi faire une autre chemiſe?

CHARLOT.

Oui, c'eſt que ſans cela il ne peut pas ſortir du bain.

LA MERE.

Pourquoi donc? Ne peut-il pas remettre ſa chemiſe d'aujourd'hui?

CHARLOT.

Non, il l'a lavée, & à cette heure elle eſt encore toute mouillée. Il a voulu faire, comme *Robinſon!*

LA

LA MERE.

A la bonne heure! — Eh bien, je t'en donnerai une. — Tiens, cours & faites que vous soyez bientôt ici; Papa veut encore nous raconter quelque chose!

LA MERE *à Jean, qui arrive avec les autres.*

Hé bien, l'ami Robinson, comment te trouves-tu du bain?

JEAN.

Très bien! Ce n'est que la chemise qui ne vouloit pas se sécher.

LE PERE.

Tu n'as pas fait réflexion, que dans ce pays-ci il ne fait pas aussi chaud, qu'il faisoit dans l'Ile de *Robinson*. — Mais où en restames nous donc hier?

HENRI.

Là où *Robinson* alla se coucher & le lendemain matin —

LE PERE.

Ah! m'y voici déja! — Ainsi donc le lendemain au matin *Robinson* se leva de bonne heure & se prépara pour la chasse. Il garnit sa gibbeciére de force pommes de terre rôties & d'un bon morceau de rôti de tortue, qu'il avoit enve-

loppé

loppé dans des feuilles de Cocotier. Après cela il mit sa hache au côté, se ceignit le corps de la corde, qu'il avoit faite la veille pour attraper des Lamas, prit son parasol à la main & commença sa marche.

C'étoit encore de très grand matin. Il résolut dès-là de faire cette fois-ci un détour, afin d'apprendre à connoitre quelques autres environs de son Ile. Parmi la quantité d'Oiseaux, dont les arbres fourmilloient, il vit aussi quelques Perroquets dont les couleurs étoient admirablement belles. Combien ne souhaita-t-il pas d'en avoir un, pour l'apprivoiser & en faire sa compagnie! Mais les vieux étoient trop fins pour se laisser prendre; & nulle part il ne voyoit un nid avec des jeunes. Il falut donc remettre à une autre fois à satisfaire ce desir.

En revanche il découvrit dans cette route une chose, qui lui étoit plus nécessaire, qu'un perroquet. Car étant monté sur une colline proche de la mer & regardant de là en-bas entre des creux de rocher, il y vit quelque chose par terre, qui excita sa curiosité. Il y descendit donc en s'aidant des piés & des mains & trouva, à sa grande satisfaction, que c'étoit — que croyez vous?

HENRI.

HENRI.

Des Perles!

JEAN.

Oui c'eſt bien de cela qu'il ſe feroit réjoui! — C'étoit peut-être du fer?

NICOLAS.

Eh, ne ſais-tu plus, qu'on ne trouve pas de fer dans les pays chauds? — C'étoit peut-être encore un tas d'or!

LISETTE.

A d'autres! Se feroit-il donc réjoui de cela? L'or ne lui étoit d'aucun uſage!

LE PERE.

Je vois bien, que vous ne le devinerez pas; je vai donc le dire moi-même. Ce qu'il trouva, étoit — du *ſel*.

Jusqu'ici à la vérité il avoit ſuppléé en quelque ſorte au manque de ſel par l'eau de mer: mais ce n'étoit pourtant pas cela. L'eau de mer a un gout amer, qui eſt fort déſagréable; & puis c'étoit une erreur de croire, que la viande ſalée s'y conſerveroit; parce que l'eau de mer, comme l'eau de fontaine ou de riviére, ſe corrompt, auſſitôt qu'elle croupit. Ce fut donc une fort bonne choſe pour lui, de trouver ici de veritable ſel. Auſſi

en



en remplit-il les deux poches de fon habit, pour en emporter tout de fuite une provifion.

THEODORE.

Comment ce fel étoit-il donc venu là?

LE PERE.

Tu ne te fouviens fans doute plus de ce que je vous ai raconté un jour touchant l'origine du fel?

JEAN.

O fi fait, je le fai encore! Il y en a qu'on tire de la terre; & puis il y en a aussi qu'on fait avec l'eau falée qui fort des fontaines; & puis il y en a aussi dans l'eau de mer.

LE PERE.

Très jufte. Or le fel qui fe fait de l'eau de mer, ce font ou les hommes ou le foleil qui le préparent.

THEODORE.

Le foleil?

LE PERE.

Oui; car lorsqu'il refte, après une haute marée ou après une inondation, de l'eau de mer fur la terre, le foleil fait peu-à-peu évaporer cette eau, & ce qui refte alors dans cet endroit, eft du fel.

LISETTE.

Eh, c'eſt drole pourtant!

LE PERE.

Voila avec quelle bonté Dieu a eû ſoin de nous; ſi bien que ce dont nous pouvons le moins nous paſſer, eſt auſſi ce qui exige le moins de préparation par l'Art, & ce qui ſe trouve avec le plus d'abondance.

Robinſon ſe rendit alors gaïement à l'endroit, où il eſpéroit de happer un Lama. En arrivant, il n'en rencontra aucun; mais auſſi n'étoit-il pas encore tout-à-fait midi. Il s'aſſît donc au pié d'un arbre, pour ſe faire en attendant un peu de bien de ſon rôti & de ſes pommes de terre. O qu'il les trouvoit d'un gout bien plus piquant, à préſent qu'il pouvoit les manger avec un peu de ſel!

Juſtement comme il avoit achevé ſon repas, parûrent dans l'éloignement les Lamas qui venoient à lui en bondiſſant. Vite *Robinſon* ſe mit en poſture, & attendit, le lacet levé, qu'un de ces Lamas s'approchât de lui. Pluſieurs avoient déja paſſé, ſans qu'il eût pû les atteindre: mais tout-à-coup il en vint

un

un ſi près de lui, qu'il n'avoit qu'à laiſſer tomber ſes mains, pour l'avoir dans le lacet. Il le fit & dans le moment le Lama fut à lui!

L'animal voulût bêler; mais de crainte que cela n'effarouchât les autres, *Robinſon* ſerra tellement le lacet, que force fut au Lama de ſe paſſer de crier. Enſuite il le tira, auſſi vite qu'il pût, dans le buiſſon, pour le dérober à la vue des autres.

Le Lama qui avoit été pris, étoit femelle & mére de deux petits. Ceux-ci la ſuivirent pas à pas, au grand contentement de *Robinſon*, & parûrent n'avoir aucune peur de lui. Il careſſa ces chéres petites bêtes, & elles — véritablement comme ſi elles avoient voulû le prier, qu'il laiſſât aller leur mére — lui léchèrent la main.

THEODORE.

O alors il auroit bien pû auſſi la laiſſer aller.

LE PERE.

Il auroit été un grand ſot, s'il l'avoit fait!

THEO-



THEODORE.

Oui, mais ce pauvre animal ne lui avoit rien fait pourtant!

LE PERE.

Mais lui, il en avoit besoin; & tu sais, mon cher Théodore, qu'il nous est permis, d'*user* des animaux, pour notre besoin, pourvû que nous n'en *abusions* pas! —

Robinson étoit donc au comble de la joie, d'avoir si heureûsement atteint son but. Il entraina de toutes ses forces la bête qu'il avoit prise, quoiqu'elle se cabrât beaucoup, & les deux petits la suivirent. Le plus court chemin fut alors le meilleur pour *Robinson*; & en le suivant il arriva enfin heureûsement à sa demeure.

Mais la question étoit présentement de savoir, comment il feroit entrer le Lama dans sa Cour, qu'il avoit, comme nous savons, solidement fermée de tous les côtés. De le faire descendre du haut du rocher par le moyen de la corde, cela n'étoit guéres faisable, parce qu'il étoit à craindre que l'animal feroit étranglé en chemin. Ainsi *Robinson* résolut, d'arranger, en attendant, une petite étable



tout proche de son enclos, & d'y tenir le Lama avec ses petits, jusques à tant qu'il pût prendre quelques mesures plus convenables.

En attendant que cette étable fut achevée, il attacha l'animal à un arbre & se mit tout de suite à l'ouvrage. C'est-à-dire qu'il abattit avec sa hache de caillou nombre de jeunes arbres, & les planta si serrés les uns à côté des autres, qu'ils formérent une muraille passablement forte. Pendant ce tems le Lama s'étoit couché de lassitude, & les petits, qui ne se doutoient pas du tout, qu'ils fussent prisonniers, têtoient sans inquiétude & se régaloient tout doucement.

Que c'étoit là un spectacle ravissant pour notre *Robinson!* Dix fois il s'arrêta, pour regarder ces chéres petites bêtes, & pour s'estimer heureux, de ce qu'il avoit à present du moins quelques étres vivants qui lui tenoient compagnie! De ce moment il lui sembla, qu'il ne menoit plus une vie tout-à-fait solitaire, & la joie qu'il en eût lui donna tant de force & d'activité, que l'étable fut construite en peu de tems. Alors il y fit entrer

le

le Lama & ſes petits, & ferma la derniére ouverture avec des branches bien jointes.

Combien il fut content alors — o cela ne peut s'exprimer par des paroles! Indépendamment de la compagnie de ces Lamas, qui par elle même lui étoit ſi précieuſe, il ſe promettoit d'en tirer encore beaucoup d'autres très grands avantages; & cela avec raiſon! Il pouvoit, avec le tems, apprendre peut être à faire quelqu'habillement de la laine de ces animaux, il pouvoit ſe nourrir de leur lait, il pouvoit en tirer du beurre & du fromage. A la vérité il ne ſavoit pas encore, de quelle maniére proprement il s'y prendroit pour tout cela; mais il avoit déja ſuffiſamment éprouvé, qu'on ne doit point déſeſpérer de ſon ſavoir faire, pourvû qu'on ait le coeur à l'ouvrage & qu'on s'y applique, comme il faut.

Il manquoit encore une choſe, pour achever ſon bonheur. Il ſouhaitoit de ſe trouver dans une même enceinte avec ſes chers Lamas, afin de les avoir toujours ſous ſes yeux, lorsqu'il ſeroit au logis, & de gouter le plaiſir, de les voir s'accoûtumer à ſa compagnie.

Il donna long-tems la torture à son esprit, pour savoir comment il faudroit s'y prendre. A la fin, voici ce qu'il se proposa de faire. Ce fut de n'avoir aucun regret à sa peine, & de rompre, à un des côtés de son enclos, la muraille d'arbres qui le fermoit, pour en construire une autre dont l'enceinte fut un peu plus étendue; au moyen de quoi il gagneroit en même tems un peu plus de place. Mais afin de pouvoir loger avec sureté, pendant qu'il travailleroit à cette nouvelle haye, il résolut prudemment de ne rompre l'ancien mur, que lorsqu'il auroit achevé le nouveau.

Grace à des soins infatigables l'ouvrage fut fait en quelques jours; & alors *Robinson* eût la vive joie, de se trouver avec trois compagnons domestiques. Cela ne lui fit pourtant pas oublier le plaisir, que lui avoit causé sa premiére compagne, l'araignée, & il continua de la pourvoir journellement de mouches & de moucherons. L'araignée, qui s'appercût bientôt qu'il la traitoit en amie, s'apprivoisa au point de venir, toutes les fois qu'il touchoit à la toile, prendre dans sa main la mouche qu'il lui présentoit.

Le

Le Lama & les petits ne tardérent pas non plus à s'accoûtumer à sa société. Aussi souvent qu'il revenoit au logis, ils sautoient à sa rencontre, il le fluiroient, pour sentir s'il ne leur avoit rien apporté, & lui léchoient la main par reconnoissance, toutes les fois qu'il leur avoit donné de l'herbe fraiche ou de jeunes branches.

Après cela sevrant les petits, il commença à traire la mére, réguliérement matin & soir. Les coques de ses noix de Coco lui servoient de vases; & la jouissance de ce lait, qu'il consumoit en partie doux & en partie caillé, contribuoit de beaucoup à l'agrément de sa vie solitaire.

Comme le Cocotier lui étoit utile à tant de choses; il auroit fort souhaité de pouvoir le multiplier. Mais comment s'y prendre? Il avoit bien oui-dire qu'on entoit ou greffoit des arbres, mais la maniére dont proprement cela se faisoit, voila ce qui ne l'avoit jamais inquietté. O que dans ma jeunesse, dît-il plus d'une fois en soupirant, j'ai peu connu mes intérets, de n'avoir pas bien exactement pris garde à tout ce que je voyois



ou entendois, afin d'épier & de m'approprier la ſcience des autres! Si j'avois le bonheur de redevenir jeune: o que je ſerois attentif à tout ce que les mains & l'induſtrie des hommes ſavent exécuter! Il n'y auroit point d'Artiſan, point d'Artiſte, à qui je ne vouluſſe attraper quelque choſe de ſes Secrets & de ſon Art.

Mais à quoi lui ſervoient ces regrets, à préſent qu'il étoit trop tard, de remédier au mal? Il valoit bien mieux s'efforcer, de ſuppléer par ſa propre invention à ce qui lui manquoit du côté des talens. Et voila auſſi ce qu'il fit.

Sans ſavoir s'il s'y prenoit bien, il coupa le haut de deux ou trois jeunes arbres; au milieu du tronc il fit une petite fente, y inſéra un jeune jet de Cocotier, enveloppa d'ecorce fine la place où il avoit fait l'inciſion, & attendit avec impatience, ce qui pourroit en réſulter. Et tenez! cela auſſi lui réuſſit, Après quelque tems les *Greffes* commencérent à pouſſer, & le moyen étoit trouvé par conſéquent, de former peu-à-peu toute une forêt de Cocotiers!

Nouveau ſujet de joie! Nouveau motif de la plus vive reconnoiſſance

envers

envers le Créateur, qui a mis dans la Nature des Choses un si grand nombre de vertus & de propriétés, que les Etres vivans ne manquent nulle part des moyens de se conserver & de rendre leur condition agréable!

Le vieux & les jeunes Lamas étoient devenus, en peu de tems, des Animaux aussi privés, que les chiens le sont chez nous. Aussi commença-t-il petit à petit, pour sa commodité, à les faire servir de bêtes de charge, toutes les fois qu'il vouloit aller cherher quelque chose, qu'il lui auroit été trop penible de porter lui même.

JEAN.

Oui, mais comment pouvoit-il les amener, puisqu'il ne pouvoit pas les faire sortir de son enclos?

LE PERE.

J'ai oublié de dire, que dans le nouveau mur de côté, & cela à une place qui touchoit à un épais buisson, il avoit laissé une ouverture justement assez grande, pour qu'un Lama pût y passer en se trainant. Ce trou n'étoit pas visible par dehors, & par dedans *Robinson* le fer-

 moit

moit tous les ſoirs avec de bonnes branches bien entrelacées.

C'étoit trop joli à voir, quand il revenoit comme cela au logis & qu'il ſe faiſoit précéder par ſon Lama! Celui-ci ſavoit trouver le chemin tout auſſi bien que ſon Maitre, & des-qu'il arrivoit à la petite porte, il s'arrêtoit, pour ſe laiſſer d'abord ôter ſa charge. Après cela il entroit tout baiſſé, & *Robinſon* le ſuivoit par la même route. C'étoit alors une fête pour les jeunes Lamas! Ils exprimoient leur joie par des ſauts & des bêlemens, couroient tantôt à la Mère, pour ſe réjouir de ſa bien-venuë, tantôt à leur Maitre, pour le careſſer auſſi. *Robinſon* ſur cela ſe réjouiſſoit de leur joie, comme un Père ſe réjouit de la joie de ſes Enfans, lorsqu'il les ſerre de nouveau dans ſes bras, après une abſence de quelque tems.

L'Ami B.

C'eſt pourtant fort remarquable, que les Animaux ſoyent ſi reconnoiſſans envers un homme, qui leur fait du bien!

Le pere.

On en a beaucoup d'exemples qui ſont extrêmement frappans, & qui feroient

pres-

presque soupçonner, que certaines bêtes ont veritablement de l'intelligence comme les hommes, si l'on ne savoit par d'autres raisons, qu'elles en sont privées.

HENRI.

Ah, oui, le Lion, dont il est parlé dans notre petit *Livre de Morale*, & l'homme — eh, comment s'appelloit - il encore?

JEAN.

Androclus?

HENRI.

Ah oui! — qui avoit tiré une épine de la patte du Lion!

THEODORE.

C'étoit pourtant un bien bon Lion! Il aimoit tant cet Androclus, qui lui avoit rendu ce service, & dans la suite il ne lui fit pas le moindre mal, lorsqu'il devoit le déchirer! — Oui, s'ils étoient tous comme cèla, je voudrois bien aussi avoir un Lion.

JEAN.

Pour moi j'aime beaucoup mieux ce Chien, qu'avoit une fois un Suisse!

LITETTE.

Quel Chien?



JEAN.

Eh, ne te reſſouviens-tu plus? Celui qui ſauva la vie à ces deux hommes?

LISETTE.

O conte-nous cela, mon cher Jean!

JEAN.

Il y-avoit une fois un homme en *Suiſſe*, où ſont les hautes montagnes des *Alpes* —

LISETTE.

Ah oui, où demeurent les Marmottes?

JEAN.

Oui, là! — Eh bien, l'homme monta au haut d'une Montagne prodigieuſement haute, oh! elle étoit haute, haute — comme ſi tu mettois le Clocher de St. Michel dix-fois l'un ſur l'autre!

THEODORE.

Tu omets une choſe, mon cher Frère! Il prit auſſi un guide!

JEAN.

Sans doute qu'il en prit un! — Eh bien, & le guide prit ſon Chien. Or comme ils furent parvenus au haut de la montagne —

THEO-

THEODORE.

Oui, & la montagne étoit toute couverte de neige —

JEAN.

O finis donc! — Oui, la montagne étoit toute couverte de neige; or comme ils furent presqu'au haut, voila le Monsieur qui glissa, & le guide voulant l'aider, celui-ci glissa pareillement, & de cette manière ils glissérent tous deux, & ne furent plus qu'à quelques pas du bord, d'où ils seroient tombés presqu'à une demi-lieuë de profondeur. Alors le bon Chien saisit son maître par le pan de l'habit & le tint ferme, ensorte qu'il ne pouvoit pas glisser plus avant, & celui-ci retint l'autre, jusqu'à ce qu'ils se fussent relevés tous deux.

THEODORE.

Oui, à present il faut aussi que tu racontes, ce que l'étranger dit alors! Je m'en ressouviens encore.

JEAN.

O moi aussi! Il invita le Guide de venir le voir, à l'endroit où il demeuroit, & de ne pas manquer au moins d'amener chaque fois son Chien, à qui il vouloit,

chaque

chaque fois aussi, faire rôtir une saucisse sur le gril.

LISETTE.

Est-ce que l'homme le fit aussi?

JEAN.

Oui certes! Toutes les fois que le Guide lui faisoit visite, il le régaloit toujours au mieux & faisoit toujours présenter une saucisse au Chien.

LISETTE.

Voila qui étoit bien!

LE PERE.

Eh bien, mes Enfans, nous nous sommes écartés de notre *Robinson*; voulez-vous que nous en restions là pour aujourd'hui?

THEODORE.

Oh non, cher Papa! Encore un tant soit peu de *Robinson*!

LE PERE.

Ses briques étoient présentement assez durcies, pour en faire usage. Il chercha donc de la terre à potier, avec laquelle au défaut de la chaux, il pensoit à élever son mur, & il en trouva. Après cela il se fit une truelle d'une pierre platte, & voulant que tout ce qui appartient à la maçon-

maçonnerie, fut bien complet, il alla même jusqu'a faire un *Niveau* & une *Equerre*; bien entendu, du mieux que possible: Vous savez pourtant encore ce que c'est, que ces choses-là?

NICOLAS.

Oh pour cela oui, nous les avons vûes assez souvent!

LE PERE.

Ayant donc achevé tous les préparatifs, nécessaires au maçonnage, il fit porter par son Lama le nombre de briques qu'il faloit.

JEAN.

Mais comment pouvoit-il mettre les briques sur le Lama?

LE PERE.

La maniére dont il s'y prit, vous la devineriez difficilement; j'aime donc mieux vous la dire moi-même, tout de suite.

Il avoit remarqué depuis longtems déja, qu'il lui seroit fort avantageux de s'entendre un peu à l'Art utile, d'ourdir des paniers. Mais il s'étoit si peu soucié, dans sa jeunesse, de regarder avec attention comment travaille le Vannier, qu'il s'entendoit à cet art, qui de soi est assez aisé, tout autant qu'à tous les autres

Arts

Arts utiles, c'est - à - dire, qu'il n'y entendoit rien du tout.

Cependant comme il avoit d'abord réussi à tresser un parasol, il employa souvent dans la suite quelques unes de ses heures de loisir, à s'y exercer davantage. Et comme cela il découvrit petit à petit le fin de l'art, jusqu'à devenir assez habile, pour faire un panier passablement solide. Or il avoit construit deux de ces paniers pour son Lama. Il les attacha l'un & l'autre à une corde, & les mit sur le dos du Lama de façon qu'à chaque côté il en pendoit un.

THEODORE.

O Papa, je voudrois bien aussi apprendre à faire des paniers!

LE PERE.

Moi - même également, mon cher Théodore; & pour cet effet je prierai au premier jour un Vannier, de venir nous donner quelques directions.

THEODORE.

Oh c'est charmant! Je ferai alors un joli petit corbillon pour ma Lisette.

O j'apprendrai aussi à en faire! N'est - il pas vrai, Papa?

LE PERE.

O que oui! Cela ne peut pas, te nuire non plus. Aussi bien manquons nous quelquefois d'ouvrage, quand je vous raconte quelque chose; alors notre fabrique de paniers viendra parfaitement à propos.

Robinson se mit donc à son maçonnage, qui lui réussit passablement. Il avoit déja élevé un des côtés du mur de sa cuisine & jetté les fondemens de l'autre: lorsque tout à coup il arriva quelque chose, qu'il n'avoit pas prévû, & qui traversa furieusement ses desseins.

JEAN.

Qu'étoit-ce donc que cela?

LISETTE.

O je le sai! Les hommes Sauvages sont venus & l'ont dévoré!

THEODORE.

Miséricorde! C'est-il bien vrai, Papa?

LE PERE.

Non, cela point; mais ce fut quelque chose, qui lui causa presqu'autant d'effroi, que si les Sauvages avoient voulu le rôtir tout vif.

JEAN.

Oh bien! Qu'étoit-ce donc?

LE PERE.

Il étoit nuit, & *Robinson* étoit tranquillement couché sur son lit de paille, ayant ses fidéles Lamas à ses piés. La Lune paroissoit au Ciel dans toute sa pompe: l'air étoit pur & calme, & un silence profond régnoit dans toute la Nature. *Robinson* fatigué du travail de la journée sommeilloit déja doucement & rêvoit, selon sa coûtume, de ses chers Parens, lorsque tout à coup — mais non! ne terminons pas cette soirée par un événement si effrayant! Cela pourroit nous revenir la nuit en songe, & puis notre sommeil seroit troublé.

TOUS.

Oh!

LE PERE.

Tournons plutôt nos pensées vers quelque chose de plus agréable, afin de terminer cette journée egalement par la joie & la reconnoissance envers notre bon Père qui est aux Cieux. — Venez, mes chers Enfans, nous irons voir d'abord nos couches de fleurs, & ensuite nous nous rendrons à notre Cabinet de verdure.

NEU-

NEUVIEME SOIRÉE.

Après que le Père eût raconté jusqu'à la fin du Chapitre précédent, il survint tant d'autres occupations, que plusieurs Soirées se passérent, avant qu'il pût retrouver assez de tems, pour continuer son Histoire.

Les petites personnes de la maison étoient cependant fort inquiettes, de ce qui pouvoit être arrivé au pauvre *Robinson;* & elles auroient donné volontiers leur meilleur sabot ou même si quelque chose de plus précieux encore; quelcun avoit pû leur apprendre, ce qui s'étoit donc proprement passé, dans la nuit, dont il avoit été question derniérement. Mais voila ce que personne ne pouvoit leur apprendre, excepté le Père; & celui-ci jugea à propos de ne le leur dire, que lorsqu'il auroit de nouveau le tems, de continuer sa narration dans les formes.

C'étoient entr'eux. des conjectures qui ne finiſſoient point & un caſſe-tête perpetuel durant tout le tems, que le Père gardoit ſon incommode ſilence. L'un devinoit ceci, un autre cela; mais rien, de tout ce qu'ils devinoient, ne quadroit entiérement avec les circonſtances qu'ils ſavoient déja, de l'avanture qu'ils ignoroient encore.

„Mais pourquoi ne devons nous donc pas le ſavoir encore?„ demandoient quelques uns d'entr'eux d'un air tout à fait lamentable.

„J'ai mes raiſons;„ répondoit le Père.

Les Enfans, qui étoient accoûtumés à ſe contenter de cette réponſe, n'inſiſtèrent par davantage, & attendirent avec une discrète impatience le moment, où les raiſons du ſilence n'auroient plus lieu. Cependant comme il eſt aiſé, aux perſonnes d'un âge mur, de lire dans le coeur des Enfans & de devenir toutes leurs penſées, il ne fut pas difficile non plus, au Père, de voir ecrite ſur le front de quelques uns cette penſée: „mais pourtant quelles peuvent être les raiſons, qui l'empêchent, de nous faire ce plai-

ſir?„

fir?„ Il crût donc neceſſaire, de les convaincre encore une fois dans cette occaſion, que la bonne volonté ne lui manquoit pas, de leur faire tout le plaiſir, qui dépendoit de lui, & qu ainſi il devoit avoir des raiſons importantes, pourquoi il ne leur faiſoit pas la faveur, de pourſuivre ſon récit.

„Préparez - vous, leur dit - il, à entreprendre demain de grand matin le voyage ſi longtems deſiré de *Travemunde* ſur la *Mer Baltique!*„.

Le voyage de Travemunde? — Sur la Mer Baltique? - Demain matin? — Moi auſſi, cher Papa? Moi auſſi? — demandérent - ils tous d'une voix; & un *Oui* général ayant répondu à toutes ces demandes à la fois: il ſe fit un cri de joie, comme on n'en a peut-étre entendu de longtems, & comme on pourroit bien n'en pas entendre de ſi tôt.

„A Travemunde! A Travemunde! Où eſt ma canne? Jeanneton, où ſont mes bottines? vîte, la broſſe! Le peigne! Du linge blanc! A Travemunde! O vîte! vîte!„ — on n'entendoit pas autre choſe dans toute la maiſon, & toutes les murailles en retentiſſoient.

On prépara tout pour le voyage du lendemain; & dans le feu de leur joie, les petits voyageurs firent mille questions, sans attendre une seule réponse. Ce ne fut qu'avec peine qu'on gagna sur eux, qu'ils se missent au lit ce soir-là; parce qu'ils étoient fort impatients de revoir le jour & de commencer le voyage.

Enfin la petite pointe du jour parût; & toute la maisonnée se fit entendre. On tambourina devant toutes les chambres à coucher; &, sans rémission, il falût que tout le monde se levât!

Et lorsque tout le monde, grands & petits, fût sur pié, & que les grands eûrent été presque mangés de caresses & d'amitiés par les petits: le Perè se frotta les yeux & dit, d'un ton qui faisoit une pitoyable dissonnance avec les accens de la joie universelle:

„Mes Enfans, si vous vouliez me faire un plaisir, vous me tiendriez aujourd'hui quitte de ma promesse!„

„De laquelle? De laquelle? — & chaque bouche, qui faisoit cette question, restoit ouverte dans une attente inquiette & moitié saisie d'effroi.

Le

LE PERE.

De la promesse, d'aller aujourd'hui avec vous à Travemunde. —

Pour le coup la terreur étoit complette; personne ne pouvoit proférer une syllabe.

LE PERE.

J'ai réfléchi cette nuit, que nous ferions une sottise, si nous entreprenions déja aujourd'hui notre voyage.

„Eh, pourquoi donc?„ — d'une voix à demi étouffée, & en retenant quelques larmes.

LE PERE.

C'est ce que je vai vous dire, & vous mêmes vous déciderez après cela. — D'abord, nous avons toujours eû depuis quelque tems un vent d'Est, qui chasse avec tant de rapidité dans la mer toute l'eau de la Trave, que pas un seul Vaisseau ne peut mettre à la voile, pour sortir du Port de Travemunde, & que pas un seul non plus ne peut y entrer, parce que l'eau est beaucoup trop basse à l'embouchure de la rivière. Et pourtant nous aimerions tous bien à voir l'une ou l'autre de ces deux choses, si une fois nous étions là!



„O le vent pourroit bien encore tourner aujourd'hui!„

LE PERE.

Enfuite j'ai fait auffi une autre réflexion. Si nous attendions encore quatre femaines; ce feroit précifément alors le tems, où les *Harengs* arrivent en troupe, de la mer glaciale dans la mer Baltique. Alors ils viennent en foule auffi jusqu'à l'embouchure de la *Trave*, où les pêcheurs en prennent, fans beaucoup de peine, une grande quantité. Voila ce que pourtant nous ne ferions pas non plus fâchés de voir? N'eft-il pas vrai?

„Oui — mais —„

LE PERE.

A préfent écoutez encore ma plus forte raifon! Que penferoient de nous nos nouveaux amis *Mathieu* & *Ferdinand*, qui ne viendront chez nous que dans quatre femaines. fi nous avions fait cette partie de plaifir, fans attendre leur arrivée, pour les mener avec nous? Ne les ferions nous pas foupirer, toutes les fois que nous parlerions dans la fuite du plaifir de ce voyage, & dans ce cas le fouvenir de cette partie pourroit-il nous caufer à tous de la joie? Non, certainement pas!

pas! Nous nous reprocherions toujours en ſecret, de n'avoir point fait à leur égard, ce que nous ſouhaiterions qu'ils fiſſent envers nous, ſi nous étions actuellement à leur place & qu'ils fuſſent à la nôtre. — Ainſi qu'en dites-vous?

Un profond ſilence.

Le pere.

Vous ſavez, que je n'ai jamais manqué à ma parole; par conſéquent ſi vous inſiſtez, nous partons. Mais ſi vous-mêmes me tenez quitte de ma promeſſe, vous me rendez ſervice, vous en rendez à nos futurs amis & à vous mêmes. Ainſi, parlez! Qu'en ſera-t-il?

„Nous attendrons,„ ce fut la réponſe; & comme cela la belle partie de plaiſir fut remiſe à une autre fois.

On voyoit diſtinctement que cette *Victoire ſur ſoi-même* avoit beaucoup couté à quelques uns d'entr'eux. Auſſi s'en faloit-il bien, durant tout le jour, que ces derniers eûſſent la gayeté, qui leur étoit d'ailleurs aſſez ordinaire. Et c'eſt ce qui donna occaſion au Pére, ſur la fin de la journée, de leur adreſſer la parole en ces termes:

„Mes Enfans, ce qui vous eſt arrivé aujourd'hui, vous arrivera fort ſouvent encore dans la ſuite de votre vie. Vous ſerez dans l'attente de tel ou tel bien terreſtre; vos eſpérances à cet égard paroitront ou ne peut pas plus fondées & vous brûlerez du deſir de le poſſeder. Mais au moment même, ou vous croirez toucher à ce prétendu bonheur, la Providence divine, qui eſt ſouverainement ſage, traverſera tout d'un coup vos deſſeins, lorsque vous ne vous y attendrez pas, & vous vous trouverez cruellement trompés dans vos eſpérances.„

Les raiſons, pourquoi votre Pére céleſte en agira ainſi avec vous, vous les reconnoitrez rarement d'une maniére auſſi diſtincte & auſſi certaine, que vous avez reconnû ce matin les raiſons, pourquoi nous n'avons pas voulu aller aujourd'hui à Travemunde. Car Dieu étant infiniment plus ſage, que moi; il pénétre toujours auſſi l'avenir le plus éloigné & permet ſouvent, pour notre bien, qu'il nous arrive des choſes, dont nous n'éprouverons les heureux effets que longtems après, quelquefois même pas plutôt que dans la vie à venir. Ma pénétra-

tration au contraire s'eſt bornée à quatre ſemaines. „

„Or ſi dans votre jeuneſſe tout étoit toujours allé ſelon vos ſouhaits, & ſi à chaque fois, vous aviez exactement obtenu au tems précis, ce que vous eſpériez: o mes Enfans, que vous vous en trouveriez mal dans la ſuite de votre vie! Que votre coeur ſe gâteroit par-là, & que ce coeur ainſi gâté vous rendroit malheureux, lorsque le tems ſera une fois venu, où les choſes n'iront plus tout-à-fait autant ſelon vos ſouhaits, qu'à préſent! Et ce tems viendra, mes Amis; il viendra auſſi certainement pour vous, qu'il vient d'ordinaire pour tous les autres hommes. Car jusqu'ici il n'y a point encore eû d'homme ſur la terre, qui ait pû dire, que toutes choſes, ayent toujours parfaitement réuſſi ſelon ſes deſirs. „

„Que faire donc à cela, mes chers Enfans? — Pas autre choſe, que ceci; c'eſt que dès à préſent vous vous exerciez dans votre jeuneſſe, à vous priver ſouvent d'un plaiſir, que vous auriez voulu gouter pour tout au monde. Cette victoire ſur vous mêmes ſouvent répétée



vous rendra forts, forts d'esprit & de coeur, en sorte qu'à l'avenir vous pourrez supporter, avec une fermeté tranquille, tout ce qu'un Dieu sage & bon vous dispensera pour votre bien.„

„Tenez, mes Enfans, c'est la clé de plusieurs maniéres d'agir, qui vous paroissent ênigmatiques, & que nous autres, qui sommes dans l'âge mur, avons coûtume de pratiquer à votre égard! Vous vous rappellerez, que souvent nous vous refusions un plaisir, que vous auriez gouté volontiers. Quelquefois nous vous disions bien les raisons de notre refus, (c'est-à-dire lorsque vous pouviez les comprendre) mais quelquefois aussi nous ne vous les disions point, (c'est-à-dire lorsque vous ne pouviez pas encore les comprendre.) Et pourquoi faisions nous cela? — Souvent uniquement, afin de vous exercer à la patience & à la modération, si necessaires à tous les hommes; afin de vous préparer à la suite de votre vie!„

Vous savez également à cette heure, pourquoi, ces jours-ci, je me suis constamment défendu, de vous raconter la suite de l'Histoire de notre *Robinson*. J'aurois

pû

pû apparemment trouver autant de tems qu'il en faut, pour vous expliquer du moins l'aventure, par où j'ai fini derniérement & par rapport à laquelle je vous ai laiffé dans une désagréable incertitude. Mais non! je ne vous en ai plus dit le mot, quoique vous m'ayez prié & que ce foit toujours à regret que je vous refufe quelque chofe. Ainfi pourquoi ai-je fait cela, Lifette?

LISETTE.

Parce que tu voulois, nous enfeigner, à avoir de la patience.

LE PERE.

Jufte! & affurément, lorsqu'un jour vous me remercierez de quelque chofe, ce fera de vous avoir accoûtumé, à vous paffer, fans beaucoup de chagrin, de ce dont vous fouhaitiez pourtant la poffeffion, avec beaucoup d'ardeur. —

Il fe paffa donc encore quelques jours, fans qu'il fut queftion de conter quelque chofe de *Robinfon*. Mais à la fin pourtant arriva l'heure fi ardemment defirée, où rien n'empêcha plus le Pére, de fatisfaire l'envie générale. Il continua fans interruption, de la forte:

C'é-

C'étoit la nuit, comme je le disois derniérement, & notre *Robinson* étoit tranquillement sur son lit de paille, ayant ses fidéles Lamas à ses piés. Un calme profond régnoit dans toute la Nature, & *Robinson* à son ordinaire rêvoit de ses Parens, lorsque tout-à-coup la Terre trembla extraordinairement, & qu'on entendit sous terre un mugissement & des craquemens épouvantables, comme si plusieurs orages éclatoient à la fois. *Robinson* se réveilla en frémissant, & sauta du lit, sans savoir ni ce qui lui arrivoit, ni ce qu'il vouloit faire. Dans ce moment des secousses effroyables se succédoient les unes aux autres; le terrible bruit souterrain continuoit; il s'élevoit dans le même tems un ouragan rugissant, qui renversoit les arbres & les rochers, & qui tourmentoit, jusques dans ses plus profonds abymes, la mer mugissante. Tous les Elémens paroissoient se combattre, & toute la Nature sembloit s'approcher de sa fin.

Avec une angoisse véritablement mortelle *Robinson* sauta hors de sa caverne dans la Cour, & les Lamas effrayés firent la même chose. A peine furent-

ils

ils dehors, que les morceaux de rocher qui reposoient sur la caverne, s'abbattirent sur la place où étoit le lit. *Robinson*, à qui la frayeur avoit donné des ailes, s'enfuit par l'ouverture de sa cour, & les Lamas coururent avec inquiétude après lui.

Sa premiére pensée fut de monter sur une montagne voisine & cela du côté, au haut duquel il y avoit une plaine nuë, afin de n'être pas tué par des arbres qui seroient renversés. Il voulût y courir; mais tout-à-coup il vit avec étonnement & avec effroi, s'ouvrir à la même place de la montagne une large bouche, qui vomissoit de la fumée, des flammes, des cendres, des pierres & une matiére liquide & ardente, qu'on appelle *Lave*. A peine lui fut-il possible de se sauver par la fuite, parce que la lave brulante se précipitoit comme un torrent, & que de gros morceaux de rocher étoient lancés au long & au large, & tomboient comme une grêle.

Il courut vers la Côte. Mais une nouvelle scéne terrible l'attendoit ici. Un tourbillon impétueux, qui souffloit de tous les côtés, avoit rassemblé une quantité

sité de nuages, les uns tout près des autres, d'où tomba tout-à-coup un tel déluge, qu'en un moment tout le pays ne fut plus qu'un lac. De semblables grosses pluyes extraordinaires s'appellent des *lavasses*.

Robinson se sauva à grand'peine sur un arbre; au lieu que ses pauvres Lamas furent entrainés par la violence de l'eau. Ah, que leurs bêlemens plaintifs déchirérent son coeur, & qu'il auroit volontiers, au péril de sa propre vie, cherché à les sauver, si la rapidité du courant ne les eût pas déja emportés trop loin!

Le *tremblement de terre* continua encore quelques minutes; après quoi tout se calma tout d'un coup. Les vents s'appaisérent; la bouche de la montagne cessa peu à peu de vomir du feu; le bruit souterrain se tût; le Ciel redevint serein, & toutes les eaux s'écoulérent en moins d'un quart d'heure.

Theodore (*soupirant profondément.*) Ah Dieu merci, voila qui est passé! Le pauvre *Robinson!* & les pauvres Lamas!

LISETTE.

J'ai été bien effrayée!

CHARLOT.

D'où viennent donc les tremblemens de terre!

JEAN.

Il y a longtems que Papa nous l'a expliqué; lorsque tu n'étois pas encore ici.

LE PERE.

Dis-lui cela, Jean!

JEAN.

Il y a dans la terre beaucoup de grands & vaſtes trous, comme des caves; or ces trous ſont remplis d'air & d'exhalaiſons. Et puis il y a auſſi toutes ſortes de choſes dans la terre qui prennent aiſément feu, comme du ſoufre, de la poix, du bitume & des choſes ſemblables. Celles-ci commencent quelquefois à s'échauffer & à s'enflammer, lorsqu'il s'y joint de l'humidité.

THEODORE.

De l'humidité? Eſt-ce donc que ce qui eſt mouillé peut allumer quelque choſe?

JEAN.

Oui certes! N'as-tu pas vû, lorsque les maçons verſent de l'eau froide ſur des pier-

pierres à chaux, comment cela se met d'abord à bouillir, comme si c'étoit sur le feu; & pourtant il n'y a point de feu là. — Eh bien, c'est donc comme cela que les choses s'allument dans la terre, quand l'eau y pénétre; & alors quand elles brulent; l'air qui est dans ces grandes cavernes, s'étend si prodigieusement, qu'il n'y trouve plus de place. Alors il cherche à sortir à toute force & ébranle par conséquent la terre, jusqu'à ce qu'enfin il ait fait une ouverture quelque part. C'est par cette ouverture alors qu'il sort, comme un ouragan, & qu'il entraine avec lui une quantité de matiéres ardentes & liquides.

Le pere.

Et cette matiére qui consiste en pierres, metaux, bitume &c. fondûs, est ce qu'on appelle la *Lave*. J'ai une fois lû quelque part, qu'on pouvoit faire soi-même une petite montagne qui vomit du feu; si cela vous fait plaisir, nous essayerons un jour.

Tous.

Oh oui! Oh oui! cher Papa!

Jean.

Et comment cela se fait-il donc?

Le

LE PERE.

Il ne faut que creuſer un trou en terre dans un endroit humide, & y mettre du ſoufre & de la limaille de fer: alors cette matiére s'échauffe & s'allume d'elle-même, & puis on a en petit, ce qu'une montagne qui vomit du feu eſt en grand. Nous en ferons l'eſſai au premier jour.

Pendant que *Robinſon* deſcendoit de l'arbre, ſur lequel il s'étoit ſauvé, ſon ame étoit ſi affligée de tout le malheur qui venoit encore de tomber ſur lui, que l'idée ne lui vint point du tout, de remercier, pour ſa nouvelle délivrance, celui qui l'avoit préſervé du danger le plus évident de perdre la vie. En effet, ſa ſituation étoit actuellement tout auſſi déplorable, qu'elle l'avoit jamais été. Sa caverne, le ſeul aſyle qu'il eût trouvé juſqu'ici, étoit comblée & perdue ſelon toutes les apparences; ſes chers & fidéles Lamas s'en étoient allés en nageant; tous ſes précédens ouvrages étoient détruits; tous ſes beaux projets pour l'avenir renverſés! La montagne avoit ceſſé, il eſt vrai, de jetter du feu; mais du gouffre qui étoit ouvert s'élevoit encore une fumée noire & épaiſſe, & c'étoit

poſſible que déſormais cette montagne reſtât toujours un *Volcan.* Et ſi elle reſtoit cela, comment *Robinſon* pouvoit-il être tranquille un ſeul inſtant? Ne devoit-il pas craindre chaque jour un nouveau tremblement de terre, une nouvelle *érup-tion?*

Ces triſtes penſées achevérent de l'accabler. Il ſuccomba ſous le poids de ſes peines, & au lieu de ſe tourner vers l'unique ſource des vrayes conſolations, vers Dieu, il ne fixà ſes regards que ſur ſa future miſére, qui lui parût devoir être infinie en grandeur & en durée.

Epuiſé d'inquiétude & d'angoiſſe, il s'appuya contre l'arbre, d'où il étoit descendu, & de ſon coeur ſerré s'echappérent ſans interruption des ſoupirs, qui étoient plutôt des cris, que des ſoupirs. Il demeura inconſolable dans cette poſition, jusqu'à ce que l'aurore eût annoncé la naiſſance du jour.

THEODORE *à l'Ami R.*

Je vois à cette heure, que Papa avoit raiſon pourtant.

L'AMI R.

En quoi?

THEO-

THEODORE.

Oui, je penſois derniérement, que pour le coup *Robinſon* s'étoit tout-à-fait corrigé, & que pour le coup auſſi le bon Dieu pourroit bien le délivrer en le tirant de ſon Ile. Alors Papa dit là-deſſus, que le bon Dieu ſavoit cela mieux que perſonne, & que ce n'étoit pas nous qui pouvions juger de cela.

L'AMI R.

Et à cette heure?

THEODORE.

Oui, à cette heure je vois bien, qu'il n'a pourtant pas autant de confiance en Dieu, qu'il devroit avoir; & que le bon Dieu fit bien, de ne pas le délivrer encore.

NICOLAS.

C'eſt à quoi j'ai penſé auſſi; & à cette heure il s'en faut bien auſſi que je l'aime autant que je faiſois.

LE PERE.

Votre obſervation eſt parfaitement juſte, mes Enfans. Sans doute nous voyons bien, qu'il s'en faut de beaucoup que *Robinſon* ait eû cette confiance ferme, inaltérable, filiale en Dieu, qu'il auroit dû avoir naturellement en lui, après



tant de preuves de sa bonté & de sa sagesse, dont il avoit lui même fait l'expérience. Mais avant que de le condamner sur ce point: nous commencerons par nous mettre un moment à sa place, & par demander à notre propre coeur, si nous-mêmes, dans ce cas, nous aurions mieux agi? Que t-en semble, Nicolas, si tu avois été *Robinson*, aurois tu bien eû plus de courage que lui?

NICOLAS (*d'une voix basse, incertaine*) Je ne sai.

LE PERE.

Rappelle-toi un peu le tems, où, à cause de tes yeux, il falût te mettre une mouche cantharide, qui te causa quelques douleurs. Te souvient-il encore, comment quelquefois tu étois alors découragé? Et ce n'étoit là pourtant qu'un petit mal passager, qui ne dura que deux jours! Je sai, qu'à présent, en cas pareil, tu démontrerois beaucoup plus de fermeté: mais serois-tu déja assez fort pour supporter, avec une soumission filiale, tout ce que *Robinson* fut obligé de souffrir — qu'en penses-tu, mon ami, ne dois-je pas aussi avoir quelque doute là-dessus? —

Ton

Ton silence est la véritable réponse à cette question. Toi même tu ne peux pas bien savoir, comment tu te conduirois dans un cas semblable, parce que tu ne t'y es jamais encore trouvé. Ainsi, tout ce que nous pouvons faire à présent, c'est, de nous accoûtumer, dans les petits maux legers, que nous aurons peut-être occasion d'éprouver dans la vie, de nous accoûtumer, dis-je, à tourner toujours nos regards vers Dieu & à être toujours patients & pleins de confiance. Alors notre coeur se fortifiera de jour en jour, jusqu'à pouvoir endurer aussi de plus grandes souffrances, si Dieu juge un jour à propos, de nous les dispenser.

Le nouveau jour parût, & sa naissante lumiére, qui répandoit la joie de toutes parts, trouva le pauvre Robinson dans le déplorable état, où il s'étoit appuyé contre l'arbre. Le sommeil avoit été loin de ses yeux, & son ame n'avoit été remplie d'aucune autre pensée, que de cette seule question, sombre & mélancolique: que deviendrai-je présentement?



A la fin il ſe mit en chemin, & en trébuchant, comme un homme qui réve, il ſe rendit à ſa demeure ruinée. Mais quel doux frémiſſement n'eprouva-t-il point, lorsque tout-à-coup, tout près de ſa cour — que penſez-vous? — ſes chers Lamas ſains & gaillards vinrent ſauter à ſa rencontre! D'abord il n'en crût pas ſes propres yeux, mais bientôt tous ſes doutes furent levés. Les Lamas accourûrent, lui léchérent les mains & exprimérent la joie qu'ils avoient de le revoir, par leurs ſauts & leurs bêlemens.

Le coeur de *Robinſon*, qui jusques-là avoit parû mort, ſe réveilla dans cet inſtant. Il regarda ſes Lamas, enſuite le Ciel, & des larmes de joie, de reconnoiſſance, & de repentir ſur ſon découragement, coulérent le long de ſes joues. Après cela il combla des plus vives careſſes les amis qu'il avoit retrouvés; &, accompagné d'eux, il alla voir, ce que ſa demeure étoit devenue.

HENRI.

Comment ces Lamas s'étoient-ils donc ſauvés?

LE PERE.

Apparemment l'inondation les avoit entrainés vers un petit côteau, où leurs piés retrouvérent du fond; & comme les eaux s'écoulérent ensuite aussi vîte qu'elles étoient tombées du Ciel, ils s'en retournérent apparemment vers leur demeure.

Robinson se tenoit alors devant sa caverne, & trouvoit encore à sa confusion, qu'également ici le dommage n'étoit pas à beaucoup près aussi considérable, qu'il se l'étoit représenté au milieu de son abattement. Le plafond, qui avoit consisté en un morceau de rocher, s'étoit à la verité écroulé, & avoit entrainé dans sa chûte la terre la plus voisine: cependant il ne paroissoit pas impossible, de retirer toutes ces ruines de la Caverne, & alors sa demeure devenoit une fois plus spacieuse & plus commode, qu'elle ne l'avoit été auparavant!

A cela se joignoit encore une chose qui démontroit évidemment, que ce n'étoit pas pour châtier *Robinson*, mais plutôt pour prendre charitablement soin de lui, que la divine Providence avoit dirigé l'événement qui étoit arrivé. Car lorsqu'il

eût examiné de plus près l'endroit, où la piéce de rocher avoit été suspenduë, il vit avec effroi, qu'elle avoit été entourée de toutes parts d'une terre molle; & par conséquent qu'elle n'avoit point du tout été solidement attachée. Ainsi rien n'étoit plus vraisemblable, que tôt ou tard elle auroit croulé d'elle-même. Or voila ce que Dieu prévit par sa toute-science, & selon les apparences il prévit aussi, que ce morceau de rocher s'écrouleroit précisément dans le tems, où *Robinson* seroit dans la caverne. Mais comme sa sagesse & sa bonté destinoient à cet homme une vie plus longue; il avoit, dès le commencement du monde, arrangé la terre de façon, que justement dans ce tems & dans cette Ile il devoit y avoir un semblable tremblement de terre. Le bruit souterrain même & les mugissemens de l'ouragan, avec quelque terreur qu'ils eussent résonné dans les oreilles de *Robinson*, avoient servi à le sauver. Car si le tremblement de terre avoit eû lieu sans aucun bruit: *Robinson* apparemment ne se seroit pas réveillé, & alors le rocher écroulé auroit certainement mis fin à sa vie.

Voila,

Voila, mes Enfans, comment Dieu avoit encore pris ſoin de lui dans un tems, où il croyoit en avoir été délaiſſé; & voila comment Dieu avoit pris ſoin de lui préciſément par les accidens terribles, que *Robinſon* enviſageoit comme ſon plus grand malheur.

Et cette douce expérience, mes Amis, vous aurez ſouvent occaſion de la faire vous-mêmes, dans la ſuite de votre vie. Pourvû que vous vouliez être bien attentifs aux voyes, par où la divine Providence vous conduira, vous trouverez dans toutes les triſtes ſituations de la vie qui vous attendent dans l'avenir, que ces deux choſes ſont toujours vrayes, ſavoir:

Premiérement, que les hommes ſe repréſentent toujours le malheur qui leur arrive, plus grand qu'il n'eſt en effet; & puis

En ſecond lieu, que tous nos maux nous ſont envoyés de Dieu par des raiſons ſages & bonnes, & qu'à la fin ils contribuent par conſéquent toujours à notre véritable bien.



Oui, mes Enfans. — O que cette vérité consolante vous pénétre de joie! Oui, —

Suivons d'un Dieu les volontés suprêmes,
Sa main puissante est notre unique appui;
Ouvrons les yeux, & lisons dans nous-mêmes,
Tout nous l'annonce & nous raméne à lui.

A des ames fidelles
Quel charme il fait sentir!
Les maux qu'il fait souffrir
Sont des bienfaits pour elles;
Tant d'épines cruelles
Pour qui sait le servir,
Sont des sources nouvelles
D'amour & de plaisir.



DI-

DIXIEME SOIRÉE.

(Le Pére continue l'Hiſtoire.)

Robinſon, qui depuis quelque tems déja s'étoit accoûtumé à joindre la priére au travail, commença par ſe jetter à genoux, pour remercier Dieu de ſa nouvelle délivrance; après quoi il mit gaiement la main à l'ouvrage, afin d'enlever les décombres de ſa demeure. La ſimple terre, il l'eût bientôt ôtée: mais deſſous il reſtoit encore la grande piéce de rocher, qui étoit à la vérité briſée en deux morceaux, mais qui, même comme cela, paroiſſoit demander plus que les forces d'un ſeul homme, pour être remuée de la place.

Il fit l'eſſai, de rouler la plus petite de ces deux maſſes de pierre: mais inutilement! Il trouva, que ce travail ſurpaſſoit de beaucoup ſes forces. Le voilà

donc

donc de nouveau profondément en pensée & ne sachant, ce qu'il devoit faire.

JEAN.

O je sai bien, ce que j'aurois fait, moi!

LE PERE.

Et quoi donc?

JEAN.

Hé, j'aurois fait un *lévier*, comme nous fimes derniérement, lorsque nous voulûmes rouler la poutre dans la cour.

THEODORE.

Je n'étois pas présent à cela; qu'est-ce que c'est donc qu'un lévier?

JEAN.

C'est comme cela un gros & long baton; on passe l'un des bouts sous la poutre, ou la pierre, qu'on veut mouvoir, & puis on met un petit billot ou une pierre sous le bâton, mais bien juste tout près de la poutre, qu'on veut faire rouler; & puis on met la main à l'autre bout du baton, qu'on appuye, le plus fortement que l'on peut, sur le petit billot; après quoi la poutre se léve & on peut la rouler sans beaucoup de peine.

LE

LE PERE.

La raison de cela, je vous l'expliquerai dans un autre tems; présentement écoutez, ce que fit *Robinson*.

Après avoir longtems & inutilement médité là-dessus, l'idée du lévier lui vint à la fin aussi. Il se ressouvint, d'avoir quelquefois vû dans sa jeunesse, que tous les ouvriers avoient coûtume de se servir de ce moyen, lorsqu'ils vouloient mouvoir de pesans fardeaux; & il se hâta de faire un essai.

Il réussit. Dans une demi-heure il avoit heureusement roulé hors de sa caverne les deux pierres, que quatre hommes avec leurs seules mains n'auroient pû remuer de la place. Et alors il eût la joie de voir sa demeure, non seulement une fois plus spacieuse qu'elle ne l'avoit été auparavant, mais encore parfaitement sure, selon toutes les apparences. Car à present les murs aussi bien que le plafond n'étoient faits que d'un seul rocher creux, dans lequel on ne découvroit, nulle part, pas même la plus petite fente.

NICOLAS.

Qu'eſt-ce que ſon araignée étoit donc devenue?

LE PERE.

C'eſt bon, que tu m'en faſſes reſſouvenir; il ne s'en faloit presque rien, que j'aurois oublié cette arraignée. Mais en effet auſſi je n'ai plus rien à en dire, ſi ce n'eſt qu'elle fut, ſelon toutes les apparences, enſévelie ſous les ruines du plafond écroulé. Du moins *Robinſon* ne la revit jamais, & ſes autres amis, les Lamas, le dédommagérent de cette perte.

Il haſarda alors de tourner ſes pas du côté du Volcan, d'où s'élevoit encore toujours une noire fumée. Il fut ſurpris de la quantité de matiéres fondues, qui avoient coulé tout autour en long & en large, & qui ne s'étoient pas encore refroidies. Cette fois-ci ce ne fut qu'à une certaine diſtance qu'il contempla le ſpectacle effrayant & magnifique du gouffre fumant, parce que la crainte auſſi bien que la lave encore trop brulante l'empêchérent d'approcher davantage.

Aayant

Ayant remarqué, que le courant de la lave avoit coulé vers l'endroit, où croissoient les pommes de terre; il fut fort effrayé de l'idée, que cet écoulement de feu pourroit peut-étre avoir ravagé toute cette place; & il ne lui fut pas possible d'étre tranquille, tant qu'il ne s'étoit pas convaincu du contraire. Il alla donc à l'endroit & trouva avec une vive satisfaction toute sa plantation saine & sauve. Dès cè moment il résolut, de planter à tout hazard des pommes de terre dans plusieurs endroits de son Ile, afin de prévenir le malheur, de se voir un jour privé, par quelque facheux accident, d'une production si admirable. Il est vrai que l'hiver, selon lui, étoit actuellement à la porte; mais il se disoit: qui sait, si ces plantes ne sont peut-étre pas de l'espéce de celles, qui peuvent rester l'hiver dans la terre?

Après avoir exécuté ce dessein, il recommença, à travailler à sa cuisine. Ici encore le terrible événement qui venoit de se passer dans la Nature avoit servi à lui procurer un grand avantage. Car il faut savoir que le Volcan avoit jetté, parmi plusieurs autres choses, une quan-



quantité de pierres à chaux. Ordinairement on commence par calciner celles-ci dans un fourneau avant que de pouvoir en faire de la chaux éteinte. Mais ici cela n'étoit pas nécessaire, parce que la montagne enflammée avoit déja tenu lieu de *chauffour*.

Robinson n'eût donc besoin que de faire un trou en terre, d'y jetter les pierres à chaux, d'y verser après cela de l'eau & de remuer le tout. De cette maniére la chaux fut éteinte & rendue propre au maçonnage. Il y mêla ensuite un peu de sable, se mit là-dessus à l'ouvrage, & eût sujet d'étre content de son habileté.

Cependant la montagne avoit cessé de fumer: & *Robinson* se hasarda par cette raison, de s'approcher du gouffre. Il trouva que les côtés aussi bien que le fond étoient couverts de lave refroidie; & comme il ne vit plus percer nulle part la moindre fumée, il eût raison d'espérer que le feu souterrain s'étoit entiérement éteint, & qu à l'avenir il n'y avoit plus d'éruption à craindre.

Cette

Cette espérance lui ayant donné des forces, il songea à faire sa provision de vivres pour l'hyver. Dans ce dessein il prit successivement jusqu'à huit Lamas, de la même maniére, qu'il avoit pris les premiers. Il les tua tous, à l'exception d'un bélier, qu'il laissa vivre pour tenir compagnie aux trois Lamas apprivoisés, & pendit la plus grande partie des viandes dans sa cuisine, pour les fumer. Mais auparavant il les avoit laissées pendant quelques jours dans le sel, parce qu'il se souvint d'avoir vû, qu'au logis sa Mére avoit coûtume de faire de même.

C'étoit là déja une assez bonne provision de viandes; & malgré cela il avoit peur, qu'il n'y en auroit pas suffisamment, au cas que l'hiver fut rude & de durée. Il étoit bien aise par cette raison de prendre encore quelques Lamas, mais la chose ne vouloit plus aller. Car ces animaux avoient à la fin remarqué ses piéges, & se tenoient sur leurs gardes. Il falut donc imaginer un nouveau moyen, de s'en rendre maitre.

Ce moyen il le trouva auſſi; tellement l'eſprit humain, pourvû qu'on l'éxerce comme il faut, eſt inépuiſable en reſſources pour ſe rendre heureux. Il avoit remarqué, que les Lamas, toutes les fois qu'ils l'appercevoient près de la ſource, couroient toujours avec beaucoup de hâte vers un buiſſon en paſſant une petite colline. L'autre côté de cette colline étoit bordé de petites branches, comme d'une haie, & derriére cette haie il y avoit un mur eſcarpé, haut environ de deux aunes. Il vit, qu'à chaque fois les Lamas ſautoient de plein ſaut à bas de la colline par-deſſus la haie; & cette obſervation lui ſuffît.

C'eſt qu'il fit le plan, de creuſer à cette place une foſſe profonde, afin que les Lamas, lorsqu'ils ſauteroient de haut en bas, y fuſſent pris. Ses ſoins infatigables achevérent en un jour & demi ce nouvel ouvrage de ſon invention. Il couvrit ſur cela la foſſe de broſſailles, & le lendemain il eut la joie d'y voir ſauter & d'y prendre deux de ces animaux, qui étoient paſſablement grands.

Pour

Pour lors il ſe crût ſuffiſamment pourvû de viandes. Il auroit été embaraſſé, où les mettre l'hiver, ſi le Ciel n'avoit pris ſoin en quelque ſorte par le tremblement de terre, de lui procurer une cave dans les formes. C'eſt que tout près de ſa caverne un autre morceau de la montagne s'étoit affaiſſé d'environ deux toiſes de profondeur, & par là il s'étoit formé une ſeconde caverne, dont l'ouverture donnoit pareillement dans ſa cour. Il eût donc dès-lors logement, cuiſine & cave l'un à côté de l'autre, véritablement comme ſi tout cela avoit été arrangé à deſſein & par art.

Maintenant il lui reſtoit encore trois choſes à faire, afin d'être ſuffiſamment pourvû pour tout le prétendu hiver. Il faloit faire les foins pour ſes Lamas, ſe pourvoir de bois à bruler, & déterrer toutes les pommes de terre, pour les mettre également dans la cave.

Du foin, qu'il avoit raſſemblé en grande quantité, il en fit une pile piramidale dans ſa cour, comme les gens de la campagne ont accoûtumé de faire

chez nous, & toutes les fois qu'il y ajontoit du foin, il le fouloit avec tant de force, que la pluye ne pouvoit pas y pénétrer aiſément. Mais cet ouvrage là il ne l'apprit qu'à ſes dépens.

Car il faut ſavoir qu'il n'avoit point pris la précaution, de faire d'abord ſécher le foin entiérement. Quand cela ne ſe fait pas, & que neanmoins on l'entaſſe avec force; il commence à s'échauffer, à fumer & à la fin même à prendre feu. C'eſt de quoi *Robinſon* n'avoit jamais entendu parler dans ſa jeuneſſe, parce qu'il ne s'étoit jamais embaraſſé de *l'Economie rurale*, c'eſt-à-dire de la maniére dont on conduit un ménage à la campagne. Mais il apprit dans ſa poſition actuelle, combien c'eſt utile, de faire attention à tout, & de recueillir autant de connoiſſances, qu'il eſt poſſible, lors même qu'on ne prévoit pas, à quoi elles pourront un jour nous ſervir.

Sa ſurpriſe ne fut pas petite, en voyant tout d'un coup ſa pile de foin qui fumoit; mais il s'étonna bien davantage, lorsqu'en y enfonçant la main il ſentit, qu'en dedans le foin étoit brulant. Il ne

pût

pût se défendre, de croire, qu'il y avoit du feu, quoiqu'il ne conçût absolument pas, quand ni comment ce feu pouvoit y être venu.

Il se mit donc vîte à défaire le monceau de foin. Mais il fut fort surpris de ne trouver du feu nulle part, & de voir que le foin étoit par-tout extrémement échauffé & humide. Il tomba donc à la fin de lui-même sur la conjecture bien fondée, que l'humidité seule étoit la cause de l'échauffement, quoiqu'il ne pût comprendre, comment cela se faisoit.

JEAN.

Comment aussi cela se fait-il proprement, que la seule humidité puisse échauffer quelque chose?

LE PERE.

Mon cher Jean, des phénoménes tels que celui-ci, il y en a mille dans la Nature, & l'esprit humain qui a réfléchi là-dessus déja depuis plusieurs siécles, est parvenu, par rapport à un grand nombre de ces phénoménes, à découvrir



diſtinctement, quelles en ſont proprement les cauſes. Ces cauſes naturelles nous ſont enſeignées dans une ſcience, dont vous ne connoiſſez pas même le nom — on l'appelle la *Phyſique.* C'eſt là que l'on rend raiſon de cet effet remarquable de l'humidité, ainſi que de pluſieurs autres choſes naturelles extrémement ſingulières; & ſi vous continuez de vous appliquer comme il faut à apprendre celles qui nous occupent actuellement nous vous enſeignerons auſſi cette ſcience, qui vous fera un plaiſir inexprimable. Pour à préſent il ſeroit ſuperflu, d'en parler, parce que vous ne comprendriez pourtant pas, ce que je dirois.

Robinſon ſécha donc de nouveau ſon foin, & puis il refit une pile, qui pouvoit braver le vent & la pluye. Pour la garantir encore davantage, il la couvrit d'un toit de roſeaux, qui ne cédoit presque point en ſolidité à nos toits de chaume.

Les jours ſuivans il les employa à raſſembler autant de bois ſec, qu'il le jugea néceſſaire. Après cela il déterra ſes pommes de terre & en eût une proviſion

vision considérable. Il les serra dans sa cave. Enfin il secoua aussi le Citronnier pour en faire tomber tous les citrons murs & les conserver également pour l'hiver; & dès-lors il fut sans inquiétude sur sa subsistance pendant la rude saison.

Mais cette rude saison tardoit toujours encore à venir, quoique le mois d'Octobre fut déja presque à sa fin. Au lieu de cela le tems se mit à la pluye, & il plût si continuellement, qu'on auroit dit que l'air avoit été changé en eau. *Robinson* ne savoit du tout qu'en penser. Depuis quinze jours déja il n'avoit mis le pié hors de sa demeure, que pour aller à la cave, à la pile de foin, & à la fontaine, afin de chercher des vivres & de l'eau pour lui & ses Lamas. Le reste du tems il falût qu'il le passât, comme un prisonnier.

Helas! que le tems couloit alors lentement pour lui! N'avoir rien à faire, & être tout seul — mes Enfans, un tourment pareil, vous ne pouvez pas du tout encore vous le représenter! Si quelcun avoit pû lui procurer un livre, ou

du papier, de l'encre & une plume; il auroit donné de grand coeur, pour chaque feuille, un jour de sa vie. Oh, disoit-il plus d'une fois en soupirant, que j'étois insensé dans ma jeunesse, d'avoir regardé quelquefois la lecture & l'écriture comme quelque chose de fatigant & l'oisiveté comme quelque chose d'agréable! Le livre le plus ennuyant seroit actuellement un trésor pour moi: une feuille de papier & une écritoire vaudroient actuellement pour moi un Royaume!

Durant ce tems d'ennui, la nécessité le força de recourir à toutes sortes d'occupations, auxquelles il ne s'étoit pas essayé jusqu'ici. Il y avoit déja longtems qu'il ruminoit dans sa tête, s'il n'y auroit pas moyen de fabriquer un pot & une lampe, deux choses, qui auroient rendu sa condition incomparablement meilleure. Il courût donc, au beau milieu de la pluye, chercher de la terre à potier; & puis il mit la main à l'ouvrage.

Sans doute cela ne lui réussit pas sur le champ; il falut d'abord qu'il fit bien des essais inutiles; mais n'ayant rien

de

de mieux à faire, il se fit un plaisir, aussi souvent que son ouvrage étoit achevé & qu'il y avoit encore quelque chose à y reprendre, de le briser, pour le recommencer de nouveau. Il passa de cette manière quelques jours dans un travail amusant; jusqu'à ce qu'enfin le pot & la lampe furent achevés & réussirent si bien, qu'il y auroit eû de la malice, à les briser encore une fois. Il les plaça donc dans sa cuisine, pas loin du feu, afin qu'ils séchassent peu-à-peu. Après quoi il continua de façonner encore d'autres pots, & des léchefrites & des poëlons, de différentes formes & grandeurs; & plus il s'occupoit à cela, plus il y devenoit habile.

La pluye continua cependant sans interruption. *Robinson* se vit donc contraint, d'imaginer encore d'autres travaux domestiques, pour n'étre pas tourmenté de l'affreux ennui. Son premier ouvrage fut la construction d'un filet de pécheur. Il avoit fait d'avance une assez bonne provision de ficelle, qui lui venoit actuellement fort à point. Comme il prenoit assez de tems & qu'il avoit assez de patience, pour essayer dix fois & plus, une

une chose qui ne réussissoit pas bien d'abord; il trouva à la fin la vraie méthode de faire les noeuds; & il y acquit autant d'habileté, qu'en ont chez nous les femmes & les filles à faire du filet. Car il avoit aussi imaginé un instrument de bois, qu'il avoit taillé avec son couteau de caillou, & qui avoit la forme d'une broche. Par ce moyen il vint à bout de faire un filet, qui pour la bonté & l'utilité cédoit peu à nos filets ordinaires de pêcheur.

Alors il lui vint dans l'esprit, d'essayer, s'il ne pourroit pas faire aussi un Arc & des flèches? Oh, comme sa tête s'échauffa, en continuant de réfléchir sur cette idée & de considérer les grands avantages, que l'Arc lui procureroit! Avec lui il pouvoit tuer des Lamas, il pouvoit tirer des Oiseaux & — ce qui étoit le plus important — avec lui il pouvoit se défendre dans sa demeure, si les Sauvages venoient un jour l'attaquer. Il brula de voir l'Arc achevé, & courût, malgré la pluye & le vent, chercher le bois nécessaire.

Toute sorte de bois ne lui parût pas propre à cela. Il en faloit, qui fut dur

&

& fouple en même tems, afin que d'un côté on pût le plier, & que de l'autre aussi il fit effort pour rentrer dans son premier état.

JEAN.

Qui fut *élastique*, n'est-ce pas?

LE PERE.

Précisément! Je ne croyois pas que vous eûssiez retenû la signification de ce mot; c'est la raison pourquoi je ne voulois pas m'en servir.

Ayant donc trouvé & coupé de cette sorte de bois, il le porta au logis & se mit tout de suite à l'ouvrage. Mais helas! que le manque d'un véritable coûteau lui fut sensible alors! Il étoit obligé de couper vingt-fois & plus, pour enlever autant de bois, que nous pouvons en emporter d'un seul coup avec nos couteaux d'acier. Pas moins de huit jours entiers se passérent à cet ouvrage, quoiqu'il y travaillât sans discontinuer depuis le matin jusqu'au soir. Je connois des gens qui n'auroient pas soutenu cela si longtems.

THEO-



THEODORE (*aux autres*)

C'eſt de nous autres que Papa parle ici!

LE PERE.

Tu l'as déviné, Théodore; & ne penſes-tu pas, que j'ai raiſon?

THEODORE.

Hélas oui! mais, à l'avenir auſſi je travaillerai certainement de ſuite, lorsqu'une fois j'aurai commencé quelque choſe.

LE PERE.

Tu ne feras pas mal; *Robinſon* du moins s'en trouva bien. Il eût la joie inexprimable de voir au neuviéme jour ſon Arc achevé, & il ne lui manqua plus qu'une corde & des flèches. S'il y avoit ſongé, lorsqu'il tua les Lamas; il auroit eſſayé peut-être, de faire des cordes de leurs boyaux, parce qu'il ſavoit qu'en Europe on a coûtume d'en faire de boyaux de mouton. Faute de cordes à boyaux il fila à loiſir un cordon, qu'il fit auſſi fort que poſſible. Après quoi il procéda à la fabrique des flèches.

S'il

S'il eût pû avoir alors un petit morceau de fer, pour mettre aux flèches une pointe acérée; que n'auroit-il pas donné! Mais ce voeu étoit inutile. — Etant à la porte de fa caverne, & réfléchiffant, par quel moyen il pourroit fuppléer au manque de pointes de fer, fes regards tombérent fortuitement fur la maffe d'or, qui étoit là encore toujours par terre, comme une chofe vile. Va, dit-il en l'écartant avec le pié, va métal inutile, & deviens du fer, fi tu veux, que je faffe cas de toi! Et comme cela il ne daigna plus le regarder.

A force d'y penfer & repenfer il fe fouvint enfin, d'avoir une fois ouï dire, que les Sauvages fe fervoient d'arêtes de grands poiffons, & quelquefois auffi de pierres tranchantes pour donner de la pointe à leurs flèches & à leurs piques; & il réfolut, de les imiter en cela! En même tems il forma le deffein, de faire auffi une pique.

Ces deux chofes furent exécutées fur le champ. Il courut au bord de la mer, & fut affez heureux pour trouver quelques arêtes & quelques pierres, juftement tel-

les



les qu'il les souhaitoit. Après quoi il coupa une perche longue & droite pour la pique, & s'en retourna tout dégouttant de pluye.

Dans quelques jours la pique & les flèches furent achevées. La pique il l'avoit armée d'une pierre pointue, & les flèches de fortes arétes piquantes; ayant attaché des plumes à l'autre bout, ce qui les fait mieux voler, comme chacun fait.

Alors il essaya si son Arc pourroit servir. Quoiqu'il y manquât beaucoup de choses, qui dûrent necessairement y manquer faute d'outils de fer, il le trouva pourtant assez propre à tirer des oiseaux, ou d'autres petites bêtes; il ne douta même pas, de pouvoir blesser dangereusement avec cet Arc un Sauvage nud, pourvû qu'il le laissât assez approcher. Il eût encore plus sujet d'étre content de la pique.

Maintenant ses pots & sa lampe paroissoient avoir suffisamment séché. Il voulut donc en faire usage. D'abord il mit dans un des poëlons neufs un tas de graisse, des entrailles des Lamas qu'il avoit

avoit tués, afin de la fondre comme du ſuif, & de s'en ſervir en guiſe d'huile pour la lampe. Mais voila qu'il eût le déſagrément de remarquer, que la graiſſe, dès-qu'elle étoit fondue, pénétroit la terre glaiſe du poëlon & *ſuintoit* (ou découloit goutte à goutte) du côté extérieur, enſorte qu'il n'en reſtoit que peu dans le poëlon. Il conclût de là, que la Lampe & les pots auroient le même défaut & ne pourroient par conſéquent pas ſervir; & cela ſe trouva effectivement ainſi.

Le fâcheux accident! Il s'étoit déja ſi fort réjoui, de ce qu'à préſent il pourroit bientôt paſſer les ſoirées à la lumiére & manger encore une fois de la ſoupe; & à cette heure cette belle eſpérance ſembloit tout d'un coup évanouie de nouveau!

HENRI.

C'étoit pourtant fatal auſſi!

LE PERE.

Sans doute cela l'étoit; & certaines gens ſe feroient depités de cela & auroient

tout

tout jetté. Mais *Robinson* étoit déja passablement habitué à la patience, & avoit une fois mis dans sa tête, de ne jamais faire les choses à-demi, lorsqu'il lui seroit possible de les achever entiérement.

Il s'assit donc dans son *coin à réflexions* (c'est ainsi qu'il appelloit un des coins de sa caverne, où il avoit coûtume de s'asseoir, quand il vouloit imaginer quelque chose) & se frotta le front.. D'où cela peut-il venir, dit-il en lui-même, que les pots d'Europe, qui ne sont pourtant faits aussi que de terre glaise, soyent beaucoup plus compactes, & ne s'imbibent point du tout? — Oui, cela vient, de ce qu'ils sont *vernissés* — Vernissés? Hum! Qu'est-ce que cela pourroit-être proprement, & comment font-ils cela? — Ha! Ha! je crois, que j'y suis! Oui, ce sera de cette façon là! N'ai-je pas lû un jour, qu'outre le sable, il y a encore différentes autres matiéres, la terre glaise pareillement, qui sont de la nature du verre, & que l'on peut transformer en verre réel par la violence du feu? — C'est donc assurément comme cela qu'ils s'y prennent; ils mettent les pots dans un fourneau ardent,

ardent, & quand la terre glaiſe commence à fondre, ils la retirent, afin qu'elle ne ſoit pas entiérement changée en verre. Oui, oui, voila ce que c'eſt! Il faut que j'imite cela.„

Auſſi tôt dit, auſſi tôt fait! Il alluma dans ſa cuiſine un bon feu, & dès-que celui-ci fut tout en flamme, il mit un de ces poëlons au beau milieu. Mais pas longtems après, on entendit — Knac! & le poëlon fut fendu. — Ouais! dit *Robinſon*, qui s'y feroit attendu?

Il ſe remit dans ſon coin à réflexions. „Par quelle aventure, dit-il en lui-même, ceci peut-il être arrivé? — Aurois je bien été temoin déja de quelque choſe de ſemblable? — Hé oui certes! Lorsqu'en hiver nous mettions ſur le fourneau chaud un verre avec de l'eau froide ou de la biére, pour la chauffer, le verre ne ſe caſſoit-il pas auſſi? — Et quand eſt-ce qu'il ne ſe caſſoit *point*? Lorsqu'on le mettoit ſur le fourneau, dans le tems qu'il n'étoit pas encore tout-à fait chaud, ou lors-



que nous mettions une feuille de papier dessous. — Fort bien; je me doute de quelque chose! Oui, oui ce sera cela; il faut seulement ne pas mettre tout d'un coup le vase sur le brasier, mais le laisser d'abord s'échauffer. — Il faut aussi prendre garde, que l'un des bouts ne s'échauffe pas.„ — „Vive l'esprit!„ s'écria-t-il plein de joie, sautant de de sa place, pour aller faire un second essai.

Celui-ci réussit déja mieux. Le poëlon ne se fendit pas; mais il ne voulut cependant pas non plus devenir verniffé.

„Et pourquoi donc pas?„ disoit *Robinson* en lui-même. „Le feu, ce me semble, étoit pourtant assez fort; — qu'est-ce qui peut donc manquer encore?„ — Après avoir été longtems à réfléchir là-dessus, il crut enfin frapper au but. C'est qu'il avoit fait l'essai dans un feu, qui n'étoit pas enfermé dans un fourneau, mais qui bruloit en plein air. Ce feu perdoit sa chaleur beaucoup trop vîte & se divisoit trop de

tous

tous côtés, pour que la terre glaise eût pû devenir ardente au point de se vernisser. Fidéle à son principe, *de ne pas faire les choses à demi*, il résolut en conséquence, de construire un véritable fourneau de fondeur. Mais il avoit besoin, pour cet ouvrage, d'un tems plus convenable.

Il faut savoir qu'il pleuvoit encore toujours; ce ne fut qu'après deux mois, que le Ciel reçommença enfin à s'éclaircir. Alors *Robinson* pensa, que l'hiver alloit commencer: & voila! l'hiver étoit déja passé. Il en crut à peine ses propres yeux, lorsqu'il vit, que le Printems qui vivifie tout faisoit de nouveau déja pousser de nouvelle herbe, de nouvelles fleurs & de nouvelles branches; & cependant cela étoit réellement ainsi. La chose étoit incompréhensible pour lui, & pourtant il la voyoit devant ses yeux. „Ce me sera une leçon, dit-il en lui-même, de ne pas d'abord nier à l'avenir, ce que je ne pourrai pas comprendre!„



LA MERE.

N'alla-t-il pas se coucher, après avoir dit cela?

THEODORE.

O Maman! nous sommes encore tous si éveillés!

LE PERE.

Jé n'en ai pas de nouvelle bien positive: En attendant, comme je ne trouve plus rien de noté, pour ce jour, dans l'ancienne Histoire de son séjour solitaire dans cette Ile: je présume moi-même qu'après ces mots il alla se mettre au lit. Et c'est ce que nous ferons aussi, afin de pouvoir, comme lui, nous lever demain matin avec le soleil.

ON-

ONZIEME SOIRÉE.

THEODORE.

Papa, préfentement je voudrois bien être à la place de *Robinfon?*

LE PERE.

Voudrois-tu cela?

THEODORE.

Oui, à cette heure il a tout ce qu'il lui faut, & il vit dans un fi beau païs, où il n'y a jamais d'hiver.

LE PERE.

Tout ce qu'il lui faut?

THEODORE.

Oui, n'a-t-il pas des pommes de terre & de la viande & du fel, & des citrons & des poiffons & des tortues & des huitres; &, du lait que lui donnent les



Lamas, ne peut-il pas en faire du beurre & du fromage?

LE PERE.

C'eſt réellement ce qu'il a fait depuis quelque tems déja; j'ai ſeulement oublié de le dire.

THEODORE.

Eh bien, l'Arc & le dard il les a auſſi, & une bonne demeure auſſi; que vouloit il donc de plus?

LE PERE.

Robinſon ſavoit très fort apprécier tout cela & il en remercioit Dieu; & pourtant — il auroit donné la moitié du reſte de ſa vie, s'il étoit venu un vaiſſeau, qui l'eut ramené dans ſa Patrie.

THEODORE.

Oui mais encore, que lui manquoit-il donc?

LE PERE.

Beaucoup de choſes, infiniment de choſes, pour ne pas dire *tout*. Il manquoit des

des biens, ſans leſquels il ne peut y avoir de vrai bonheur ici-bas; de ſociété, d'amis, d'êtres de ſon eſpéce, qu'il pût aimer & dont il pût étre aimé à ſon tour. Eloigné de ſes parens, qu'il avoit tant chagrinés, éloigné de ſes amis, qu'il n'oſoit eſpérer de revoir jamais, éloigné des hommes, de tous les hommes de toute la terre — hélas! dans cette triſte ſituation quelle ſi grande joie auroit pû lui cauſer l'abondance même la plus riche de tous les biens terreſtres? Eſſaye, mon jeune ami, eſſaye une fois ſeulement pendant un ſeul jour, d'étre abſolument ſeul dans un lieu ſolitaire, & tu ſentiras, ce que c'eſt que la vie ſolitaire!

Et puis, il s'en faloit encore de beaucoup, que tant d'autres beſoins qu'avoit *Robinſon*, euſſent été entiérement ſatisfaits. Toutes ſes hardes tomboient peu à peu en lambeaux qui ne pouvoient plus ſervir, & il ne voyoit pas encore, comment il lui feroit poſſible, de faire des habits neufs.



JEAN.

O pour d'habits il pouvoit bien auſſi s'en paſſer dans ſon Ile où il faiſoit ſi chaud, & où il n'y avoit jamais d'hiver!

LISETTE.

Fi! Il auroit donc été obligé d'aller nud.

LE PERE.

Sans doute il n'avoit pas beſoin d'habits pour ſe garantir du froid; mais bien pour ſe garantir des inſectes, particuliérement des *Mousquites*, dont cette Ile fourmilloit.

NICOLAS.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces bêtes, des Mousquites?

LE PÈRE.

Une eſpéce de mouches, mais qui font une piqûre beaucoup plus douloureuſe, que les nôtres. Elles tourmentent extrêmement les habitans des Païs chauds. Car peu s'en faut que leurs piqûres ne laiſſent des ampoules auſſi douloureuſes, que le font chez nous celles que laiſſe la

piqûre

piqûre des abeilles & des guêpes. Le visage & les mains de *Robinson* en étoient presque toujours enflés. Or à quelles souffrances ne devoit-il pas s'attendre, lorsqu'une fois ses hardes seroient entiérement déchirées! Et ce tems étoit proche.

Cela, joint surtout à l'ardent desir qu'il avoit de revoir ses parens & la société en général, lui arracha plus d'un profond soupir, aussi souvent qu'il se tenoit sur le rivage, & que regardant, avec des yeux mouillés & languissans, l'immense Océan, il ne voyoit jamais devant lui que l'eau & le Ciel. Comme son coeur se dilatoit souvent, par une vaine espérance, lorsque dans l'éloignement de l'horizon il voyoit monter un tout petit nuage, & que son imagination en faisoit un vaisseau allant à pleines voiles! Et quand ensuite il s'appercevoit de son erreur: helas! comme les larmes ruisseloient de ses yeux & comme il s'en retournoit alors à sa demeure, le coeur saisi & serré!

LISETTE.

O il auroit dû seulement bien prier le bon Dieu; celui-la lui auroit assurément envoyé un Vaisseau!

LE PERE.

Il le fit, ma chére Lisette; il pria Dieu jour & nuit pour sa délivrance; mais jamais il n'oublia aussi, d'ajouter: *toute fois, Seigneur, ma volonté ne soit point faite, mais la tienne!*

LISETTE.

Pourquoi faisoit-il cela?

LE PERE.

Parce qu'il étoit à cette heure parfaitement convaincu, que Dieu fait beaucoup mieux, que nous-mêmes, ce qui nous est avantageux. Il raisonnoit de la sorte: si c'étoit le bon plaisir de mon Pére céleste de me laisser ici encore plus longtems, en ce cas il auroit certainement de bien bonnes raisons, que je ne pénétre pas; & par conséquent je dois le prier pour ma liberté sous la condition seulement,

ment, que sa sagesse trouvera que cela soit utile.

De crainte qu'un vaisseau ne passât un jour ou ne jettât l'ancre près de l'Ile, dans un tems, où précisement il ne seroit pas au rivage: il forma le dessein de dresser, sur la langue de terre qui avançoit, un signal, auquel tous ceux qui arriveroient là pourroient reconnoitre sa détresse. Ce signal consistoit en un poteau, où il arbora un pavillon.

NICOLAS.

Oui, mais d'où prit-il donc ce pavillon?

LE PERE.

Je vai te le dire. Sa chemise étoit alors dans un état, où il étoit impossible de la porter plus longtems. Il en prit donc le plus grand lambeau & en fit un pavillon au poteau qu'il avoit planté.

A présent il auroit fort souhaité aussi de mettre une inscription sur le poteau, afin de faire connoitre encore plus clairement sa détresse: mais comment devoit-il s'y prendre? — Le seul moyen, qui

fut

fut en fon pouvoir, étoit de graver les lettres avec fon couteau de caillou. Sur cela il fut queftion de favoir: en quelle langue il feroit l'infcription? La faifoit-il en françois ou en anglois, il pouvoit venir peut-être un vaiffeau hollandois, ou efpagnol ou portugais, & alors les gens qui feroient deffus ne comprendroient pas, ce que ces mots fignifioient. Heureufement il fe rappella quelques mots latins, par lesquels il pouvoit exprimer ce qu'il defiroit.

THEODORE.

Oui, mais les gens comprendroient-ils cela?

LE PERE.

La langue latine, comme vous favez, eft répandue dans tous les païs de l'Europe, & la plûpart des hommes, qui ont reçû une éducation comme il faut, en comprennent du moins quelque chofe. *Robinfon* pouvoit donc efpérer que fur chaque vaiffeau, qui arriveroit là, il y auroit du moins quelcun, qui comprendroit fon infcription. Ainfi il l'acheva.

JEAN.

Comment étoit-elle donc?

LE PERE.

Ferte opem misero Robinsonio! Comprends-tu, Lisette?

LISETTE.

Eh oui: *secourez le pauvre Robinson!*

LE PERE.

Sa plus grande peine consistoit actuellement dans le manque de bas & de souliers. Ils étoient enfin tombés par morceaux & les *Mousquites* persécutoient si épouvantablement ses jambes nues, qu'il ne savoit où se mettre de douleur. Son visage, ses mains & ses pieds, depuis la saison pluvieuse pendant laquelle les insectes avoient prodigieusement multiplié, étoient tellement enflés par les douloureuses piqûres, qu'ils n'avoient plus du tout une figure humaine.

Combien de fois s'assit-il dans son coin à réflexions, pour imaginer un moyen de se couvrir! Mais toujours inutile-

tilement; toujours il manquoit des instrumens, & des connoissances nécessaires, pour venir à bout, de ce qu'il souhaitoit de faire.

Les peaux des Lamas qu'il avoit tués lui parûrent étre, de tous les moyens de se vêtir, le plus facile. Mais ces cuirs étoient encore cruds & roides; & malheûreusement il ne s'étoit jamais embarassé de la maniére dont s'y prenoient les tanneurs & les mégissiers, pour préparer les cuirs cruds. Et quand même il l'auroit sû; il n'avoit pourtant ni aiguille ni fil, pour coudre le cuir & en faire quelque piéce d'habillement.

La nécessité étoit cependant urgente. Il ne pouvoit ni travailler le jour, ni dormir la nuit, tellement les mouches ne cessoient de le persécuter de leurs aiguillons. Il faloit nécessairement qu'il arrivât quelque chose, pour qu'il ne périt pas de la maniére la plus misérable.

HENRI.

A quoi bon aussi Dieu peut-il avoir créé ces misérables insectes, puisqu ils ne font que nous étre à charge?

LE

LE PERE.

A quoi bon penfes-tu bien que le bon Dieu nous à créés, toi, moi & les autres hommes?

HENRI.

Afin que nous fuffions heureux dans le monde?

LE PERE.

Et qu'eft-ce qui peut l'avoir porté, à vouloir cela.

HENRI.

Oui parce qu'il eft fi bon, & qu'il ne vouloit pas étre heureux tout feul.

LE PERE.

Très bien. Mais ne crois-tu pas, que les infectes jouiffent auffi d'une forte de bonheur?

HENRI.

Oui, cela bien: on voit combien ils fe réjouiffent, lorsque le foleil luit comme cela avec chaleur.

LE PERE.

Eh bien, ne conçois-tu pas par cette raison, pourquoi Dieu les a créés? Ils doivent également se réjouir sur la terre, & y être aussi heureux, qu'ils peuvent le devenir de leur nature. Ce but n'est-il pas très charitable, & digne d'un Dieu si bon?

HENRI.

Oui, je pense seulement, que le bon Dieu auroit bien pû ne créer que de ces animaux, qui ne font de mal à personne!

LE PERE.

Remercie Dieu, de ce qu'il n'en a rien fait.

HENRI.

Pourquoi?

LE PERE.

Parce que sans cela toi & moi & nous tous nous n'y serions pas non plus.

HENRI.

Comment cela?

LE PERE.

Parce que nous appartenons préciſément à l'eſpéce d'animaux de toutes la plus dévorante & la plus deſtructive! Toutes les autres Créatures de la terre ſont non ſeulement nos eſclaves, mais encore nous les tuons à notre gré, tantôt pour manger leur chair, tantôt pour avoir leurs peaux; tantôt parce qu'ils ſont dans notre chemin,, tantôt par telle ou telle raiſon, de nulle importance. Combien plus les inſectes auroient-ils par conſéquent ſujet de demander: pourquoi Dieu peut-il avoir créé le miſérable homme, cet animal cruel? — Or que répondrois-tu à la mouche qui te feroit cette queſtion?

HENRI (*embaraſſé*)

Oui — voila ce que je ne ſai pas.

LE PERE.

Pour moi je lui parlerois à peu-près en ces termes: „Mouche, mon amie, ta queſtion eſt fort téméraire, & démontre



que tu n'as pas encore appris à penſer dans les formes avec ta petite tête. Sans cela tu aurois aiſément reconnu à la moindre réflexion, que Dieu par pure bonté a fait pluſieurs de ſes créatures de maniére, que l'une eſt obligée de vivre des autres. Car ſi Dieu n'eut pas arrangé les choſes de cette façon, il n'auroit pû créer la moitié autant d'eſpéces d'animaux qu'il a fait: parce que l'herbe & les fruits n'auroient ſuffi que pour un petit nombre d'eſpéces de créatures vivantes. Afin donc que toute la terre fut animée, afin que partout — dans l'eau, l'air & la terre — il y eût des Etres vivants, qui ſe réjouîſſent de leur existence, auſſi longtems qu'ils vivroient; & afin qu'une eſpéce de Créatures ne multipliât pas trop à la ruine d'une autre eſpéce, il falût que le Dieu ſage & bon fit l'arrangement, de faire vivre quelques unes de ſes créatures aux dépens des autres. — D'ailleurs ta ſotte petite tête n'a ſans doute pas ſoupçonné, ce que nous autres hommes ſavons avec une entiére certitude, ſavoir: que pour tous les Eſprits créés de Dieu, & pour toi auſſi, Mouche! cette vie n'eſt que le commencement, n'eſt que la premiére Aurore

d'une

d'une autre vie qui sera éternelle; & que par conséquent dans l'avenir beaucoup, beaucoup de choses pourront être éclaircies, auxquelles actuellement nous ne comprenons rien encore. Qui sait, si alors toi aussi tu n'apprendras pas, à quoi il t'a été bon & aux autres, que tu te régalasses d'abord de notre sang, & qu'ensuite tu fusses prise par une hirondelle ou écrasée par le tue-mouche. Jusqu'à ce tems là reconnois avec modestie, que tu n'es qu'une mouche, qui ne sauroit juger de ce que fait un Dieu souverainement sage & bon; & nous — nous te précherons d'exemple à cet égard.„

Qu'en penses-tu, Henri, la mouche, si elle avoit du jugement, se contenteroit-elle bien de cette réponse?

HENRI.

Je m'en contente.

LE PERE.

Eh bien nous retournerons donc à notre *Robinson*.

La néceſſité le força, de s'aider, du mieux qu'il pût. Il prit donc les peaux, & en tailla avec ſon couteau de caillou — non ſans doute ſans beaucoup de peine — d'abord une paire de ſouliers, & puis une paire de bas. Il ne pût coudre ni les uns ni les autres, il falût par conſéquent ſe contenter, d'y faire ſeulement des oeillets, afin de les lacer aux piés par le moyen d un cordon. Cela étoit ſans contredit accompagné de grandes incommodités. Car quoiqu'il tournât le poil en dehors, il ſentoit toujours une chaleur brulante dans ſes piés, & le cuir qui étoit roide & dur, achevoit de lui écorcher la peau, à la moindre marche qu'il entreprenoit, & lui cauſoit par là des douleurs qui n'étoient pas petites. Néanmoins il aima encore mieux endurer cela, que les piqûres des *Mousquites*.

D'un autre morceau de cuir fort roide & un peu courbe il fit un masque, en y coupant ſeulement deux petits trous pour les yeux & un troiſiéme pour la bouche afin de pouvoir reſpirer.

Et comme il en étoit une fois à cet ouvrage, il résolut de ne le quitter, qu'après qu'il seroit enfin venu à bout de faire un justaucorps & une culotte de peaux de Lama. Il est vrai que cela étoit déja un plus grand casse-tête: mais, a-t-on quelque chose sans peine, & à quoi ne réussit-on pas à la fin, pourvû qu'on y donne seulement la patience & l'application nécessaires? — Quant à lui cet ouvrage lui réussit aussi & il en eût la joie la plus vive.

Le justaucorps étoit composé de trois piéces, qu'on joignoit par des cordons; deux de ces piéces servoient pour les bras & une troisiéme pour le corps. La culotte, de même que celles de nos Cavaliers, consistoit en deux piéces, une devant & une autre derriére, & on la laçoit aux côtés. Dès-que le justaucorps & la culotte furent achevés, il les mit l'un & l'autre, avec la résolution, de ne se revétir de son vieil habit d'Europe à moitié déchiré, qu'aux grandes fêtes & aux jours de naissance de ses Parens, qu'il célébroit comme des jours solemnels.



Il étoit à présent dans le plus singulier équipage du monde. De la tête aux piés envelóppé dans des peaux velues; en guise d'épée une grande hache de caillou au côté; sur le dos une gibbeciére, un arc & un paquet de flèches; dans la main droite une pique, qui étoit encore une fois plus longue que lui, & dans la gauche un parasol d'osier, garni de feuilles de Cocotier; enfin sur la tête, au lieu de chapeau, une corbeille allant en pointe, & pareillement recouverte de peaux velues: représentez-vous un peu l'air que tout cela pouvoit avoir. Personne, en le voyant ainsi fait, ne se feroit douté qu'il y eût une créature humaine sous cet équipage extraordinaire. Luimême aussi ne pût s'empécher de rire, lorsqu'étant sur le bord du ruisseau il y vit pour la premiére fois toute sa figure.

Après cela il reprit son ouvrage de potier. Le Fourneau fut bientôt achevé, & pour lors il voulut essayer, si par la force du plus grand-feu, il ne pourroit pas produire une sorte de vernis. Il y mit donc les pots & les poëlons,

après

après quoi il fit peu-à-peu un ſi grand feu, que le fourneau en devint ardent de part en part. Ce feu violent il l'entretint jusqu'au ſoir, le laiſſant alors s'éteindre petit à petit, & étant fort curieux, de voir ce qui en étoit reſulté. Mais qu'étoit-ce? Le premier pot, qu'il retira n'étoit pas verniſſé malgré tout ce qu'il avoit fait, le ſecond ne l'étoit pas non plus, & ainſi des autres. Mais lorsqu'il examina à la fin un des poëlons: il obſerva avec autant de joie, que de ſurpriſe, que celui-ci ſeul étoit enduit, au fond, d'un véritable vernis.

Il ne fût plus du tont alors où il en étoit. Quelle raiſon au monde peut-il y avoir, dit-il en lui-même, pourquoi précîſément ce ſeul poëlon eſt devenu un peu verniſſé, & pas un des autres vaſes, tandis qu'ils ont pourtant tous été faits de la même terre, & cuits dans un ſeul & même fourneau? — Il penſa & repenſa, mais il fut longtems ſans rien trouver, qui pût lui rendre la choſe compréhenſible.

Enfin il se rappella, qu'il y avoit eû un peu de sel dans ce poëlon, lorsqu'il l'avoit mis dans le fourneau. Il ne pût donc s'empêcher de conjecturer, que ce sel devoit étre l'unique cause du vernis.

JEAN.

Etoit-ce effectivement aussi le sel qui l'avoit produit?

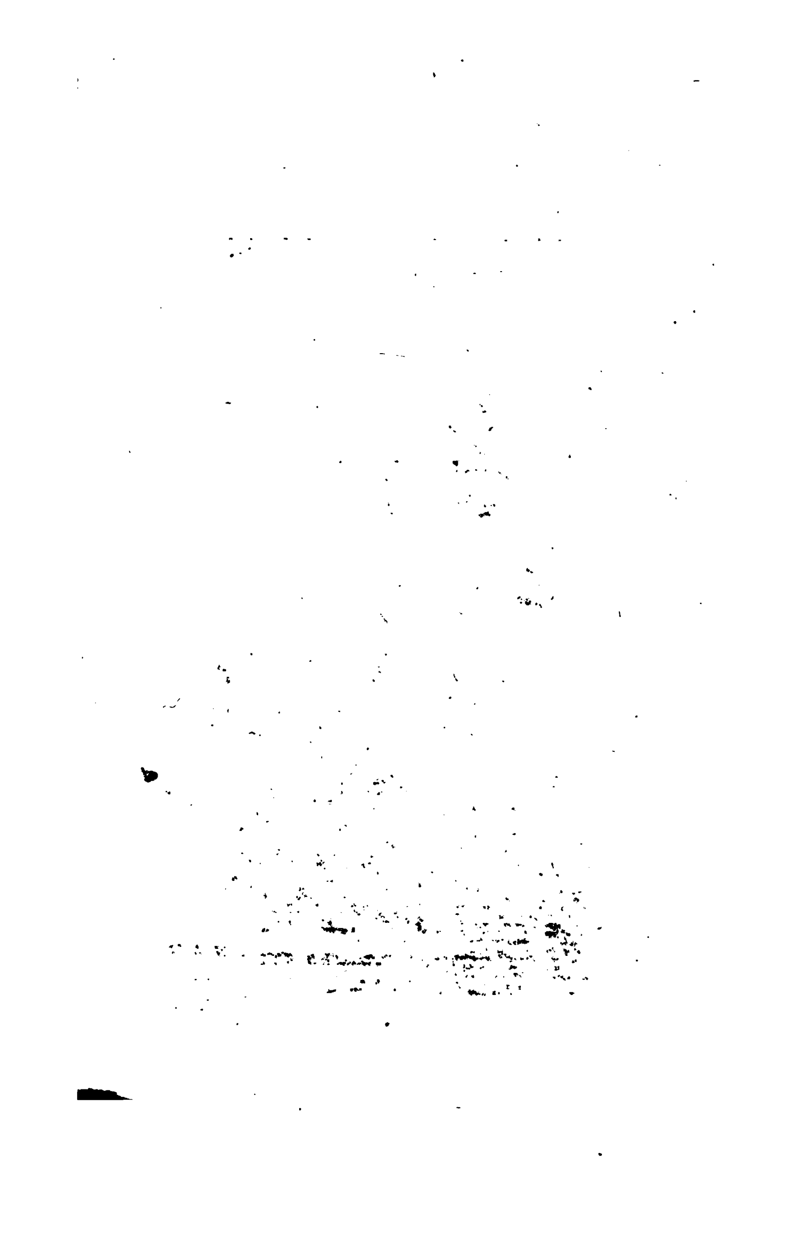
LE PERE.

Oui. Ce que *Robinson* découvrit ici par hazard, on l'a sû depuis longtems en Europe. C'est que c'est proprement le mélange du sel qui fait, que plusieurs choses deviennent du verre dans le feu. Il auroit donc seulement dû frotter les pots avec de l'eau salée, ou aussi jetter simplement une portion de sel dans le fourneau ardent, & tout de suite ces pots auroient été enduits d'une couche de verre.

Or voila ce qu'il voulut essayer le lendemain. Déja le feu bruloit sous son fourneau: déja il avoit frotté quelques vases avec de l'eau salée & mis dans d'au-

p. 280.





d'autres du fel fec, pour faire les deux effais à la fois; lorsqu'au milieu de fon travail il fut interrompu par quelque chofe, dont il avoit furtout eû peur depuis longtems, par — une *indifpofition.*

Il fentit des maux de coeur & de tête, & une grande laffitude dans tous fes membres. Et de ce moment il fut menacé de la plus terrible fituation, dans laquelle un homme puiffe jamais fe trouver.

„Grand Dieu, dit-il en lui-même, que deviendrai-je, fi je ne puis plus me lever de mon lit? S'il n'y a point d'Etre compatiffant, qui me foigne & qui vienne à mon fecours dans ma foibleffe? Point d'ami, qui m'effuye la fueur de la mort & me tende quelque rafraichiffement? — Dieu! Dieu! que deviendrai-je?„

Succombant fous le poids de la détreffe, en difant ces mots, il tomba par terre d'épuifement.



Si jamais il avoit eû befoin d'une confiance ferme & filiale en Dieu, en ce Pére qui eſt préfent partout & fouverainement charitable; c'étoit bien actuellement. Privé de tout fecours humain, abandonné de fes propres forces: que lui reſtoit-il encore, pour ne pas périr dans fa mifére? Dieu, Dieu feul; perfonne autre que lui dans le monde entier.

Il étoit par terre & luttoit contre une angoiffe mortelle. Ses mains étoient fortement ferrées l'une dans l'autre; & incapable de parler, incapable de penfer il regardoit fixement le Ciel. Dieu! Dieu! Miféricorde! — C'étoit tout ce qu'il pouvoit proférer de tems en tems en pouffant de profonds foupirs.

Mais l'inquiétude où il étoit ne le laiffa pas longtems en repos. Il ramaffa ce qu'il avoit encore de forces, pour porter proche de fon lit, s'il étoit poffible, ce dont il avoit le plus befoin pour fon entretien, afin de n'être pas tout-à-fait fans foulagement, au cas que la maladie ne lui permit abfolument pas de fe lever.

A grand'peine il apporta une couple d'écailles de noix de Coco remplies d'eau, qu'il posa auprès de son lit. Après quoi il mit là aussi quelques pommes de terre roties & quatre citrons, qui lui restoient encore, & à côté de tout cela il tomba sur son triste grabat, n'en pouvant plus.

S'il eût plû alors au bon Dieu de le retirer de la terre par une mort subite: ah! que de bon coeur, de bon coeur il auroit quitté la vie! Il osa le demander à Dieu: mais bientôt après il considéra, que cette priére n'étoit pas raisonnable. „Ne suis-je pas un enfant de Dieu? dit-il en lui-même; ne suis-je pas son ouvrage, & n'est-il pas mon tendre, mon sage & puissant Pére? Comment ai-je donc la hardiesse de lui prescire, ce qu'il doit faire à mon égard? Ne fait-il pas mieux que personne, ce qui m'est utile, & n'en agira-t-il pas avec moi, de la maniére qui me sera la plus avantageuse? Oui, oui, il le fera, ce Dieu bon, charitable & puissant! Sois donc tranquille, mon pauvre coeur affligé! Tourne tes regards vers Dieu, ma pauvre ame désolée, — vers Dieu, — le grand Libérateur dans toutes les détresses!



ſes! Et il t'aidera, il t'aidera ſoit dans la vie ſoit dans la mort!„

Après ces mots il reprit courage, ſe releva ſur ſes genoux, & pria Dieu avec toute la ferveur de ſon coeur, en diſant: „je m'abandonne à toi, mon Pére; je m'abandonne entiérement à ta conduite paternelle! Diſpoſe de moi ſelon ton bon plaiſir. Je ſouffrirai de bon coeur, ce que tu me diſpenſes; & tu m'accorderas des forces pour cela. O accorde les moi, mon Pére — c'eſt tout ce que je te demande — accorde moi la patience dans mes maux & une confiance inébranlable en toi. O exauce cette priére, cette ſeule priére ardente de ton pauvre enfant qui ſouffre, exauce la pour l'amour de ta charité!„

En même tems il fut attaqué d'une fièvre violente. Quoiqu'il ſe couvrit entiérement avec des peaux de Lama ſéchées, il ne pût pas ſe réchauffer. Ce froid dura bien deux heures. Après cela il fut ſuivi d'une chaleur, qui comme un feu ardent courut dans toutes les veines de *Robinſon*. Sa poitrine, par le

fort

fort battement des artères, alla haut & bas, comme la poitrine d'un homme, qui est essouflé à force de courir. Dans cette terrible situation il lui resta à peine assez de force pour porter à la bouche l'écaille de Coco où il y avoit de l'eau, afin de rafraîchir sa langue brulante.

Enfin la sueur perça à grosses gouttes; & cela lui procura quelque soulagement. Après qu'il eût été en sueur au delà d'une heure, il reprit un peu ses esprits. Et alors il fut accablé de l'idée, que son feu s'éteindroit, si l'on n'y mettoit de nouveau du bois. Il se traina donc, quelque foible qu'il fut, à quatre pattes, & jetta autant de bois sur le foyer, qu'il en faloit, pour bruler jusqu'au lendemain. Car la nuit venoit de commencer.

Ce fut la plus triste nuit de sa vie. Le froid & le chaud de la fièvre se succédérent sans interruption; les plus violens maux de tête ne cessérent point; & il ne pût fermer l'oeil. Cela l'affoiblit au point, qu'il fut à peine en état le lendemain matin de se trainer en-

core

core vers le bois, pour entretenir ſon feu.

Sur le ſoir la maladie augmenta de nouveau. Il voulut encore une fois ſe trainer vers le feu; mais cette fois-ci la choſe lui fut impoſſible. Il falut donc renoncer à l'entretenir, & cela lui devint indifférent, à cauſe de l'eſpérance fondée, qu'il ne la feroit pas longue.

La nuit fut encore, comme la précédente. En attendant le feu s'étoit éteint; le reſte de l'eau, qui étoit dans les écailles de Coco, commençoit à ſe corrompre; & *Robinſon* n'étoit plus en état de ſe tourner dans ſon lit. Il crut ſentir les approches de la mort & la joie qu'il en eût lui donna aſſez de forces, pour ſe préparer encore à ſon grand voyage par une priére religieuſe.

Il demanda encore une fois à Dieu humblement pardon de ſes péchés. Enſuite il le remercia de tous les biens, qu'il lui avoit accordés — à lui qui en avoit été ſi indigne — durant tout le cours de ſa vie. Mais en particulier il

le

le rémercia des afflictions qui lui avoient été envoyées pour ſe corriger, & il reconnoiſſoit à préſent plus que jamais, combien elles lui avoient été ſalutaires. Enfin il pria encore pour la conſolation & le bonheur de ſes pauvres Parens; après quoi il recommanda ſon ame immortelle à l'éternelle charité de ſon Dieu & Pére — s'arrangea enſuite, & attendit la mort avec une eſpérance pleine de joie.

Auſſi la mort parût-elle s'approcher à grands pas. Les angoiſſes augmentérent; la poitrine commença à râler, & la reſpiration devint toujours plus difficile. A préſent, à préſent le dernier moment deſiré ſembloit venir! Une angoiſſe, comme il n'en avoit jamais éprouvée, ſaiſit ſon coeur, la reſpiration s'arrêta tout-à-coup; il prit des convulſions, baiſſa la tête & n'eût plus aucun ſentiment.

Tous



Tous reſtérent aſſez longtems dans le ſilence & honnorérent, par leur triſteſſe, la mémoire de leur ami, qu'ils n'avoient jamais vû. — *Le pauvre Robinſon!* s'écriérent après cela quelques uns en ſoupirant; *Dieu ſoit loué!* dirent les autres, *de ce que le voila délivré de toutes ſes ſouffrances!* — Et ainſi la Compagnie ſe ſépara ce ſoir-là d'une maniére plus tranquille & faiſant plus de réflexions, que de coûtume.







